

MAGALI

# La prisonnière



BeQ

**Magali**

# **La prisonnière**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 313 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Saison perdue

L'absente

La voyageuse clandestine

# **La prisonnière**

Édition de référence :  
Librairie Jules Tallandier, 1969.

# 1

Avec un accent rocailleux, la brune et pimpante soubrette espagnole demanda, en s'effaçant à demi pour laisser passer la visiteuse :

– Qui dois-je annoncer ?

– Mademoiselle Pradel.

– Mademoiselle a rendez-vous ?

– Non, mais je suis sûre que votre maîtresse me recevra.

Isabelle réprima un sourire. Dix mois plus tôt, elle avait quitté une étudiante en blue-jeans qui déjeunait au self-service et rentrait en métro, son porte-documents sous le bras pour regagner sa chambre au sixième étage. Aujourd'hui, elle habitait une villa à Neuilly et disposait d'une servante stylée.

Le salon, à droite du hall, était gris et bleu, avec des meubles Trianon. Les rideaux de taffetas

retombaient de chaque côté de la baie qui découpait un grand morceau de jardin roux où l'automne allumait ses feux.

La netteté des tentures, la fraîcheur des tapis, les objets d'art placés çà et là, disaient le jeune ménage qui s'installe au milieu des cadeaux qui n'ont pas encore eu le temps de prendre un air familier.

Sur le bureau dos d'âne, une touffe d'œillets d'un rouge écarlate s'épanouissait.

– Toi, Isabelle ? Quel bonheur !

Élisabeth ouvrait tout grands ses bras, dans un geste spontané. Sa joie explosive se répandit en exclamations rieuses, en phrases tendres. La pièce s'anima soudain, le timbre posé de la visiteuse répondant à la voix chantante de l'hôtesse où traînait une pointe d'accent méridional.

Enfin assises, leurs deux fauteuils rapprochés près de l'éclatante verrière, Isabelle Pradel examina attentivement le visage d'Élisabeth. C'était un visage aux traits irréguliers dont les

yeux étonnamment bleus constituaient la seule beauté. Mais toutes les émotions y affleuraient.

Pour l'heure, ces yeux, que Mademoiselle Pradel avait connus graves et souvent mélancoliques, pétillaient de plaisir.

– Allons, conclut-elle, le bonheur te va bien. Tu es belle depuis que tu es amoureuse.

Négligeant de noter ce que l'affirmation restrictive pouvait avoir d'un peu péjoratif, Élisabeth s'extériorisait.

– Je suis heureuse, Isa chérie, si heureuse !

Elle avait rougi, et ce rose, qui enveloppait d'un nuage délicat sa peau mate et brune, lui donnait un éclat passager, la faisant plus juvénile.

– C'est bon d'aimer, soupira-t-elle.

Instinctivement, elle appuyait ses deux mains sur sa poitrine comme si elle avait voulu contenir un sentiment trop vaste pour son cœur.

Derrière les verres, les yeux d'Isabelle Pradel sourirent.

– Enfin, dit-elle, tu nous ménages des

surprises. J'ai hâte de connaître les péripéties de ton roman d'amour. « Un vrai conte de fées », disait ta lettre, plutôt avare de détails. Si tu savais combien j'ai pensé à toi durant mon séjour au Canada.

Elle venait d'y passer huit mois à faire des cours sur la condition des femmes dans la Société moderne. Agrégée de droit, pourvue d'une fortune suffisante pour ne pas chercher uniquement le profit matériel, Isabelle Pradel s'était fait l'apôtre ardente de la cause féminine. Conférencière de talent, elle voyageait de par le monde, employant son temps et son éloquence au triomphe de ses idées. Au moment où Élisabeth, sa cadette de treize ans, pour qui elle éprouvait une affection presque maternelle, avait épousé Gilbert Andrésy, elle était au Québec, promenant ses exposés de sociologie dans les universités.

À vrai dire, l'annonce de ce mariage l'avait surprise. Gilbert Andrésy était leur voisin de campagne, en Dordogne où elle possédait un bien familial, tout près de la maison de M<sup>me</sup> Arbaud, la marraine d'Élisabeth. On se retrouvait pendant



l'été et à la saison des chasses.

Gilbert y venait chez ses grands-parents qui y vivaient toute l'année dans le vieux château périgourdin qu'ils avaient de la peine à entretenir. À quatorze ans, il avait perdu ses parents dans un accident d'auto et il était outrageusement gâté par le vieux couple.

Brillant sujet sorti de l'École de l'Air, il continuait son entraînement de pilote dans l'armée en attendant de conquérir des grades plus rémunérateurs. Très beau, impétueux, charmant, il pratiquait tous les sports. Il faisait figure d'idole parmi la jeunesse dorée de l'endroit et les jeunes filles en raffolaient, les jeunes femmes l'accaparaient et les mères en rêvaient toutes pour gendre. Mais le bel aviateur n'était pas pressé de troquer sa liberté, même impécunieuse, contre le saint état de mariage.

– Je croyais, émit Isabelle, taquine, que tu avais renoncé à convoler.

Le rire juvénile d'Élisabeth s'égreña.

– Tu te rappelles les bêtises que je débitais ?

Que veux-tu, je n'imaginai pas qu'on pût m'aimer. Pas de fortune, pas de beauté, c'est plus qu'il n'en faut pour être handicapée dans la course au mari.

– Allons ! gronde Isabelle, tu abuses de la modestie. Aurais-tu envie de compliments ?

Une soudaine mélancolie dans les prunelles, Élisabeth esquisse une moue.

– Je sais bien que je ne suis pas jolie,, dit-elle en secouant la tête. Et c'est bien là où le bât me blesse parfois. Surtout à cause de Gil.

– Quelle idée ! proteste Isabelle.

La jeune femme secoua la tête.

– Tu te souviens combien il était brillant et entouré ? Partout, chez les Brissac, chez les Vital-Ferrières, à Lussac et ailleurs, dans toutes les « party », on se l'arrachait. Il était l'invité de choix.

Sa voix se fit caressante.

– Il était si séduisant !

– Et puis quoi encore ? ironisa gentiment

Isabelle.

– Tiens, je me souviens d'un bal costumé chez le docteur Daubrey. Il dansait avec Corinne Daubrey : elle, en Vénitienne, dentelles et velours noir, ses cheveux plus éclatants que jamais ; lui, en Cavalier espagnol du seizième. Ils étaient si beaux que personne ne dansait pour les regarder évoluer.

Elle ajouta pensivement, sur un ton intense :

– La beauté est un don ineffable.

Isabelle lui caressa la joue d'un geste indulgent de sœur aînée.

– Artiste, va !

– Vois-tu, Isabelle, la beauté, je l'admire où qu'elle soit. Je suis de l'avis du poète qu'une chose belle est une joie pour toujours. Mais je ne m'étais jamais souciée de mon aspect physique. Seulement, le jour où Gilbert m'a demandé d'être sa femme.

Isabelle haussa les sourcils.

– Comprends-tu, insista Lisbeth, j'ai toujours été timide. Dans les réunions de jeunes, je n'ai

jamais eu de vrai succès. Je ne les cherche pas. Je suis incapable de jouer la comédie. Je ne ris que lorsque j'en ai envie. Je n'étais pas coquette et je suis malhabile à accaparer les attentions masculines.

« Et puis, réellement, les jeunes m'ennuyaient. Je les trouvais insipides, insupportables. Seul, Gilbert me fascinait. J'étais loin de me douter que je l'intéressais, moi, une presque laide. Il m'avait fait danser deux ou trois fois pendant nos vacances en Dordogne, chez les amis où nous nous rencontrions. Je croyais que c'était par pure politesse.

« Or, ce soir-là, il m'aborda tout de suite. Nous étions invités chez le commandant d'aviation Maréchal. À peine l'orchestre attaqua-t-il le premier tango qu'il m'emportait sous les yeux ébahis de sa troupe d'admiratrices. La danse finie, il est resté à bavarder avec moi, indifférent aux yeux jaloux qui nous observaient.

« De ma vie, je n'avais jamais eu un tel succès, car tous les garçons qui papillonnaient habituellement autour du clan brillant de mes

amies et me laissaient pour compte, entraînés par l'exemple de Gilbert, rappliquèrent autour de moi comme un vol de frelons.

Elle rit, amusée par un souvenir.

– J'ai même dansé avec le commandant, honneur dont je ne me serais guère souciée si Gilbert n'avait pas eu l'air d'en prendre ombrage. Ce qui, intérieurement, me ravit !

« Le lendemain, il venait chez ma marraine me proposer de l'épouser. Quel coup de théâtre ! Fougueusement, Lisbeth prit la main d'Isabelle et sa voix s'enfiévro :

– Crois-tu, il m'avait choisie, moi, entre toutes. Toutes les autres étaient brillantes, coquettes, séduisantes et son amour venait me chercher dans ma solitude, dans ma médiocrité.

« Si tu savais ! Si tu savais comme cet amour m'a transformée, exaltée. Je tremble quand je pense à ce qu'aurait été ma vie si mon mari ne m'avait pas révélée à moi-même.

Touchée, Isabelle Pradel sourit.

– Toi, au moins, on peut dire que tu ne caches

pas ton bonheur.

– J’en serais bien incapable. Il me semble qu’il déborde de moi. Je voudrais le crier à tous. Et je suis tellement heureuse de pouvoir t’en faire la confiance, à toi, mon amie de toujours.

Son regard se détourna. Elle baissa la tête tandis qu’une émotion altérait sa voix.

– Tu sais que j’ai souffert de n’avoir pas ma mère. Elle m’a manqué terriblement. Papa était très occupé, lointain, peu expansif. L’amour de Gilbert, cela a été le miracle. D’une minute à l’autre, mon destin se bouleversait. Gil était le merveilleux magicien qui créait un autre univers. C’est pourquoi j’étais honteuse de lui apporter si peu à lui qui me donnait tant. J’aurais voulu, en échange, lui offrir toute la beauté du monde, tout ce qu’un homme est en droit d’attendre de la femme choisie.

Elle soupira.

– Quand je me regarde dans un miroir, je pense que d’autres sont plus favorisées. Je me prends à regretter de n’avoir pas la plastique de

ma cousine Hélène, le profil de Marcelle Denis, surtout l'éclat et la grâce d'une Corinne.

– Vas-tu cesser de faire des complexes d'infériorité ? gronda affectueusement Isabelle.

Elle prit entre ses paumes le visage passionné où tremblait un émoi difficilement jugulé.

– Chérie, tu es une charmante créature et Gilbert n'est nullement frustré. En plus, tu lui donnes ton cœur, ta fraîcheur de corps et d'âme et tout ce jeune enthousiasme qui vibre en toi, toute cette spontanéité si attachante. N'est-ce pas le plus beau cadeau que tu puisses lui faire ?

– Au fait, fit Lisbeth, l'expression soudain changée, une joie malicieuse dans le bleu de ses yeux, je lui ai tout de même apporté quelque chose. Quelque chose d'inattendu et, ma foi, d'assez appréciable sur certains points. Tu es au courant ?

– Non ! Je sais seulement...

Ici, Isabelle eut un geste éloquent vers le décor qui l'entourait :

– Que ce n'est pas uniquement avec la solde

d'un lieutenant d'aviation que tu as pu t'organiser un intérieur pareil. Et je sais aussi que, ni lui ni toi, vous n'aviez de richesse à mettre en commun.

– Tu n'as donc pas entendu parler du legs ? De notre legs ?

– Comment de votre legs ? Vous avez fait un héritage ?

– Ah ! ça, mais d'où sors-tu ?

– Tu oublies que j'arrive d'Amérique.

– C'est vrai. Je ne t'ai rien écrit à ce sujet. C'est un peu compliqué. Et si insolite. Presque invraisemblable.

– Tu m'intrigues, remarqua Isabelle avec un petit geste avide et impatient.

– Notre histoire a alimenté les conversations de tous nos amis et même des inconnus car la presse en a parlé. Nous avons eu droit à l'interview et si nous ne sommes pas passés à la télévision, Gilbert et moi, c'est parce que nous avons énergiquement refusé de nous exhiber.

– Mais de quoi s'agit-il ? Tu me fais bouillir.



– Bon ! Je vais te donner une mille et unième édition de notre prodigieuse aventure. Il fallait, ma chère, que mon conte bleu se terminât comme les meilleurs romans. Grâce au legs de Denise Levebvre-Rastel.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

Le rire allègre d’Élisabeth résonna.

– Sache, ma chère que cette dame Denise Lefebvre-Rastel à qui je dois aujourd’hui d’occuper notre somptueuse villa, était fiancée, pendant la guerre de 40, à un pilote, engagé dans les escadrilles des Forces combattantes à Londres. Il fut un des héros de la formation Normandie-Niemen et, malheureusement, mourut sur le front en Russie. Elle a été inconsolable, ne s’est jamais mariée et lorsqu’elle s’est sentie très malade – elle a disparu il y a quelque trois ans – elle a dicté les clauses d’un étrange testament. Par cet acte, elle laissait cette maison et toute sa fortune à la fille, ou à défaut, à la nièce, d’un pilote ayant combattu dans les escadrilles des Forces françaises libres.

« À condition qu’elle épouse un aviateur civil

ou militaire. Le legs devait être annoncé et attribué au couple *seulement* le jour de leur mariage. Le testament restait valable trois ans après la mort de la donatrice. Passé ce délai, l'héritage revenait aux œuvres de l'Aéronautique.

– Alors ? s'informa Isabelle, les yeux brillants de curiosité.

– Alors, tu as devant toi la bénéficiaire de ce curieux legs.

La juriste poussa une exclamation :

– Toi ? Comment ça ?

– Tu as connu mon oncle Fernand ? Il est mort vers les années 1950 en service commandé, en Argentine où il présentait du matériel français. Il était pilote d'essai. À l'époque, j'étais très jeune et je n'en ai pas le souvenir.

– Moi, je m'en souviens. On lui a fait des obsèques aux Invalides. J'étais avec ta tante à la cérémonie. Ce fut très émouvant. Mais quel rapport ?

– Eh bien ! l'oncle Fernand s'était engagé dans la R.A.F. Il commandait, pendant la guerre,

l'escadrille Lorraine.

– C'est vrai. C'est même une des raisons pour lesquelles il a eu l'honneur de ce service officiel aux Invalides. Il l'avait bien mérité.

– Donc, c'est à mon cher oncle Fernand – que j'ai si peu connu – que je dois la mirifique aubaine de cet héritage. Au lendemain de notre mariage, nous avons reçu la visite d'un notaire, exécuteur testamentaire de la défunte Denise Lefebvre-Rastel. Il nous a déclaré que nous répondions aux conditions du legs et qu'en conséquence il nous échoyait cette villa et un capital de cinq cent mille francs lourds, soit cinquante millions anciens, livres de droits.

– Non ? s'exclama Isabelle, encore à demi incrédule.

– Mais si. Et je t'assure, c'était moins cinq. En effet, nous nous sommes mariés le 15 mars et le testament devenait caduc le 31.

« Or, depuis trois ans, aucun couple de jeunes mariés ne s'était trouvé dans les conditions du legs.

– Bien entendu, tu n’avais aucune idée de cet extraordinaire testament ?

– Aucune. Le notaire avait gardé le secret.

Revenant de son ébahissement, Isabelle hocha la tête.

– C’est ahurissant !

Elle étreignit chaleureusement les mains de Lisbeth.

– Ahurissant et merveilleux. Ma chérie, je suis si contente pour vous deux que vous profitez de cette chance. Voilà un legs qui est bien tombé.

– Tu penses si cette histoire a fait du bruit. C’est un peu comme si nous avions, sans le savoir, reçu un billet de loterie avec une chance sur plusieurs millions de gagner le gros lot.

– La vie a de ces étranges bonnes fortunes.

– Voilà comment, conclut Lisbeth, Gilbert et moi, n’escomptant que « l’amour et la chaumière », nous avons pu nous installer dans un confort de millionnaire. Alors que j’espérais tout juste le petit-deux-pièces – cuisine, j’ai eu cette belle demeure, ce jardin ravissant et même

l'indispensable « criada » ibérique, dont j'ai hérité avec le reste et que j'ai gardée. Tous les luxes, quoi !

Elle riait, rayonnante, presque jolie, avec toute cette lumière dans ces yeux d'un bleu de scabieuse.

Isabelle fit chorus.

– Que devient ton mari dans tout cela ? Toujours dans l'aviation ?

– Il a terminé son temps à Istres. Il est en congé pour l'instant et attend un poste civil. Cela implique quelques visites en haut-lieu et chez les gens influents. Maintenant, on peut attendre et choisir.

– Bien sûr. Capitaliste !

Isabelle changea de ton, dévisageant son amie d'un œil grave :

– Et ton art, qu'en fais-tu ?

Élisabeth rougit.

– Mon art ! Quel grand mot pour désigner mon goût de gâcheuse de plâtre.

– Ne sous-estime pas ce don, dit Isabelle, sérieuse.

– Ma foi, je dois avouer que j’ai complètement délaissé mon travail. Que veux-tu, on ne peut bien servir qu’un idéal. Le mien a changé de visage : il a les yeux gris et le teint bronzé de mon Gil. Et j’éprouve de telles satisfactions que je ne regrette pas d’avoir donné un nouvel objectif à ma vie.

– Un objectif ?

– Celui de rendre Gilbert heureux, déclara Lisbeth avec ferveur.

Un petit silence plana. Toutes deux méditaient. La première, Isabelle réagit.

– Alors, tant mieux ! conclut-elle allègrement. Plus je vais à travers cette existence déroutante, plus je me persuade que la seule chose qui compte, c’est cela : un grand amour servi par un bel enthousiasme.

Elle reprit ses gants, fit quelques pas vers la porte.

– Tu ne veux pas attendre le retour de

Gilbert ?

– Excuse-moi, chérie, j'ai atterri ce matin et ma première visite a été pour toi. Je dois rentrer, mais je viendrai plus tard saluer ton Prince Charmant et le remercier de ton bonheur.

## 2

– Oh ! docteur, quelles vilaines théories vous avez et que c'est décevant de vous entendre.

– Madame, excusez-moi, mais je parle en homme de métier. L'amour n'est pas autre chose qu'une maladie, une intoxication de l'imagination, du cœur, voire des sens, analogue à celle produite par un poêle qui marche mal ou un fourneau en mauvais état.

Élisabeth Andrésy posa sa cigarette sur le bord du cendrier. D'un geste câlin, elle porta à ses lèvres la main de son mari, assis près d'elle, et la tint un moment appuyée contre sa joue.

– Dis-lui donc, toi, qu'il est un affreux matérialiste qui n'entend rien aux sentiments.

Gilbert haussa les épaules.

– Notre ami cultive le paradoxe.

– La preuve, poursuivit le docteur Clariond



sans se démonter, c'est que l'amour, à la manière du gaz carbonique, s'insinue en nous, dans notre être psychique d'une façon lente et, pour ainsi dire, à notre insu. Car je suppose, madame, que vous ne croyez pas à cette stupide théorie du coup de foudre ?

– Ma foi, je sais seulement que Gilbert m'a aimée sans avoir eu l'air de beaucoup m'observer. Nous échangeions quelques mots, au hasard de nos brèves rencontres et, un beau jour, crac ! le petit dieu malin au carquois vainqueur l'a atteint de ses traits, comme on disait au grand siècle.

– Tu parles comme un livre, ironisa Gilbert.

– Eh bien ! madame, voilà qui renforce mes arguments, triompha Clariond. Disons que votre charme a agi à la longue sans que le sujet s'en doute.

– Le sujet ! Oh ! docteur, vous avez de ces mots !

– ... qui sentent leur carabin d'une lieue, acheva le docteur Clariond, moqueur.

– Vous me faites fuir, tenez ! riposta la jeune femme en se levant.

Et, répondant à une protestation de son hôte :

– Rassurez-vous, pas pour longtemps. Allons, je vous laisse à votre whisky et à vos cigares... et à vos terribles conversations masculines.

– Vous savez, ajouta-t-elle au moment de franchir le seuil du billard-salon où tous trois s'étaient réfugiés après le dîner, n'allez pas persuader Gilbert qu'il est intoxiqué et lui proposer un antidote. Souhaitez-lui tout au plus que sa maladie devienne chronique, c'est tout ce que je demande.

Et dans un rire clair, Lisbeth disparut, laissant tomber derrière elle la lourde portière.

Elle croisa la servante dans le couloir.

– Pas encore couchée, Pépita ?

– Non, madame, j'attends pour préparer les orangeades.

– Je les servirai. Vous pouvez monter.

– C'est que le plateau n'est pas prêt. J'allais

chercher la carafe, s'empressa Pépita en se dirigeant vers l'office.

Élisabeth l'arrêta.

– Merci. Je m'en occuperai. De toute manière, ce n'est pas pressé. Ces messieurs sont en train de parler.

Dans sa chambre, Lisbeth s'accouda un instant à sa fenêtre ouverte sur un paysage lunaire, tout parfumé d'odeurs nocturnes.

Le jardin noir et bleu frémissait à ses pieds.

« Comme il fait doux », pensa-t-elle avec un soupir voluptueux.

Depuis que Gilbert était entré dans sa vie, tout lui devenait sujet de félicité. Comme une ville qui, ayant attendu longtemps l'arrivée d'un chef bien-aimé, célèbre sa présence par des liesses continuelles, son cœur était perpétuellement en fête.

Tout en fredonnant une chanson sentimentale, elle alla à sa coiffeuse et passa rêveusement un nuage de poudre sur ses joues.

« Mon Dieu ! pensa-t-elle, impatientée, ce

cher toubib va encore s'éterniser ce soir ».

Elle avait hâte de retrouver son intimité nocturne avec Gil, leur tête-à-tête d'amoureux. Le jour, elle était privée de sa présence ; elle devait le partager avec tous. Mais ces nuits, ces merveilleuses nuits lui appartenaient.

Elle, si sociable autrefois, n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'elle refermait la porte sur les derniers invités. Gilbert, mal débarrassé encore de ses manies de garçon, avait l'habitude de ramener toujours quelqu'un et Élisabeth supportait mal la présence importune des gens. Elle faisait une exception pour Clariond, un ami de jeunesse et camarade de promotion de son mari.

Depuis deux ans, Clariond avait abandonné l'armée de l'Air pour monter une clinique à Bourg-la-Reine. Depuis l'arrivée des jeunes époux dans leur villa parisienne, il était souvent leur commensal.

Élisabeth l'accueillait avec sa grâce coutumière, charmée du plaisir que Gilbert paraissait prendre à sa société.

En redescendant l'escalier, elle entendit bourdonner les voix des deux hommes.

« Les voilà encore aux prises dans une de ces controverses où Clariond excelle » pensa-t-elle, en gagnant l'office pour mettre de la glace dans la carafe.

Pépita avait laissé la porte entrebâillée.

La voix du docteur parvenait à Lisbeth, assourdie par les tentures, mais les réponses nettes de Gilbert avaient assez de sonorité pour traverser cloisons et rideaux.

« Quel timbre prenant a sa voix ! pensa-t-elle amoureusement, et quel accent d'autorité il y a en elle ! »

Avec des mouvements légers pour ne pas troubler les causeurs, elle ouvrit précautionneusement un meuble et s'absorba dans le choix des verres et des napperons. Le docteur s'était levé. Dans le silence, on entendit son pas craquer sur le parquet.

« Attendez ! faillit lancer Lisbeth. Vous prendrez une orangeade avant votre départ. »

Mais Clariond ne partait pas. Il se promenait de long en large. Lisbeth perçut distinctement sa brève question :

– Heureux ?

Elle devina que Clariond s'était arrêté devant son mari. Un sourire entrouvrit ses lèvres pendant que, la tête penchée pour écouter l'hymne d'allégresse qui allait venir, elle rangeait méthodiquement verres et carafons sur le plateau.

La réponse ne lui arriva pas ; seulement un « ah ! bah ! » étonné du docteur suivi de syllabes confuses, murmurées sur le ton de l'interrogation.

Et tout soudain, la voix de Gilbert, brusque, catégorique :

– Eh ! non, je ne l'ai-me-pas ! Pas du tout.

Élisabeth faillit laisser choir la carafe. Des yeux, elle cherchait un point d'appui et s'assit, une main crispée sur sa bouche. Incrédule, elle fixait le vide devant elle.

Dans la voix du docteur, les mots se pressaient, en un débit rapide, un peu haché.

Et l'autre voix, toujours cassante, repartait,

comme rebondit une balle :

– Mais non, je te dis, non ! Je joue la comédie depuis des mois. Cela m’excède. Je suis las de singer la tendresse et le plaisir, las de ces caresses qui me paraissent, chaque fois que je les reçois, se tromper d’adresse, de ces rires joyeux auxquels rien en moi ne correspond.

Le ton du docteur se haussa. Emportés par leur explication, tous deux maintenant, oubliaient les contingences.

– Bon sang ! Qu’est-ce qui te prend ? Ta femme est charmante, fine, distinguée...

– Justement, trop. Elle est de celles dont on célèbre le charme, chose mystérieuse et intangible, faute de pouvoir louer en elles des charmes plus visibles.

« Que veux-tu, mon vieux, c’est certainement de ma part de la vanité et un orgueil imbécile, mais une femme ne m’attire que dans la mesure où je vois les têtes se tourner sur notre passage à tous deux. Il me semble alors qu’elle me fait une grâce infinie en me dédiant ces hommages, cet

éclat, ces succès, ces désirs, qui flottent autour d'elle. Mon amour se double alors d'une sorte de reconnaissance.

– C'est puéril et indigne de toi.

– Je l'avoue. Mais je n'y peux rien. L'amour ne vient pas sur commande. Est-ce ma faute si je ne peux aimer que les femmes brillantes ? Et Élisabeth est le contraire de mon idéal féminin.

– Curieux, dit Clariond, sarcastique. Mais il y a quelque chose qui ne cadre pas dans ton raisonnement. Car, enfin, Élisabeth, tu l'as choisie. Donc, elle te plaisait ?

– Eh ! non ! Rien en elle ne me plaisait. Elle est brune et j'aime les blondes. Elle est petite, maigre, pâle et je ne trouve de l'attrait qu'aux femmes longues et souples, aux teints éclatants, aux yeux hardis.

– Lisbeth n'a rien de tout cela, convint Clariond. C'est une bonne petite fille, sans prétention. Je t'accorde qu'elle n'a pas une beauté spectaculaire. Elle est douce, un peu effacée, mais elle ne manque pas de certains



attraits. Ses yeux ont une ravissante couleur. Son menton est un peu aigu, mais sa bouche a de l'esprit. Sa taille est petite, mais bien proportionnée.

– Tout cela est négatif, dit implacablement Gilbert. Sur le plan physique, j'ai été trop gâté par les femmes pour me contenter d'un à peu près. Il faudrait qu'elle rattrape son insignifiance par autre chose, qu'elle soit étincelante, originale, que sais-je ?

« Mais c'est un petit être fâlot, timide, auquel personne ne prête attention. Il m'arrive de me demander ce qu'elle fait dans ma vie...

– Alors, sapristi ! pourquoi l'as-tu épousée ?

– ...

Clariond insistait :

– Ma parole, je n'y comprends rien. Elle était pauvre, autant que je sache ? Tu ne pouvais fichtre pas deviner qu'au lendemain de ton mariage un legs de cinquante millions te tomberait positivement du ciel ?

Gilbert gardait son mutisme. Le silence pesa,

long, lourd.

Brusquement, le docteur s'exclama :

– Tu le savais ?

– Bien sûr !

– Ah ! ça change tout.

Maintenant, Gilbert s'était levé aussi. Son pas fébrile arpentait la pièce.

– Si tu t'expliquais ? formula Clariond.

– Pourquoi pas ? Je peux bien te confier cela, même si tu dois me juger sévèrement.

Sa voix se fit plus basse. Mais elle restait brève et incisive et donnait un relief à tous les mots.

– Il y a sept mois, j'étais à la veille de me faire sauter la cervelle.

Une chaise fut déplacée, soulignant la sourde exclamation de Clariond. Tout de suite, Gilbert enchaîna, presque brutalement :

– Je te prie, ne m'interromps pas ? Je continue. J'avais passé cette dernière soirée au cercle militaire. J'étais au bout du rouleau. Ma voiture

de sport – une folie – me coûtait un prix exorbitant. Je n’arrivais pas à la payer. Je jouais comme un forcené pour tenter de me libérer. Sans succès. Une série noire ! Ma panique prenait la couleur de l’affolement. Je devais des sommes énormes, dont je ne possédais pas le premier sou, à ce filou d’Ernest, le tenancier du bar qui me menaçait de l’affichage, du scandale, etc. J’avais signé des traites. Cette crapule me tenait. Et il n’était pas mon seul créancier. J’imaginai avec angoisse la tête de ma grand-mère, la seule parente qui me restait – elle est morte il y a trois mois – ignorant tout, heureusement, de ces circonstances. Mais à cette époque, elle serait morte de chagrin si elle avait connu mes agissements. Pour elle, si bourgeoise, si « comme il faut », c’était le désastre. Cette idée me torturait. Bref, j’ai craqué.

– Mais tu aurais dû venir me trouver ! Pourquoi t’être fourré dans les pattes de cet Ernest ? Je t’aurais avancé...

– Il s’agissait d’un demi-million.

Le docteur eut un geste fataliste.

– Tu m’en diras tant ! Comment as-tu pu te fourrer dans un pareil guêpier ?

– Pour oublier...

– Oublier quoi ou qui ?

– Corinne.

– Corinne Daubrey ?

– Oui. Corinne, que ses parents me refusaient parce qu’ils savaient que je n’avais que des dettes et qu’ils ne me trouvaient pas assez sérieux pour leur fille. Tu connais les idées de Daubrey. C’est un type strict, entiché de vieux principes. Quant à elle, elle est trop docile pour passer outre. Elle a été élevée à l’ancienne mode. Pas question de la persuader. Et je l’aimais. Pour une fois, j’ai été pris à mon propre jeu. J’en étais fou. Fou à en perdre le sommeil, le sens du réel, même le sens de l’honneur. Je me sentais à la dérive. Et la vie n’avait plus aucun attrait pour moi. L’aviation, qui est ma passion, n’arrivait pas à me sortir de ce gouffre où je sombrais.

– Alors ?

– Alors, un soir, j’ai perdu les pédales et je me

préparais à rééditer pour mon compte la scène classique – dernière ligne à la bien-aimée, confession et regrets, tout le toutim, et le revolver pour finir – une jolie petite mort qui me semblait plus propre que la vie que je menais. Oh ! je t'accorde que j'étais lâche, mais je ne raisonnais plus et je n'y voyais plus très clair dans mes problèmes. Or, le destin est entré chez moi sous les traits de Maréchal. Le commandant Maréchal, tu connais ?

– Oui, dit brièvement Clariond.

– Il avait sa figure renfrognée des mauvais jours et je l'envoyais mentalement à tous les diables. Je n'avais nul besoin de lui à cette minute-là. J'étais loin de me douter qu'il m'apportait le salut. Il s'assit sans vouloir accorder le moindre intérêt à ma mine revêche et il me déclara :

« – Toi, tu m'obliges à faire une chose dont j'ai horreur. Je t'en voudrai toujours de me contraindre à un acte qui dément toute ma vie et l'uniforme que je porte. Mais j'ai connu ton père qui a été pour moi plus qu'un camarade, un ami.

J'ai pitié de la pauvre vieille mère Andrésy, ta brave femme d'aïeule, qui ne se remettra pas de ce coup-là. Tu es en train de tourner au voyou avec la vie de play-boy que tu mènes.

La voix de Gilbert trembla sur les derniers mots.

– Je te rapporte textuellement les paroles de Maréchal.

Il a poursuivi :

« – J'ai été chargé de mener une enquête sur les candidates possibles au legs Denise Lefebvre-Rastel. Non, tu ne connais pas, c'est resté secret et pour cause. Jusqu'à présent, cette enquête n'avait pas abouti et la validité du testament expire dans deux mois. Je viens d'apprendre qu'une jeune fille aurait sa chance, M<sup>lle</sup> Élisabeth Arbaud. Il lui reste à remplir la dernière condition : avant ces deux mois, épouser un aviateur pour bénéficier avec lui de l'héritage en question. Le couple touchera cinquante millions au lendemain des noces. Le bénéficiaire pourrait être toi.

J'étais abasourdi et je restais sans réaction.

Le commandant ajouta :

« – Réfléchis ! Dans l'affirmative, je verrai moi-même cette canaille d'Ernest. Il attendra.

« Au moment de franchir ma porte et, avant que je puisse lui répondre, tant j'étais sidéré, Maréchal ajouta :

« – Je précise que M<sup>lle</sup> Arbaud est la seule candidate qui soit dans les conditions au legs. Si elle ne se marie pas dans les délais prescrits, personne ne touchera rien. Voilà la seule excuse à l'indiscrétion coupable que je commets.

« Autre chose pourtant : si tu te décides, je compte sur ta parole d'honneur que tu seras un bon mari pour celle qui te sauve indirectement.

« Deux mois après, j'épousais Élisabeth.

– As-tu tenu ta promesse ?

– Je le crois. Je n'ai plus touché une carte et je m'efforce de donner à ma femme l'illusion que je l'aime. Elle n'en exige pas plus. Et je ne peux faire davantage.

Après un temps, le toubib s'informa :

– Et Corinne ?

La voix de Gilbert se creusa :

– Corinne s'est mariée quelques semaines après notre union. Avec un fourreur plein aux as qui a vingt ans de plus qu'elle. Elle est très lancée. Elle est venue deux ou trois fois ici voir ma femme avec qui elle est liée. Sa présence m'est une torture. Je voudrais jouer mon rôle près d'Élisabeth sans faillir. Il me devient plus pénible de jour en jour. Je souhaite que le métier me reprenne, qui me tiendra le plus souvent hors de cette maison où je ne pourrais subir longtemps le rôle difficile que je joue.



### 3

Ce matin-là, Gilbert Andrésy ne remarqua point, lorsqu'il rentra du ministère, que sa femme n'était pas là, comme d'ordinaire, à l'attendre dans son bureau.

Plongé dans sa coutumière lecture, il entendit à peine Pépita pénétrer dans la pièce et s'étonna seulement, lorsqu'à la place de l'habituel « Madame est servie » elle lui demanda :

- À quelle heure Monsieur veut-il déjeuner ?
- Mais comme toujours, demandez à Madame.
- Madame n'est pas là, monsieur.
- Alors, je l'attendrai.

L'Espagnole ne s'en allait toujours pas.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? dit Gilbert, impatienté.

- Monsieur m'excusera... mais en allant ouvrir

les volets du fumoir, j'ai vu une lettre sur le bar.

... La lettre était là, en effet sur la tablette où Gilbert avait coutume de prendre un whisky avant le repas. Il reconnut la grande écriture de Lisbeth griffant l'enveloppe blanche.

Bien qu'un peu troublé, il s'astreignit à la décacheter lentement de peur de se montrer fébrile. Pendant qu'il lisait, une contraction fugitive crispa son visage, mais ce fut si rapide que Pépita qui l'avait suivi et le guettait, attentive à ses moindres gestes, n'eut pas le temps de la noter.

– Vous pouvez servir, dit-il, la voix brève.

Il décrocha le téléphone et demanda le docteur Clariond. À sa grande déception, le répondeur téléphonique était branché. Il dicta son message d'une voix enrouée. Puis il attendit, l'appareil l'ayant informé que le docteur rentrait déjeuner.

Du temps s'écoula, augmentant la fébrilité de Gilbert. Il s'était résigné à s'asseoir à table et à appeler Pépita lorsque la sonnerie retentit. C'était le docteur. Gilbert lui demanda de venir

immédiatement.

– Qu’y a-t-il ? Quelqu’un de malade ?

– Non. Je t’expliquerai.

L’intonation insolite alerta Clariond.

– Je saute dans l’auto et j’arrive.

Il calcula qu’avec l’intense circulation Clariond mettrait une bonne heure pour venir de Bourg-la-Reine et cette précision l’énerva.

Son repas expédié, sans appétit, il regagna le fumoir.

Là, certain de ne pas être dérangé, il reprit la lettre, et, posément, la relut :

« Ne vous étonnez pas, disait Élisabeth, de ne pas me trouver. Je quitte la maison définitivement. Vous n’aurez pas de peine à comprendre les mobiles de ce départ si vous daignez vous souvenir que vous avez parlé un peu haut avec notre visiteur d’hier soir. Et l’office est entre le fumoir et la salle à manger. Je n’ai donc pas perdu une parole de cet édifiant entretien qui a éclairé et clarifié la situation et m’a dicté la seule conduite à tenir.

« Ma malle a suffi à emporter mes effets personnels et les quelques objets auxquels j'ai la faiblesse de tenir. Pour le reste, j'estime que c'est une affaire de notaires. Le mien réglera avec vous la question matérielle, dont personnellement, je ne veux pas m'occuper.

« J'imagine que, pas plus que moi, une écœurante procédure de divorce ne vous tente. Ni vous ni moi n'avons du reste, devant la loi, de motifs suffisants à présenter. D'ores et déjà vous pouvez user de votre liberté, sans que rien n'y mette obstacle et j'ai des raisons de croire que vous n'êtes pas pressé de négocier un second mariage. Si vous aviez seulement le désir de vous libérer du seul lien qui subsiste entre nous : la communauté de nom, soyez assurée que je ne m'y opposerais pas. »

De ces lignes, un seul mot prenait sa signification évidente, le frappait tellement qu'il effaçait pour ainsi dire tous les autres.

Derrière les lettres qui, soulignées par Élisabeth paraissaient grandir jusqu'à emplir la page entière, il voyait les mots qu'elle n'avait pas

écrits :

« Vous avez trafiqué de votre personne comme d'une marchandise dont vous saviez le paiement prochain. Votre nom ne fut pas autre chose qu'une valeur à échéance, escomptée par un créancier menaçant ! »

Un instant, il essaya de l'imaginer, agressive et véhémence, lui lançant une phrase injurieuse ; il s'étonna de ne pouvoir y arriver. Il n'avait connu qu'une Lisbeth à la voix tendre et joyeuse, comme un chant vif d'oiseau en liberté.

Il souffrit dans son orgueil qu'elle fût partie ainsi sans qu'il ait pu tenter de se disculper, d'excuser sa conduite et il jugea qu'elle l'avait trop méprisé pour vouloir une discussion. Honteux de lui-même, il était souffleté par ce dédain et, naturellement, il lui en voulut de résoudre le problème par l'absence qui le laissait sans défense avec son remords humilié.

En lui-même, il la traita de péronnelle, de prétentieuse, de poupée romanesque, trois épithètes s'appliquant à merveille, lui parut-il, au caractère excessif des femmes, tout en

susceptibilité et en élans irréfléchis.

Ce faisant, il s'aperçut qu'il ne la connaissait pas, qu'il ne l'avait pas apprise, ayant vécu près d'elle pendant toutes ces semaines en fermant volontairement les yeux, occupé à se défendre contre son amour et sa joie débordante, à soutenir la comédie d'affection qu'il devait jouer.

Jamais elle ne lui avait inspiré même cette curiosité passagère que les hommes prennent pour du désir et qu'ils éprouvent parfois à l'endroit d'une simple passante. Il le constata avec une sorte de satisfaction mauvaise.

Alors, il pensa à Corinne et éprouva aussitôt un allègement. Depuis qu'elle était devenue M<sup>me</sup> Carayan, la jeune femme s'était souvent trouvée sur sa route. Chez des amis ou même chez lui, il l'avait rencontrée plusieurs fois, ainsi qu'il l'avait confié à Clariond.

Chaque fois, une palpitation de ses cils, un battement des paupières, un frémissement de sa belle bouche pulpeuse lui avaient révélé le trouble qu'elle éprouvait. Son sourire se faisait plus mélancolique dès qu'elle le lui adressait, ses

pressions de mains restaient significatives.

Malgré sa volonté formelle d'éluder ces rencontres, il n'avait pu éviter les rapprochements que la vie leur ménageait et que, visiblement, Corinne recherchait. Un soir, alors que les deux couples s'étaient retrouvés dans une boîte de nuit et qu'il dansait avec Corinne, il avait frémi au contact de ce corps ployant qui s'abandonnait.

Tout le passé lui était remonté au cœur comme un vin grisant. Tant de fois, quand il s'imaginait qu'elle serait à lui, il avait rêvé la minute où il remporterait, proie merveilleuse et consentante, parée pour les fêtes amoureuses de leur tête-à-tête prochain.

Et la minute était venue... Seulement, au lieu de la belle créature éclatante comme un joyau précieux qu'il espérait avoir à son bras pour monter les degrés de Saint-Roch, il n'avait conduit qu'une mariée au teint neutre, trop souriante et écrasée sous le satin brodé.

Ah ! si le destin pouvait lui donner sa revanche...

Il ne se dit pas que le destin l'avait gâté, qui avait placé dans la corbeille de cette jeune femme, trop simple et trop gaie, qui était la sienne, le rachat de ses folies à lui.

Son désarroi augmentait avec l'attente. Il essaya de se distraire par la lecture en attendant l'arrivée de son ami.

Il s'assit sur le divan. Un parfum lui effleura les narines subtil et léger : cette odeur de verveine ambrée que Lisbeth aimait et qui accompagnait toujours sa présence. Agacé, il voulut prendre sur la table les journaux du jour. Il s'étonna qu'ils n'y fussent pas et sonna brusquement la bonne.

– Oh ! dit-elle, je les ai laissés dans l'antichambre. C'est Madame qui s'en chargeait d'ordinaire.

Pépita les lui apporta avec le plateau du café, un café tiède qu'il avala comme une purge, maussade et déjà crispé.

D'habitude, Élisabeth le faisait elle-même dans une petite cafetière italienne et il revit,



malgré lui, ses gestes vifs et adroits et la moue appliquée de sa bouche pendant qu'elle suivait, d'un regard attentif, l'ébullition de l'eau dans le ballon de verre.

Comme il s'impatientait de cette évocation intempestive, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Il alla au-devant du docteur qui, dès l'antichambre, lui jeta :

– Alors, que se passe-t-il ?

Sans répondre, Gilbert l'entraîna au fumoir.

– Tiens, lis !

Le visiteur s'exécuta.

– Ah ! diable !

La lecture achevée, il croisa son regard avec celui, anxieux et penaud, de Gilbert. Puis, Clariond jeta nerveusement le papier sur la table.

– Elle a donc entendu notre conversation d'hier soir. Quelle idiotie !

Et sur un geste évasif de Gilbert :

– Tu avoueras, poursuivit-il, que nous avons été bien imprudents. On n'a pas idée de se laisser

aller à de telles confidences dans un appartement où l'intéressée est à portée de votre voix. Nous nous sommes conduits comme des enfants.

Devant le mutisme du pilote, il se fâcha :

– Enfin, bon sang ! que s'est-il passé hier ? Dis quelque chose, sapristi !

– Rien que tu ne saches. Après ton départ, j'allais monter dans la chambre, préoccupé par l'absence insolite de Lisbeth qui n'était pas redescendue pour prendre congé de toi lorsque Pépita m'a averti que sa maîtresse, souffrante, avait fait préparer mon lit dans la chambre d'amis. Elle m'a raconté qu'au moment où elle se couchait Élisabeth l'avait sonnée pour l'envoyer servir les orangeades et l'excuser auprès de nous.

« – Madame, m'a dit Pépita, était très pâle et elle frissonnait, comme prise de fièvre. »

– Es-tu allé la voir ?

– Non. J'ai cru à un malaise, causé par un refroidissement quelconque et je n'ai pas voulu la déranger.

– Parbleu ! dit le docteur, bourru, un joli seau

de glace sur sa flamme amoureuse, que ta brutale profession de foi. Pauvre petite ! Il eût mieux valu pour elle être ailleurs...

Gilbert ne répondit pas. Agacé, il mâchonnait nerveusement sa cigarette éteinte en évoluant à pas saccadés.

– Saletés de cigarette ! gronda-t-il en la rejetant dans le cendrier.

Son ami le regardait arpenter la pièce. Malgré tout, il avait une forme éblouissante. Certes, c'était un être séduisant, dans le genre viril avec ses yeux gris, clairs et froids, ses sourcils bien dessinés, son profil pur et net.

« Pas étonnant qu'il ait du succès, l'animal, pensa le toubib. Dommage qu'il se conduise comme un gamin !

– Et maintenant, que vas-tu faire ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. Attendre d'abord qu'elle revienne au cas où sa fantaisie aurait changé.

Le docteur lui prit le bras pour le stopper à sa hauteur.

– Mon cher, cela me surprendrait. Elle ne-re-vien-dra pas.

– Comment ça ? fit la voix rogue, incrédule.

– Une femme qui, frappée en pleine confiance enthousiaste et ayant reçu sur le cœur un tel coup de massue, s'en va sans scène, sans crise de nerfs, sans reproches, cette femme-là n'est pas une girouette. Elle a voulu mettre entre toi et elle, plus que la distance : l'irréparable !

« Dieu veuille que tu ne le regrettes pas trop, ajouta-t-il plus bas.

Gilbert se laissa choir dans le fauteuil. La tête dans les mains, il réfléchissait. L'image ensorcelante de Corinne l'habitait. Évidemment, Élisabeth venait de lui rendre sa liberté, mais, hélas ! cela ne résolvait pas le problème. Corinne était mariée.

– Écoute, dit-il soudain, quelque chose me tente depuis longtemps. J'y avais renoncé parce que Lisbeth voulait m'avoir auprès d'elle. Alors, je briguais un poste de pilote d'essai chez un constructeur. Je n'ai maintenant plus aucune

raison de renoncer à un projet que j'avais formé au début de ma carrière. J'ai justement des possibilités d'entrer à Air France pour piloter des avions de transport. Il s'agit de la ligne des Antilles entre San Juan de Porto-Rico et Fort de France dont j'assurerais une liaison quotidienne. On m'a fait des propositions. Devenir pilote de ligne a toujours été dans mes plans. Je vais accepter, car j'en ai assez de l'Europe.

– Es-tu sûr, dit le docteur lentement, que ce soit seulement l'Europe que tu veuilles fuir ?

Gilbert rougit. L'entrée subite de Pépita prévint sa réplique. Il prit la carte qu'elle lui apportait. Une joie fugitive passa dans ses yeux. Il tendit le bristol au docteur.

– Voilà ma réponse.

– Hum ! fit celui-ci, après avoir lu le nom gravé. Que vas-tu faire ?

– *Elle* ne sait pas encore, émit Gilbert.

– À moins qu'elle n'ait appris et qu'elle vienne aux nouvelles.

Brusquement, Gilbert se décida.

– Je vais la recevoir.

Clariond secoua la tête, désapprobateur.

– Allons, je te laisse. Préviens-moi dès que tu auras du nouveau.

Déjà, Gilbert devenait fébrile. Il fourragea dans les mèches épaisses de ses cheveux.

Le docteur lui posa la main sur l'épaule.

– Tu as raison, fit-il gravement. Tu es bien intoxiqué. Il faut partir. Je ne t'apprendrai rien en te rappelant qu'en amour il n'y a qu'une victoire : la fuite.

Resté seul, Gilbert s'attarda devant la glace, attentif à faire disparaître la ride importune qui barrait ses sourcils. Un peu pâle, il rejoignit au salon Corinne Carayan.

– Bonjour ! Élisabeth n'est pas là ?

Il la regardait, enivré. Elle était moulée dans une robe verte, d'un vert parfaitement assorti à la nuance de ses yeux. Cette robe s'évasait autour de son long cou mince et pur. Elle avait l'air d'une fleur précieuse que le soleil a caressée.

– Eh bien ! dit-elle avec une grâce alanguie, vous ne dites rien ? Qu’arrive-t-il ? Vous n’avez pas votre air de tous les jours. Je suis terriblement intriguée.

Sa bouche, dédaigneuse au repos, prenait dans le sourire une féminité troublante. Le cœur de Gilbert se crispa pendant qu’il articulait :

– Corinne, Lisbeth est partie et je veux partir aussi.

– Partir ?

Incrédule tout d’abord, elle comprit qu’il ne plaisantait pas. Il vit ses traits se figer. Un étonnement traversa ses yeux verts.

– Que m’annoncez-vous ? murmura-t-elle, sérieuse tout à coup.

Elle s’assit près de lui sur le divan. Leurs genoux se frôlèrent. Elle l’écoutait d’un air appliqué et scandalisé. Mais quelqu’un qui l’eût observée aurait eu la sensation d’une contrainte, d’une tension, d’une sorte de défi.

À vrai dire, elle n’avait jamais admis ce mariage de Gilbert. Sa rancune à l’égard de

Lisbeth, qui lui prenait paradoxalement son flirt le plus brillant, s'était accrue, muée en envie, à la nouvelle de l'étonnante bonne fortune que constituait le fameux legs.

Elle, malgré sa beauté, avait dû, cédant à sa famille, épouser un commerçant fortuné, tellement plus âgé qu'elle et qu'elle trouvait physiquement très au-dessous de Gilbert Andrézy.

Certes, lorsque Gilbert l'avait demandée en mariage, un an plus tôt, elle avait follement désiré l'épouser. Elle n'était insensible ni à sa séduction ni à ses succès auxquels il l'associait presque toujours.

Mais elle avait trop vu sa mère chercher désespérément à équilibrer le budget toujours insuffisant d'un médecin sans fortune pour ne pas se rendre aux bonnes raisons du docteur Daubrey touchant l'impécuniosité et le manque de stabilité de ce prétendant trop séduisant. Les conseils de ses parents l'avaient trouvée docile et résignée.

Cependant, elle avait gardé avec Gilbert des relations nuancées d'amitié amoureuse. À ses



yeux, elle se complaisait à faire figure de victime qu'une famille trop pratique a sacrifié à de mesquines questions d'intérêts.

Mariée à son riche fourreur, dont les cheveux commençaient à se clairsemer, il ne lui aurait pas déplu de continuer auprès de Gilbert sa petite comédie sentimentale. Cela satisfaisait ce besoin de romanesque que toute femme, même prosaïque et matérielle, cultive en un coin secret de son cœur. En même temps, elle y eût trouvé une maligne revanche sur sa rivale dont la victoire insolite l'humiliait. Elle n'eût pas été fâchée de conduire une mystérieuse idylle, platonique et sans danger, avec le beau Gilbert. Or, voilà que Gilbert et Élisabeth se séparaient. Et, lui, parlait de partir.

– Pourquoi ? Pourquoi me quitter ? demanda-t-elle, plaintivement.

À travers ses cils baissés, son regard troublant enveloppait l'homme comme un fluide invisible. Il sentait ses résolutions s'amollir. Quelle douceur s'il eût pu appuyer ses lèvres, une seconde seulement, sur ces tendres paupières

mauves, les sentir palpiter, pareilles à des ailes d'oiseau prisonnier, respirer de plus près le parfum qui, tant de fois, lorsqu'il l'emportait dans le rythme voluptueux d'un tango, lui avait donné le vertige d'une véritable ivresse.

Et dire que cette femme pourrait être à lui si le destin moqueur qui souffle sur nos pauvres espoirs ne les séparait pour jamais.

Une détresse soudaine lui gonfla le cœur.

– Corinne, dit-il tout bas, d'un ton de prière.

Une envie puérile lui venait qu'elle le prît dans ses bras pour bercer sa peine, avec des mots de tendresse. Il aurait voulu mettre sa tête au creux de son épaule et que son chagrin crevât en sanglots lourds. Dans tout homme qui souffre, l'enfant renaît et souhaite que l'amie se fasse maternelle.

Gênée, touchée peut-être par cet émoi visible et flattée aussi au plus sensible de sa vanité, elle voulut se mettre à l'unisson.

– Mon ami, prononça-t-elle avec âme, en posant sa main dans la sienne, quel étrange et dur

destin est le nôtre !

Il prit la douce main soignée aux ongles brillants comme des bijoux et, longuement, baisa le poignet nu.

Mais elle, la pensée absente, imaginait déjà avec quelles phrases choisies elle pourrait conter tout à l'heure, au téléphone, à sa meilleure amie, Evelyne Martin, ces aveux pathétiques, cette scène « impressionnante comme un beau film ».

– Corinne, vous ne m'oubliez pas trop vite ?

Elle protesta, gagnée d'une vague émotion par la tristesse de sa voix :

– Mais vous n'allez pas partir tout de suite. C'est une folie... Nous nous reverrons.

Il haussa les épaules.

– À quoi bon ? Il ne faut pas.

– Si, si, insista-t-elle, déjà prête aux larmes.

Il l'attira près de lui :

– Mais comprenez donc, ma tendre Corinne si claire, si blonde, que je ne peux pas rester près de vous après vous avoir perdue. Pardonnez-moi de

vous dire ces choses puisque je m'en vais. Si vous saviez quel déchirement il y a en moi, mon amour ! Vous étiez tout mon espoir et vous êtes toute ma peine...

Comme il parlait bien ! La musique des mots agissait sur elle. Pourtant, elle s'énerva. Ainsi, elle allait perdre ce flirt que toutes ses amies lui enviaient, qui lui donnait l'occasion de jouer son personnage d'amoureuse déçue et de cheminer, mélancolique et résignée, enveloppée de ce halo mystérieux et troublant que traîne avec elle toute femme qu'on a aimée sans espoir et qui garde en son cœur la blessure d'une belle tendresse défunte ?

– Restez !

Elle lui offrait un visage tentateur, aux narines ouvertes, aux grands yeux verts, rieurs, cyniques, prometteurs. Sa peau était tiède, bronzée, lumineuse.

Mais, déjà, Gilbert s'était repris. Il sentait le danger de ces vertiges.

– Je ne peux pas, Corinne, dit-il, la voix

raffermie. Je dois partir. Cela vaut mieux pour nous deux.

– Mais je ne veux pas, moi ! Ah ! que je suis malheureuse !

Elle s'abattit sur le divan, palpitante et secouée de sanglots saccadés. Se prenant à son propre jeu, à sa propre comédie, elle oubliait, un instant, son goût trop vif pour les chiffons de prix et les bijoux luxueux, sa satisfaction orgueilleuse de posséder une voiture de sport dernier modèle, un appartement meublé par le décorateur en vogue, un château en Périgord, toutes choses qu'elle paya de sa jeunesse odorante, offerte à l'automne rouillé d'un quadragénaire tôt vieilli. Pour la première fois peut-être, poupée écervelée que vient d'effleurer l'aile divine de l'amour, elle eut un cœur dolent où s'alourdissaient des regrets. Des regrets qui n'avaient point pour objet un diamant de plusieurs carats et une fourrure de grande collection.

Gilbert restait silencieux, comme muré dans son vouloir de résister à l'émoi qui le bouleversait.

Elle comprit que sa résolution était prise. Alors, secouée d'une colère soudaine, elle se leva et traversa rapidement le salon.

Sur le seuil, il la rejoignit, la retint par l'épaule, et, avec un pauvre sourire :

– Vous ne voulez pas me dire au revoir, Corinne ?

Elle le fixa un instant, les lèvres serrées :

– Alors vous me quittez ?

Il répondit ardemment :

– Non, je vous emporte !

Et pendant qu'elle s'en allait dans le roux mélancolique de ce crépuscule d'automne, il la regardait pour emporter, en effet, fixée sur sa rétine, sa silhouette familière, comme s'il eût pressenti que, peut-être, bientôt, sa mémoire ne suffirait pas à la retenir.

## 4

« Élisabeth, tu peux rentrer quand tu voudras dans la maison qui t'attend. Demain, je serai parti et il n'y restera rien de moi qui puisse te troubler. »

La lettre frissonne un peu aux doigts tremblants de Lisbeth. Elle se revoit, petite fille, timide et craintive, prématurément privée de la sollicitude maternelle. Elle évoque l'appartement mélancolique, dépouillé de son âme, qu'elle avait retrouvé après le deuil, cet appartement où son père, aigri par le chagrin et absorbé par ses travaux, l'accueillait sans chaleur et semblait mal supporter sa jeunesse qui riait, malgré elle, sur ses lèvres et dans sa voix.

Avec quelle chaleur elle avait rêvé le « home » de sa vie future, tout meublé de gaies tentures et de bois clairs, tout éclairé d'une chaude tendresse.

Chez sa tante, où la relégua la mort subite de ce père triste et distrait, elle eut, plus lancinant encore, le désir éperdu d'un foyer, du vrai foyer bien à elle, où elle pourrait exprimer ses goûts, sa fantaisie et sa gaieté. Et pourtant, alors, adolescente tôt mûrie qui réfléchit et observe le monde autour d'elle, elle n'osait croire au bonheur.

Un jour, enfin, il y avait eu la merveilleuse aventure offerte à son cœur ébloui, le miracle de l'amour... et puis... et puis l'affreuse et humiliante déception.

Comme les Pradel ont été bons pour elle : on lui a cédé la chambre d'amis ; on l'y a installée avec ses valises en attendant qu'elle trouve une autre solution. Et elle partage l'atelier du maître. Mais malgré cette chaleur de l'amitié, son cœur est loin d'être apaisé. Des mots tintent sans cesse dans sa mémoire, obsédante comme le refrain d'une chanson connue.

« Je ne peux pas aimer qui je n'admire pas ».

Avec défi, elle répète presque à voix haute :  
« qui je n'admire pas. »



Elle essaie de chasser ces souvenirs déprimants.

Pensivement, le front contre la vitre, au-dessus de ce Paris qui est devenu pour elle un désert, un monde dévasté, Élisabeth se remémore d'autres paroles, celles du sculpteur quand il l'accueillit, l'autre soir, bourru et fraternel :

– Travaille. C'est la seule consolation qui vaille quelque chose. Qui sait, plus tard, si mes prévisions se réalisent, tu trouveras peut-être que le succès a plus de prix que l'amour.

Isabelle vient la retrouver dans l'atelier où elle rumine de moroses pensées.

– Alors, dit-elle, du nouveau ?

Morne, Lisbeth lui tend une enveloppe où s'étale, en suscription l'écriture volontaire de Gilbert :

*Madame Élisabeth Andresy  
aux bons soins de M<sup>e</sup> Guettier  
Notaire.*

– Ainsi, remarque Isabelle, tu ne lui as pas donné ton adresse ?

Lisbeth secoue la tête pendant que son amie lit les lignes brèves qui apprennent à M<sup>me</sup> Élisabeth Andrésy que son mari, lui laissant le champ libre, s'en va vers d'autres horizons.

– Écoute, mon petit, dit Isabelle en repliant la lettre, tu n'as rien voulu me confier et je ne veux pas te tourmenter. Je t'avais quittée, il y a deux semaines, en pleine joie enthousiaste, et je ne t'ai pas questionnée, l'autre jour, quand tu nous as apporté ta peine désespérée. Pourtant, il faut que l'amie, la sœur aînée te parle raison.

« J'ignore ce qui s'est passé entre vous, mais je sais qu'on a toujours tort de partir, vois-tu. Pour la femme, s'en aller, c'est désertier ».

Élisabeth s'insurge :

– Comment, toi, la féministe, tu professes de telles opinions ?

– C'est justement parce que je veux défendre les femmes que je professe ces opinions-là. Elles

ne savent pas qu'elles n'ont pas le plus souvent de pires ennemies qu'elles-mêmes, leur emballement et leur caractère excessif.

– Alors, dit Élisabeth, amère, il faut tout supporter : humiliations, déceptions, crève-cœur, sous le prétexte qu'on a le devoir de garder le foyer ? Sans doute pour qu'il soit un jour gravé sur votre tombeau comme sur celui de la femme antique :

« *Elle fila la laine, fut vertueuse et mourut* ».

« Belle consolation, ma foi ! Eh bien ! non, le temps n'est plus aux Pénélopes résignées. J'avais, en me mariant, je ne sais quelle crédulité naïve, quels espoirs ridicules et je me suis aperçue que mon mariage était une duperie. Je ne veux pas vivre dans le mensonge pour obéir à de mesquines considérations mondaines. Je ne veux pas rester emprisonnée par ces liens étouffants que sont le souci du qu'en-dira-t-on et l'éternelle routine. C'est périmé tout ça.

– Je t'approuve certainement, mais quel courage il te faudra pour lutter ! Le combat est décevant quand on le livre seul, en sentinelle

perdue, au milieu de l'atmosphère hostile.

Élisabeth s'écrie avec une énergie farouche :

– Mieux vaut cela que de vivre côte à côte avec chacun un double visage. Je serai la « femme seule » plutôt que l'épouse qui se résigne, je préfère. Quant au divorce, je n'en vois pas la nécessité absolue pour l'instant. Il heurte mes convictions.

« Et puis la loi ne l'accorde pas quand il aurait son unique raison d'être : le consentement mutuel. Alors, quoi ? Encore des comédies, inventer des torts de part et d'autre qui ne seraient pas les vrais. Subir l'horreur de toute cette procédure attristante, livrer son âme à des gens qui se gaussent et vous vilipendent, dénuder le plus intime de son être dans un bureau d'avocat ou une salle d'audience, ah ! non, non ! Je me suis libérée moi-même des chaînes amoureuses. Je ne veux mêler personne à mon drame personnel. Le nid est devenu prison. Je m'évade !

– Et tu as joliment raison, vingt dieux ! s'exclama, jovial, le sculpteur, en poussant la

porte.

Sa face rabelaisienne, où brillait les yeux spirituels sous le béret de velours, rappelle les figures réjouies que peignirent les peintres du XVI<sup>e</sup>.

– Ah ! ça, reprend-il agressif en s’adressant à sa sœur, tu vas encore tracasser cette petite et discutaitiller avec elle sur les droits et les devoirs de la femme et autres sornettes ?

– Au contraire, je cherche à la consoler.

– Et la consoler de quoi, je te prie ? D’avoir quitté sa vie bourgeoise et feutrée où elle s’enlisait et où se seraient gâchées les belles dispositions que le Ciel lui a données ? Je ne parle pas de son mari : si elle l’a fui, c’est que probablement elle n’était pas heureuse avec lui.

Il tapote paternellement la main de Lisbeth.

– Ma petite enfant, le vieil égoïste que je suis se réjouit de ce que tu appelles un malheur. Je suis bougrement content que tu nous reviennes. Tu as été crâne et très chic. Que serais-tu devenue ? Une mondaine élégante qui suit les

présentations de mode, court les cocktails, organise des « party » et, par la suite, une mère de famille encombrée de jeunes turbulents qui, plus tard, t'auraient apporté des problèmes. Un jour, tu te serais retrouvée, ayant franchi le cap de la quarantaine, bourgeoise épaissie et attristée, pleurant sa jeunesse inemployée et ses illusions perdues.

« Je te prédis, moi que, si tu le veux, tu deviendras une grande artiste. C'est un résultat qui en vaut bien un autre, bon sang !

– Et c'est moi que tu traites de féministe ! s'exclame Isabelle avec ironie.

– Il faut bien que je lui remonte le moral, bougonne le sculpteur en enlevant le linge qui recouvre une maquette commencée. Même au prix d'un paradoxe, le vin est tiré, il faut le boire, conclut-il, philosophe.

Et tourné vers Lisbeth :

– En attendant, nous allons faire du bon boulot, nous deux. Quand je t'ai fait travailler, avant ce mariage idiot, je t'ai dit que tu avais

quelque chose là. Il s'agit maintenant de me prouver que je ne suis pas un imbécile, qui s'est fourré le doigt dans l'œil. Au travail !

Déjà Lisbeth a revêtu, par-dessus sa robe, une blouse de toile bise et elle pétrit le bloc de glaise de ses mains adroites.

Sur son escabeau, Victor Pradel, auréolé d'un nuage de fumée bleue, a l'air d'un dieu pacifique et bienveillant.

– Vois-tu, mon petit, continue-t-il, quand on a le cœur malade, il faut occuper son esprit et ses doigts. Avec ton intuition, tu as tout de suite trouvé l'antidote le plus efficace à ton chagrin. Et cela vaut mieux que tous les beaux raisonnements de Madame ma sœur, avocate et conférencière !

Devant le sourire de Lisbeth, il s'exclama, triomphant !

– Tu vois, tu ris déjà. C'est la guérison qui commence.

\*

– Est-ce que tu permets, Lisbeth, que Louise s’installe dans l’atelier ? La lingerie est encombrée.

Isabelle ferma la porte derrière Louise et sa corbeille de linge azuré.

– Je n’en ai pas pour longtemps, s’excusa la lingère en regardant curieusement les maquettes, les ébauches, les dessins épinglés au mur et la jeune femme occupée à son travail de modelage.

– C’est un chien, c’tte bête là, madame ?

– Non, répondit Lisbeth, c’est un lionceau.

– Un lionceau ? Où donc que vous allez voir de ces animaux-là, Seigneur ! Au Zoo, p’t’être ?

– Justement, acquiesça Lisbeth, distraitement. J’y vais souvent pour prendre sur le vif quelques attitudes, étudier certains traits. Cela fait partie du métier.

– C’est bien fait, admet Louise, loquace, en admirant les plâtres épars çà et là sur les sellettes. On dirait que c’est vivant, tout ça.

« C’est-y Dieu possible que vous travaillez tant ! Maria dit des fois qu’elle vous trouve là



quand elle vient faire l'atelier, le matin à six heures.

Lisbeth sourit.

– Il faut avoir du cœur à l'ouvrage pour obtenir un résultat, dit-elle, la voix gaie.

– Pour sûr et puis il faut bien s'occuper à quelque chose, pas vrai ? reprend la lingère en fourrageant dans sa corbeille.

« Moi, une supposition que je travaillerais toujours dans une grande pièce claire, avec du soleil, comme ici, je n'en demanderais pas plus. Seulement, il y a des fois, quand je vais chez des gens pas riches, qu'on me met dans la cuisine, ou dans une pièce sombre, il faut allumer l'électricité en plein jour.

Lisbeth regarde la lingère avec sympathie : c'est une femme jeune, aux traits fins dont les yeux s'éclairent de bonté.

– Vous aimez le travail que vous faites ? demanda-t-elle pour avoir l'air de s'intéresser à l'ouvrière.

– J'dis pas que j'aimerais pas mieux travailler

dans le neuf, mais dame ! faut laisser ça à celles qui ont le temps de courir dans les magasins et un peu d'argent pour les avances de fournitures. Moi, je fais les raccommodages. C'est un peu toujours la même chose. Et quand j'ai fini chez les clients, faut recommencer à la maison pour mon homme et pour moi, achève-t-elle en riant.

– Vous êtes heureuse en ménage, c'est plus précieux que la fortune.

– Oh ! heureuse... objecte Louise.

Lisbeth lève la tête. Depuis sa triste expérience amoureuse, elle est devenue passionnément pitoyable à toutes les blessures semblables à la sienne.

– Pour ce qui est de mon ménage, on peut pas dire qu'il marche comme il faudrait. C'est pas que mon homme soit méchant, mais il a la tête montée par une autre femme... Alors, vous savez, quand ça les tient !

Et Louise secoue la tête comme écrasée sous le poids de l'éternelle fatalité.

Les mains de Lisbeth, devenues nerveuses,

malaxent à coups maladroits l'ébauche de glaise molle.

Louise continue ses confidences avec la prolixité des femmes du peuple qui, malhabiles à trouver des consolations en elles-mêmes, en cherchent dans le récit de leurs peines intimes.

– Vous comprenez, madame, avant que cette fille vienne rôder autour de ma maison – une jeunesse de vingt ans, si c'est pas malheureux ! – nous vivions bien, Joseph et moi. Lui gagnait de bonnes journées de son métier de chauffeur. Et puis, j'ai eu un enfant qui est mort, le pauvre petit. Alors, l'homme, n'est-ce pas, comme de juste, il a cherché à se consoler ailleurs. Moi, j'avais toujours les yeux rouges, les premiers temps et je ne pouvais pas rire tant j'avais le cœur crevé. Cette Martine qui le connaissait d'avant not' mariage, vu qu'elle était de son quartier, est venue à la maison soi-disant pour nous parler du petit. Moi, je ne me suis pas méfiée. Et voilà !

« Maintenant, il passe des quatre jours sans rentrer et tout l'argent file chez l'autre. Et quand je me plains, il me menace... ou il s'en va et je

l'revois plus de la semaine.

Lisbeth reste silencieuse tandis que Louise s'anime.

– Enfin, madame, est-ce que vous trouvez que c'est juste, tout de même, qu'une femme vienne, comme ça, vous prendre votre mari et le garde sans que vous puissiez vous défendre ? On vous condamne quand vous chipez seulement un pain chez le boulanger ; on vous arrêterait si vous essayiez de voler l'enfant de la voisine... et lorsqu'une autre vous prend votre mari, votre soutien, celui qui a juré de vous protéger et de vous aimer toujours. Vous ne pouvez rien contre elle. Si j'essayais d'aller lui flanquer une raclée, comme elle le mérite, c'est moi qu'on ficherait en prison. Ah ! misère !

Lisbeth pense à Corinne et un émoi lui griffe le cœur. Pourquoi, puisque mon amour est mort ? Que lui importent Corinne et les manœuvres de celle-ci.

– Eh bien ! après, on vous accordera sans doute le divorce. Vous serez séparés légalement et vous pourrez refaire votre vie, chacun de votre

côté.

Louise laisse éclater son indignation.

– Alors, c’est tout ce qu’on a trouvé ? On m’accorde le divorce. C’est-à-dire le droit de lui fiche la paix pour qu’il puisse, lui, aller vivre tranquille avec cette femme qui me l’a volé. Voilà le secours que nous donnent les tribunaux. Et vous trouvez que c’est une justice, ça ?

Ah ! non, pauvre femme, qui cherche ingénument dans la loi le remède de ton abandon, sache que rien ne peut défendre le foyer menacé contre les convoitises qui rôdent alentour.

Si, à l’automne de ta vie, une plus jeune ou plus habile ou moins honnête que toi, vient tenter cet être faible qu’est l’homme, il te reste comme recours de te taire ou de supporter les humiliations, les déboires et la tristesse de ton sort, ou de t’adresser aux hommes de loi. Alors, après des années de lutte, après tous les écœurements, tu obtiendras ce résultat merveilleux : être séparés pour toujours de celui que tu as aimé, que tu aimes peut-être encore et te dire qu’il pourra refaire son existence avec celle

qui a détruit ton bonheur. Je sais bien que l'époux adultère ne peut pas épouser sa complice, mais il y a tant de façons de tourner la difficulté, n'est-ce pas ?

Tu verras tes meubles vendus à l'encan, le peu de bien que vous aurez acquis par le travail et l'économie de tous les jours fondre au vent d'un incertain procès et quand tu auras passé par ce calvaire, tu te retrouveras seule, sans protection ni recours, au milieu de la marée amère des souvenirs, tandis que ton compagnon, fort de son droit, ira rejoindre ta rivale victorieuse.

Le premier devoir qu'on devrait inculquer à la femme, avant tout autre, ne serait-ce pas celui de respecter le foyer d'autrui ?

Lisbeth, le cœur oppressé, songe à toutes ces choses et il lui revient en mémoire les mots que Michelet écrivit voilà plus d'un demi-siècle et qui gardent toujours leur terrible actualité :

« Jeune homme, au seuil du mariage, ouvre ton cœur à la gravité sainte de l'adoption que tu vas faire, à l'infinie tendresse que réclame de toi celle qui vient à toi, toute seule et dans une

confiance infinie. »

« Tu seras tout, la patrie, le prêtre et la mère. »

– Voyons, observe-t-elle, pourquoi ne quittez-vous pas cette maison où vous êtes malheureuse ? Vous vivriez de votre travail... et peut-être oublieriez-vous ?

– Madame, répond Louise en gagnant la porte, la corbeille au bras, quand on est marié, on ne s'en va pas, n'est-ce pas. Le mariage est sacré. Le prêtre nous l'a dit à l'autel. Et puis, ajoute-t-elle, la voix adoucie, je l'aime. Peut-être il me reviendra.

« Ah ! pense Lisbeth, la voilà bien la véritable chaîne. Ce n'est pas la loi, ni le besoin qui ligotent la femme plus que des chaînons d'acier ; c'est son désir éternel de tendresse, son cœur fidèle, son espoir qui n'abdiquent pas.

– Allons, fait-elle tout haut, en jetant d'un mouvement énervé ses outils dans leur boîte, je ne ferai rien de bon cet après-midi.

Sa blouse enlevée, elle va à la glace pour y mirer son visage tourmenté. Machinalement, elle

passe ses doigts en éventail dans ses mèches sombres qui la casquent en Minerve sérieuse. Et voici qu'elle évoque une autre image : un lumineux visage encadré d'or, comme ces miroirs ovales qui, irrésistiblement, retiennent la lumière captive.

Oh ! toujours cette obsession ! Qu'a-t-elle donc de commun avec cette femme, et pourquoi le souvenir de celle que Gilbert aima pèse-t-il à sa mémoire comme un boulet ? Qu'importe qu'ils se voient, qu'ils s'écrivent, qu'ils soient l'un à l'autre aujourd'hui, puisque, tous deux, elle les a rayés de sa route ?

D'un mouvement de tête volontaire, elle secoue ses pensées importunes et se dirige hâtivement vers la véranda.

Toute la famille y est réunie. Le vieux bohème impénitent qu'est Victor Pradel s'enorgueillit d'une progéniture nombreuse et joyeuse, les « quatre » comme il les appelle.

Il y a d'abord Clairette et Françoise, dans la fraîcheur sereine de leurs vingt ans, si pareilles en leur sveltesse qu'on les dirait jumelles, Brigitte,



la troisième encore en pension et Sophie la toute petite, une boule de chair rose et blonde, toute creusée de fossettes, qui inspira, l'an dernier, au sculpteur, son *Sourire de l'Aube* couronné par le dernier Salon.

Quant à la mère de tout ce petit monde, « Maman Popote » c'est, dit son mari, « une paire de pantoufles et un trousseau de clefs ». On n'entend d'elle, tout le jour durant, que le glissement de ses semelles sur le parquet luisant et le cliquetis de ses clefs, qui tintinnabulent et semblent rythmer la vie de la maison.

Active, dévouée et silencieuse, elle est la fée bienfaitrice qui, sans bruit, établit l'ordre et l'harmonie, répare les maladresses des uns, les sottises des autres, ménage la tranquillité de chacun et défend le bonheur de tous. Il semble qu'elle commande même aux heures : sa journée se trouve remplie de mille choses utiles sans que le plus léger retard soit jamais apporté dans l'ordonnance des repas ou le plus petit désarroi dans l'équilibre parfait de son organisation.

– Si toutes les femmes étaient comme Popote,

a coutume de répéter Victor Pradel, goguenard, Madame ma sœur serait bien embêtée. Elle n'aurait plus le prétexte de faire à ses congénères des discours sur les droits de la femme, et autres fariboles, au service de celles qui ne sont jamais contentes de leur sort.

Isabelle sourit. Elle aime profondément sa belle-sœur, elle sait apprécier cette bonté et ce dévouement qui s'ignorent et, souvent, devant cette maîtresse de maison effacée qui, d'instinct, remplit son rôle de façon si haute, elle se répète les vers de Verlaine sur « la vie humble », aux travaux ennuyeux et faciles, cette « œuvre de choix » qui veut beaucoup d'amour. »

– Alors s'enquiert le sculpteur jovial, du bon travail aujourd'hui, Lisbeth ?

– Oui, maître.

– À la bonne heure. Je suis content de toi, petite.

Ses yeux luisent sous la broussaille des sourcils.

– Tu as fait, durant ces mois écoulés, des

progrès étonnants.

– Mais, proteste Isabelle, elle travaille trop, tout de même. Du matin au soir, elle manie la gouge et le ciseau. Elle exagère.

– Paix ! ma sœur, intime le verbe sonore et impérieux de Victor Pradel. Vas-tu gâter mon élève ? Est-ce que tu t’imagines, par hasard, que ce travail ressemble à celui des « barbouilleurs » qui passent leur vie à tremper un pinceau dans la couleur pour en maculer du linge ?

Il a un sifflement dédaigneux :

– Pff ! De l’art, ça ? Allons donc ! Tous ces béotiens, tous ces admirateurs de l’art abstrait, et aussi tous ces expressionnistes à la noix qui confondent la peinture avec la géométrie ou les mathématiques ou avec rien du tout, tous ces loufoques aux élucubrations de cerveaux malades chez qui tout est illogisme et déraison, me donnent la nausée.

Moqueur, il enfle la voix sur les derniers mots.

– Tandis que notre métier à nous, les ouvriers de la forme et de la matière, exige autre chose.

Laisse-la donc bûcher, cette enfant ; elle a besoin d'exercer son poignet autant que son esprit et son imagination. Mais si elle continue, je lui garantis le succès.

– Oh ! maître, s'exclama Lisbeth, rose d'émoi.

– Au reste, ce vieux grigou de Manuel, cet écumeur d'atelier, toujours à l'affût de la bonne affaire, m'a déjà proposé d'acheter ton groupe des « griffons » Il en offre même un bon prix. Et tu sais, il s'y connaît, le bougre !

– Allons, dit maman Popote doucement, il faut vous presser, mes enfants, si vous voulez ne pas rater l'arrivée du train.

C'est vrai, Lisbeth l'avait oublié. C'est aujourd'hui qu'arrive Michel, l'élève et le filleul de Victor Pradel. Il revient d'un périple qui l'a conduit d'abord au Mexique où il allait étudier l'art aztèque. Il s'est ensuite arrêté en Espagne pour y compléter son bagage. Il s'est passionné pour les vieilles sculptures sur bois et les beaux retables que fouillèrent les artistes de la Renaissance.

– Viendras-tu ? demande Isabelle à Lisbeth ?  
Je t’emmènerai dans ma voiture.

– Oh ! supplie Clairette, emmène-nous aussi,  
tante Isa. Françoise et moi, nous nous caserons  
derrière.

– Je veux bien, à condition que vous rentriez  
par le bus pour laisser la place à Michel.

Lisbeth monte se préparer.

Les Pradel habitent à la porte de Versailles,  
dans une avenue à l’écart, presque provinciale,  
une maison vaste dans laquelle Isabelle occupe le  
deuxième étage. Elle le partage depuis quelques  
semaines avec Lisbeth qui a rendu au couple la  
chambre d’amis qu’on lui avait offerte  
provisoirement. L’appartement comprend deux  
pièces, salle de bains et cuisine.

– C’est plus qu’il n’en faut pour deux filles  
célibataires et indépendantes comme nous le  
sommes, déclara Isabelle Pradel lorsque cet  
arrangement fut pris. Nous ne nous gênerons pas,  
car nous avons toutes deux le même respect de la  
liberté des autres.

Lisbeth s'est installée sans se faire prier, adoptant le mode de vie qui lui épargnait la tristesse de la solitude.

– Comme tu es belle ! s'exclame-t-elle en rejoignant Isabelle dans le hall, une Isabelle rayonnante, rajeunie par un manteau de lainage rouge réchauffé d'un col de léopard. Ma parole, tu as dix ans de moins, ces jours-ci.

– Parbleu ! dit Françoise en riant, c'est parce que Michel arrive.

La tante riposte, agitée :

– Bien sûr. Pourquoi pas ? Michel est pour moi un jeune frère. Je l'ai eu à Paris comme commensal, quand il était aux Beaux-Arts et que j'habitais le quartier Latin. C'est moi qui lui ai fait découvrir la capitale. Je lui offrais à dîner chez Lipp et il m'invitait au restaurant universitaire. C'était amusant. Il est un peu mon fils.

– Oh ! tatie, proteste Françoise, sincère, tu n'es tout de même pas assez vieille pour avoir un fils de son âge.

« Tout de même » me plaît.

Et Isabelle rit sans rancune. À la vérité, elle porte allègrement ses quarante ans sonnés et son profil pensif et tourmenté d'intellectuelle. Mais l'éclat de la jeunesse s'est envolé.

Lisbeth songe aux années qui s'égrènent si vite. Elle aura bientôt vingt-sept ans. Elle se dit avec mélancolie, en voyant auprès d'elle cette fraîche Clairette, au teint de coquille nacrée, étroite et longue comme une tige souple, que le temps de la « jeunesse en fleur » est bien éphémère.

Un jour, peut-être cette même jouvencelle sera empâtée, déformée. L'homme qui l'aimera la verra-t-il vieillir ? Une autre prendra-t-elle soudain plus de charme à ses yeux parce qu'il retrouvera en elle cette jeunesse si prisée, si fascinante ?

« Je sais bien, pense-t-elle, qu'il est des hommes pour trouver que la femme, lorsque la vie a commencé de la modeler, de la transformer par touches légères, comme un sculpteur travaille une ébauche, que la femme est plus émouvante,

plus intéressante parce que plus vraie. Mais qu'il est joli et tendre, et prenant, ce charme éphémère et puéril des jeunes filles, avec leur grâce mièvre, leur peau d'enfant, leur souplesse de liane, leur teint miraculeusement clair, toute leur personne qui contient, en puissance, le mystère des réalisations prochaines ! »

\*

Dans le tumulte du hall affairé, tous quatre piaffaient d'impatience.

– Le voilà, le voilà ! cria soudain Isabelle, joyeuse.

À travers la cohue, Michel Servan se dirigeait vers le groupe, vite repéré. Lisbeth entrevit, dans les bras d'Isabelle, une étroite silhouette porteuse d'une valise de cuir fauve.

Les effusions terminées, le voyageur se retourna. Avec sa haute taille, son allure dégingandée, ses yeux noirs et sa peau bronzée, Michel Servan ressemblait à un explorateur ou à



un navigateur. Il avait ce qu'on appelle « un physique intéressant ».

– Tu reconnais Lisbeth ? s'enquit Isabelle.

– Je crois bien. Bonjour... madame. Ravi de vous trouver ici.

Il souriait, d'un sourire incertain, un peu timide.

Le « madame » amusa Lisbeth. Michel et elle avaient été, autrefois, de si tendres amis, des inséparables qu'une réelle fraternité unissait.

Elle lui tendit la main, une vive lumière dans les yeux.

– Ainsi, c'est vous, le petit Michel ? Vous avez drôlement grandi.

Le visage du jeune homme s'éclaira.

– Oui, madame, c'est moi Michel, le Michel assommant qui vous tracassait toujours pendant les leçons chez son parrain Victor, brouillait vos esquisses, vous chipait vos crayons et vous entraînait à faire l'école buissonnière.

– Oh ! dit-elle en riant, vous n'étiez pas si

insupportable.

– Vous êtes indulgente. Merci.

Impatientées, les deux jeunes filles accablaient de questions le nouveau venu.

Isabelle le couvait d'un œil attendri tandis que, sans se faire prier, il répondait gentiment. Lisbeth écoutait avec plaisir sa voix jeune et bien timbrée, pleine de gaieté. Le sourire éclairait d'une juvénile lumière son visage net et lui enlevait son apparence un peu trop sérieuse.

Tout en marchant vers l'endroit où stationnait la voiture d'Isabelle, harcelé d'interrogations par les filles insatiables, il parlait d'abondance. Il parlait du Mexique et de l'Andalousie où il avait séjourné tour à tour. Son enthousiasme pour cette Espagne chatoyante qui l'avait marqué, se traduisait par des épithètes pittoresques, des mots sonores qui mettaient dans la grisaille de ce ciel parisien un reflet du pays éclatant qu'il venait de quitter.

L'Andalousie surtout l'avait emballé.

– Je devais y passer deux jours. J'y suis resté

trois mois. Deux jours pour Séville et Grenade ? C'est impensable ! Je ne pouvais plus m'en arracher.

Il évoque les vieilles églises en dentelle et or bruni, les merveilleuses chaires en bois sculpté, les lourdes portes de cuir travaillé et tout cet art hispano-mauresque qui apporte dans la péninsule où le califat fut souverain, la couleur et le mystère d'un Orient fabuleux.

– Et le Mexique, Michel ? Parle-nous du Mexique, suppliait Françoise.

Il le décrit avec une ardeur communicative à laquelle Lisbeth n'échappa pas. Elle rêva de partir aussi vers ces pays d'enchantement : elle aimerait ressusciter les années mortes sous les arcades des vieux palais ou dans les ruines des temples indiens, emplir ses yeux et son imagination de visions prestigieuses.

Les haciendas... les ruines aztèques..., la civilisation maya..., les antiques cités perdues au fond des forêts inextricables, les mystérieux villages enfouis au fond des lacs. D'avoir frôlé toutes ces merveilles, tout cet exotisme, Michel

devient un personnage. Il en garde une sorte d'auréole et c'est avec une joie sincère que Lisbeth l'entend énoncer son intention de ne pas quitter Paris pour l'instant.

En dehors de la sculpture, Michel a d'autres activités, plus « alimentaires » dit-il en riant. Il est peintre d'affiches et fait de la décoration. Cela lui permettra de travailler avec son vieux maître, Victor Pradel dont il a déjà été l'élève.

– Tu sais, dit Isabelle, que notre Lisbeth prépare le concours ? Mon frère a des visées sur elle et il la fait « bosser », je te jure !

– Je ne m'en plains pas, affirme Lisbeth.

Michel ne répond pas tout de suite. Il digère la nouvelle. Sans doute n'était-il pas au courant de la séparation de Lisbeth et de Gilbert Andrésy. Il avait été informé de leur mariage par la jeune épouse qui lui avait écrit pour l'inviter. Invitation à laquelle il n'a pu répondre. Il doit se demander ce que signifie la présence de Lisbeth au foyer des Pradel. Une Lisbeth solitaire...

– Nous serons deux alors, dit-il enfin sur un

ton amical, deux pour « bosser ». Puis-je espérer que ma présence ne vous gênera pas dans l'atelier du patron. Je ne vous dérangerai pas ?

– Mais non, mais non, assure Lisbeth, contente. Il n'est rien de tel que l'émulation pour vous encourager à l'effort.

Il rit :

– Oh ! moi, vous savez, l'effort... Mon séjour au pays du farniente, parmi les descendants de ces hidalgos qui ont dans les veines toute la nonchalance arabe, ne m'en a pas précisément donné le goût. Il est vrai que je n'ai jamais eu beaucoup de dispositions !

– Ne vous calomniez pas.

– Ça viendra, conclut Isabelle. Lisbeth, qui est une « bûcheuse », te donnera l'élan nécessaire et à vous deux vous ferez des miracles.

Une heure plus tard, Isabelle relançait Lisbeth qui n'en finissait pas de s'habiller pour le dîner.

– Es-tu prête, chérie ?

L'avocate contempla dans la glace la silhouette souple de son amie.

– Oh ! mais, tu es bien belle ce soir.

Lisbeth sourit sans répondre, en accrochant un fil de perles à son cou. Sa robe de mousseline noire pailletée découvrait ses épaules.

Isabelle poursuivit avec une légère hésitation dans la voix :

– Pour qui t’es-tu si bien habillée ?

– Mais... pour moi.

Lisbeth leva les yeux et sourit.

– Pour toi *aussi*, ajouta-t-elle gentiment. Et puis... il faut bien fêter l’arrivée de Michel.

Isabelle prenait plaisir à la regarder. Elle avait de jolis bras ronds, de belles mains fuselées et ces yeux bleus intenses qui mettaient au milieu de son visage aigu deux flaques de ciel.

– Tu embellis, remarqua-t-elle.

– Merci ! Tu me vois avec ton habituelle indulgence.

Isabelle protesta. Il était exact que Lisbeth, au cours de ces derniers mois, s’était transformée. À la suite du choc provoqué par sa rupture avec

Gilbert, elle avait dû suivre un traitement qui lui avait réussi. Elle avait légèrement grossi et les quelques kilos ainsi gagnés avaient donné un développement harmonieux à son corps. Un air de santé remplaçait la morne lassitude qui marquait ses traits.

Une légère hésitation nuança la voix d'Isabelle :

– Je suis sûre que si on te voyait...

Le froncement de sourcils de Lisbeth interrompit à peine sa phrase. Elle poursuivit résolument.

– J'ai eu indirectement des nouvelles de ton mari.

Lisbeth se retourna et revint à son miroir. Elle regarda sans le voir ce masque durci, aux lèvres minces qui était son reflet. Elle ajouta une retouche à son maquillage. Elle semblait n'avoir pas entendu.

– Il navigue pour Air France. Il a coupé les ponts derrière lui. Je sais qu'il n'a plus aucune relation avec *qui* tu sais.

– Que m’importe ! dit Lisbeth, la voix indifférente. Gilbert n’est plus pour moi qu’un étranger.

Elle fit face à Isabelle. Ses yeux bleus avaient l’éclat du soleil sur la glace.

– Tu m’obligeras à t’en souvenir, acheva-t-elle sèchement.

Son ton était si agressif qu’Isabelle sortit précipitamment.

Restée seule, Élisabeth ouvrit sa fenêtre et appuya son front brûlant à la fraîcheur métallique du balcon. Elle n’aimait plus. Ah ! non, elle n’aimait plus !

D’où venait pourtant qu’elle fût à ce point troublée et qu’elle demeurât, ce soir, à humer dans la nuit avec elle ne savait quelle crispation étrange à son cœur malade, ce parfum invisible monté du jardin clos, comme si elle voulait y noyer son chagrin toujours vivant et son inquiétude latente ?



## 5

L'approche du Salon d'Automne mit dans la maison une atmosphère d'agitation.

Tout le monde s'intéressait à l'envoi de Lisbeth. La jeune artiste s'était spécialisée comme sculpteur animalier. Un talent très original s'affirmait dans tous ses essais et son groupe pour le concours autorisait beaucoup d'espairs.

Souvent, Victor Pradel se plantait devant la sellette où s'érigait, le corps ramassé comme pour bondir, la Louve de marbre et ses louveteaux. La pipe au coin de la bouche, l'œil allumé sous les sourcils touffus, le maître regardait longtemps sans parler. Il tournait autour de Lisbeth – qui ne quittait pas son travail – s'éloignait, se rapprochait, indiquait d'un geste une ligne à rectifier, un contour à amollir, puis repartait en sifflotant.

Alors, Michel abandonnait un instant ses outils et ses crayons et les planches qu'il fouillait artistement d'arabesques étranges et accourait vers Lisbeth, la voix joyeuse :

– Tu as vu, Lisbeth ? Il est content.

Depuis que la jeune femme l'avait admis dans son intimité de travailleuse, leur ancienne camaraderie s'était réveillée. D'instinct, ils avaient repris le tutoiement dont ils faisaient usage lorsque, enfants et adolescents, ils voisinaient en Dordogne.

Ils s'étaient connus à cette époque. Lisbeth était venue vivre en Périgord chez sa marraine. Michel habitait alors la propriété familiale proche de celle des Pradel où sa mère s'était retirée après la mort de son mari, tué pendant la campagne de Lybie. Autant que le voisinage, la commune infortune, qui les faisaient tous deux orphelins d'un de leurs parents, avait rapproché Lisbeth et Michel. Ils fréquentaient l'école communale du village et partageaient les mêmes jeux. Ils avaient appris à nager et à pagayer sur l'Isle, la claire et charmante rivière qui bordait les Laurières. Pour

passer les écluses, ils s'amusaient à faire du portage, transportant leur barque sur leurs épaules, comme de vrais Indiens des âges héroïques. Ils revenaient, le soir, fourbus, affamés, les mollets griffés, la bouche pleine de rires et de chansons. Dans les vieux châteaux en ruine de la région, ils avaient ensemble cherché des trésors secrets.

L'amour de cette campagne périgourdine, harmonieuse, romanesque, attachante, leur avait caressé le cœur. Puis, Michel était parti pour le collège de Périgueux. Élisabeth l'avait revu plusieurs fois aux vacances. Et, enfin, l'adolescent avait pris sa route. Ses études l'avaient conduit à Paris. Il était entré aux Beaux-Arts. Ils ne s'étaient plus rencontrés. Leur amitié d'enfance avait passé au plan de l'histoire ancienne. Dix ans s'étaient écoulés.

Mais depuis que Michel était revenu dans la vie de Lisbeth, sous son aspect nouveau d'adulte, Lisbeth avait raccroché le présent et le passé, par-dessus le pont des années. Avec une joie secrète, elle effeuillait les souvenirs de leur fraternité de

jadis dont elle gardait la mémoire attendrie.

Lui, affectait vis-à-vis d'elle des façons de grand frère tendre, l'accompagnait parfois dans ses courses, l'emmenant dans les cénacles d'artistes où il fréquentait, l'escortant dans les zoo où elle allait faire de longues séances d'études.

Souvent, il lui apportait des livres et, pour décorer l'atelier, des brassées de fleurs safranées, – couleur de ta peau –, disait-il des roses qui, par cet automne pluvieux, gardaient une odeur de jardin mouillé. Parfois, elle la retrouvait, plus subtile, cette odeur, entre les feuilles des livres où s'étaient égarés des pétales.

\*

Un jour, toute la maisonnée fut admise à admirer le chef-d'œuvre. Le vernissage avait lieu la semaine suivante et on devait envoyer le groupe quelques jours avant la date fixée.

– Voilà, je n'y touche plus. Je sens que je ne

ferais que des bêtises, annonça Lisbeth, en enlevant le linge qui recouvrait son œuvre.

Il y eut des oh ! et des ah ! d'admiration et Françoise exécuta avec Odile une ronde éperdue autour de Lisbeth, en poussant des cris de victoire.

Isabelle, un peu émue, dit à Michel et à son frère, d'un air conquérant :

– Tu vois ce dont les femmes sont capables, ces êtres inférieurs à qui vous refusez, dans votre omnipotence masculine, toute faculté créatrice !

– Ça y est, Isabelle enfourche son dada, riposta le sculpteur en décochant à sa sœur une œillade narquoise. Je n'ai jamais dit que Lisbeth n'avait pas de talent. Elle en est pourrie au contraire.

De fait, *la Louve aux abois* était saisissante de vie et de vérité. Elle représentait dans sa sauvage beauté, la « belle et sombre veuve » du poème de Vigny. Mais ce qui frappait dans l'œuvre de Lisbeth, plus que le geste protecteur de la bête maternelle pressant contre elle ses louveteaux,

c'était l'expression extraordinaire qui s'en dégageait.

À voir le corps ramassé comme pour l'élan, les oreilles dressées et tendues, aux aguets, les babines retroussées sur les canines aiguës, on devinait tout l'être en défense, devant le danger proche. La Louve attendait. Quoi ? Quelque chose de redoutable et de sinistre, qui la faisait frissonner et se hérissier, et l'artiste avait su si bien fixer cette peur et ce frisson dans l'immobilité du marbre qu'on avait presque envie de reculer, de crainte que l'animal ne bondît, crocs en avant, muscles détendus. Ce qui faisait le caractère de l'ensemble, c'était surtout ce qu'on ne voyait pas : cette chose menaçante et mystérieuse, qui avait sans doute couché tout à l'heure, dans la steppe immense, le grand loup silencieux et que la louve sentait rôder, prête à s'abattre sur elle et ses petits.

– Brr ! disait Clairette, impressionnée, ça vous fait froid dans le dos.

Victor Pradel tapait amicalement sur l'épaule de son élève :

– Très bien, mon petit. C’est très fort. Si tu ne décroches pas un prix avec ça, c’est que le jury sera composé de vieilles ganaches plus aptes à placer de l’épicerie qu’à juger une œuvre d’art.

... Ce jour-là, elles allèrent chercher Odile à Versailles. Isabelle préparait sa voiture. Fronçant le nez, elle faisait le plein d’essence à l’aide du jerrican qu’elle avait sorti de son coffre. Elle tourna la tête vers Lisbeth, tout en s’essuyant les mains.

– Tu as raison de te décider à venir, déclara-t-elle. La sortie te fera du bien. Tu as tellement travaillé tous ces temps-ci. Tu as droit à la détente.

– Oh ! exhala Lisbeth avec un soupir tremblé, ce qu’il me tarde d’en avoir fini ! Il me semble que je suis retournée en arrière, à mes veilles d’examen. Je me sens aussi fiévreuse et aussi angoissée.

Isabelle lui posa sur l’épaule une main rassurante.

– Rassure-toi. Tout se passera très bien. Moi, j’ai grande confiance.

Elle a partagé toutes les émotions de l’artiste et elle s’enorgueillira de son succès plus que d’une réussite personnelle. Pour elle, ce n’est pas seulement Lisbeth, c’est la Femme qui triomphe, qui démontre son pouvoir de création, ses droits à revendiquer l’égalité avec ses confrères masculins.

Lisbeth songe avec quelle facilité elle avait, un jour, renoncé à cette carrière artistique qui la passionne aujourd’hui. Et pourquoi ? Pour se faire la servante conquise et soumise, de l’homme qui, depuis, l’a si cruellement blessée. Chaque fois qu’elle se remémore ce reniement et en invoque les causes, elle se méprise un peu plus. Une rancœur – toujours la même – reflue en elle.

Installée sur le siège avant, près de la conductrice qui se faufile habilement à travers le trafic très intense à cette heure, elle reste silencieuse, perdue dans ses pensées. Isabelle glisse parfois vers elle un rapide coup d’œil, mais elle respecte son mutisme. Elle sait que Lisbeth a



plus de problèmes qu'elle ne veut l'avouer.

Au cours Sévigné, une portière rébarbative introduit les visiteuses dans le parloir, une pièce impeccable et froide où, peu après, les rejoint Odile déjà habillée pour sortir.

– Tu savais donc que nous t'emmenions aujourd'hui, s'étonne Isabelle en embrassant sa nièce.

– Bien sûr, dit Odile, les yeux brillants. La directrice m'avait prévenue.

« Et je biche joliment, ajouta-t-elle avec effusion. C'est chic de m'emmener, tante Isa.

– Tu dois cette bonne fortune à Lisbeth : nous avons voulu que tu puisses voir son groupe avant qu'il parte pour le Salon.

– Épatant ! s'exclama Odile, sautant dans la voiture avec l'agilité d'une jeune chèvre. Quelle chance que Lisbeth expose cette année !

Elle embrasse sa grande amie avec une fougue aussi sincère que dangereuse pour la coiffure de celle-ci, qui ressort tout ébouriffée de l'aventure.

Odile a onze ans, des jambes grêles qui n'en

finissent plus, un visage dont on ne peut savoir s'il est joli ou laid, ou seulement quelconque, car elle le convulse à tous moments par des froncements de nez, des torsions de bouche, des tirements de langue et des secousses de crinière qui évoquent la pouliche en liberté.

On pourrait dire de la figure d'Odile qu'elle est l'image même du mouvement perpétuel.

Pensionnaire huit mois sur douze, elle amène la tempête avec elle, quand elle rentre à la maison. Elle a un tel besoin de se dépenser qu'elle bouleverse tout. Elle est le cauchemar de ses sœurs. Elle s'empare de la petite Sophie à qui elle propose d'apprendre, en quelques minutes, tous les exercices, danses et attitudes que M<sup>lle</sup> Moulia, professeur de culture physique, enseigne aux sixièmes en un trimestre de leçons.

Ladite Sophie qui a reçu du Ciel un réel talent d'imitation, fait de son mieux pour singer son aînée jusqu'au moment où, le professeur s'impatiant, l'élève devient rétive, cela finit par un pugilat en règle qui met tout le logis en émoi.

Pour les grandes, elles souffrent d'un autre genre de brimades. Curieuse de nature, comme on l'est à cet âge, Odile est à l'affût des petits secrets de ses sœurs. Elle chipe leurs bouquins, fouille leurs sacs, lit leurs lettres et se moque d'elles avec cette audace exaspérante des gamines qui touchent au point sensible sans avoir l'air d'y prendre garde.

Au demeurant, la jeune Odile n'est point sotte et il s'élabore en elle, à travers les vicissitudes et l'évolution de l'âge réputé « ingrat » une réelle personnalité.

– Alors, vrai, dit Lisbeth, pendant qu'elles filent toutes trois vers Paris, tu es contente de quitter « le bahut » pour deux ou trois jours ?

En signe de jubilation, Odile avance la bouche et hausse l'accent circonflexe de ses sourcils fournis.

– Tu parles !

Cette phrase lapidaire est une profession de foi. Odile médite, reste un instant muette, puis déclare, péremptoire :

– Quand je serai mariée, je ne mettrai pas mes enfants en pension. Oh ! mais non ! Tu trouves que ça devrait exister, toi, les boîtes, en République ?

Isabelle sourit :

– La République a d’autres chats à fouetter que d’écouter contester les pensionnaires du Cours Sévigné.

Odile gronde, agitée :

– Que tu dis ! La République et le gouvernement et les députés et tout, ils devraient interdire ça puisque les parents sont assez barbares pour y enfermer leurs gosses. Le ministre aurait bien dû, entre autres choses, décider la suppression des internats.

– Vous n’avez plus qu’à faire la grève de la faim pour obtenir satisfaction, souligne Isabelle, caustique.

– Ouais ! tu peux blaguer, tante Isa, toi qui fais ce qu’il te plaît et reste à la maison quand ça te chante. Tu es libre. S’il fallait que tu quittes ta chambre et tes habitudes et toute la famille pour

t'en aller dormir, le soir, dans un lit étroit, au milieu de quarante lits tous pareils, sans personne pour t'embrasser ni te border, qu'est-ce que tu dirais, hein ?

– Je dirais... je dirais... J'ai été écolière, comme toi, et même pensionnaire. On n'en meurt pas.

Lisbeth qui a écouté, amusée, les revendications de l'adolescente, a un petit frisson désagréable. Elle se rappelle son horreur des soirs au dortoir quand elle a été pensionnaire après la sixième : les files de couchettes de fer, alignées comme à la chambrée, l'interminable salle nue, pareille aux chambres d'hôpital et, par là-dessus, la veilleuse rouge qui laisse tomber du plafond des taches sanglantes étalées sur la pâleur blafarde des couvertures.

– J'imagine, formule-t-elle, que vous êtes plus choyées que nous ne l'avons été. Aujourd'hui, les collègues sont modernes, accueillants.

– Accueillants ? répète la petite, scandalisée. Tu as jamais vu un dortoir accueillant avec quarante lits à la queue leu leu ?...

– Patience, formule Isabelle. Du train dont vont les réformes, vous aurez bientôt chacune votre chambre.

– Ça m'étonnerait. Ah la ! la ! poursuit Odile qui en a lourd sur le cœur, si j'étais le ministre, je sais bien que je les supprimerais tous, les internats. On n'a même pas un nom. C'est vrai, ça, cette habitude de vous coller des numéros comme si nous étions des moutons. Tu approuves ce système, tante Isa ?

Prudente, tante Isa n'a pas d'opinion.

– On ne vous désigne pas toujours par des numéros ? s'effare Lisbeth.

– Non, mais quand, par hasard une surveillante vous appelle autrement, elle vous dit « Mademoiselle » gros comme le bras. Si vous croyez que c'est réchauffant !

– Tu te plains toujours. Comment veux-tu qu'elle t'appelle ?

– Eh bien ! Odile, comme tout le monde. C'est gentil, Odile, ça fait doux ! On a l'air d'être comme à la maison, tandis que « Ma-de-moi-se-

Ile Pradel, ça vous glace. Que veux-tu ? Quand je m'entends appeler ainsi, il me semble que tout le froid des murs m'entre dans le cœur. Heureusement, il y a la classe.

– Tu aimes la classe ?

– Ça dépend des cours et des prof<sup>s</sup>. Je ne raffole pas du cours de sciences avec M<sup>lle</sup> Calmettes, qui est laide et mal habillée, et sévère comme un sergent de C.R.S. Avec elle, il faut écouter ou avoir l'air. Mais on se rattrape au cours de maths.

– Les maths t'intéressent ? s'informe Lisbeth.

– Oh ! ça n'a rien d'affolant. Mais Sol la Scie est une attraction.

– Qui ?

– Sol la Scie, notre prof<sup>s</sup>.

Elle pouffe :

– Elle s'appelle Sol ; alors, comme elle nous barbe, avec sa voix nasillarde, on l'appelle Sol la Scie. Tu vois l'astuce ?

– Je vois que vous avez décidément beaucoup

d'esprit, en sixième, raille Isabelle.

Odile ne s'émeut pas.

– Ça lui va bien. Elle a la voix grinçante et les dents ébréchées.

Goguenarde, sa tante remarque :

– C'est elle qui a les dents ébréchées et c'est toi qui ne mords pas aux maths ?

– Personne ne mord, sauf Rosy Lamy et Jeanne Bastide, les « cracks ». Les autres font de tout, excepté des chiffres. Mathilde Abet se tire les cartes, Gaby Lenormand fait tourner une main-oracle pour savoir si son cousin lui écrira, si on la fera sortir jeudi ou si on aura des saucisses à déjeuner. Anne Farge fait circuler des photos de vedettes, de vedettes hommes, bien entendu. Et Marie Rousseaux fume des cigarettes, tout au fond, près de la fenêtre derrière une barrière de livres empilés.

Isabelle gronde, mi-amusée, mi-agacée :

– Vous avez une curieuse façon de vous instruire et de préparer l'entrée en cinquième. Quelle classe éclectique ! Et toi, que fais-tu



pendant que tes compagnes se livrent à ces discutables activités. Tu rêves ?

– Moi, je copie des vers, ou bien je mets au net des cours de psycho pour une troisième qui, à la place, me fait tous mes problèmes.

– Eh bien ! c'est du joli !

Odile a un haussement d'épaules.

– Tu crois que ça sert, les maths, dans l'existence, tante Isa ?

– Demande ça aux ingénieurs et aux savants.

– Ce que j'aime, poursuit Odile, loquace, c'est le cours de lettres de M<sup>me</sup> Bonnafous.

Elle devient enthousiaste.

– Si vous saviez ce qu'elle est chic, M<sup>me</sup> Bonnafous. Et jeune, et jolie ! Elle a une de ces voix... Quand elle lit, on dirait qu'elle chante ! Toutes les élèves en sont folles. On se cotise pour que tous les matins elle ait des fleurs, plein son bureau ; on se débrouille pour aller porter les bouquets pendant les récréations. C'est défendu, mais on n'a jamais pu nous prendre.

– Mon Dieu ! mais c’est le grand amour !

Odile répond simplement :

– Bien sûr, on l’aime plus que toutes les autres, M<sup>me</sup> Bonnafous. Et puis, elle est gentille. Oh ! tellement. Quand elle passe à côté de moi, des fois, elle me dit : « Bonjour, mon petit. » Et c’est si bon, surtout lorsque, depuis quelques jours, je n’ai pas eu de lettres de maman, c’est si bon que j’ai envie de pleurer.

Lisbeth écoute, vaguement émue, ces puérides confidences.

Décidément, il faut qu’à tout âge nous ayons dans le cœur une flamme qui brûle, ardente, pour quelqu’un ou pour quelque chose. Chez ces gamines assoiffées de tendresse, qu’un emprisonnement utile mais cruel a privées de la douceur du foyer et du sourire familial, la petite flamme s’est éveillée au son d’une voix d’or, au spectacle d’un beau visage ou d’une silhouette harmonieuse.

Pour ces femmes de demain, c’est l’apprentissage qui commence, l’apprentissage

des exaltations futures. Pour elle, le jeune professeur dont le mérite est d'apporter, dans le désert rébarbatif de leur vie de recluses, sa grâce souriante, le rayonnement de sa jeunesse studieuse, son charme et sa beauté, elle représente toute la poésie accessible à leur âme d'enfant.

## 6

Depuis que *La Louve aux abois* a quitté l'atelier, Lisbeth, inactive, promène son énervement à travers la maison, toute la journée durant.

Résistant aux sollicitations de Michel qui voudrait l'emmenner pour la distraire, elle refuse de sortir et s'agite, agacée, toujours prête aux larmes, semblable elle-même à une louve traquée qui tourne en rond, à la même place.

Au reste, tout est bouleversé chez les Pradel. Isabelle a dû partir pour l'Angleterre pour une œuvre de propagande. Le sculpteur est retenu dans sa chambre par une crise de rhumatismes. Françoise, qui se destine à la pharmacie, bûche son examen et suit les cours avec assiduité, pendant que Maman Popote, souris diligente et pressée, circule sans bruit, Sophie sur ses talons, de la cave au grenier.

Clairette, elle, « séchant » les « arts déco » passe ses journées à l'atelier, s'occupant à crayonner, sur un album, les motifs que Michel sculpte sur le bois.

Lisbeth a fait une constatation. Depuis que Michel est l'hôte journalier des Pradel, Clairette vient beaucoup plus volontiers à l'atelier. Chose bizarre, elle qui n'a jamais pu, malgré les efforts de son père, s'astreindre au moindre travail suivi, s'est découvert un soudain esprit de persévérance des plus inattendus.

– C'est curieux, ce que ça t'a vite poussé, le goût artistique, remarque parfois Victor Pradel, goguenard.

Alors, Clairette cache son visage devenu tout rose derrière un immense carton à dessin et s'affaire à sa besogne avec des gaucheries drôles de débutante.

Michel ne paraît pas prêter attention à ce petit manège. Il traite Clairette en gamine et la taquine sur ses dispositions nouvelles sans y entendre malice.

– Allons, se dit Lisbeth, amusée, en voilà encore une atteinte du mal d’amour. Je souhaite que le destin lui soit clément et qu’il ne lui réserve pas les déceptions et les peines qui sont trop souvent le lot des amoureuses.

Elle regarde Clairette avec une pitié attendrie, mais elle se rassure en découvrant les atouts de sa jeune amie, la « jolie fille » de la famille, avec ses yeux sombres qui paraissent dépaysés dans un visage Scandinave au teint éblouissant, aux lèvres ardentes comme des cerises trop mûres.

Ah ! oui, celle-là, les hommes l’admireront et elle sera aimée pour cette beauté périssable qui est la seule chose qu’ils cherchent, dans leur éternelle et sottre vanité.

« Clairette peut être tranquille, se dit Lisbeth. Michel est comme les autres. Il ne sera pas insensible à ce sentiment si flatteur pour lui, et c’est tant mieux, en somme. Elle est belle et attirante ; lui, sympathique et intelligent. Voilà plus qu’il n’en faut pour faire jaillir l’étincelle et, à sa suite, la flamme durable d’où naîtra le bonheur.

– À quoi penses-tu, Lisbeth ?

Un peu étonnée, Lisbeth quitta le balcon où s'éternisait sa songerie. Son regard fit le tour de l'atelier. Le crépuscule gris s'y glissait déjà.

– Tiens ! dit-elle, surprise, Clairette est partie ?

Il rit.

– Tu étais donc tellement absorbée dans tes pensées que tu n'as pas entendu Popote l'appeler ?

– C'est vrai, je n'ai pas fait attention.

Il gronda, fraternel :

– Tu es imprudente, chère Lisbeth, de rester ainsi immobile au-dessus de la fraîcheur du jardin. Voyons ! Si tu étais malade et qu'on ne puisse célébrer dignement ton triomphe prochain ?

Elle eut un haussement d'épaules.

– Bah ! Ma santé ne mettrait personne en grand souci. À part mes bons amis d'ici, acheva-t-elle comme pour s'excuser.

Parce qu'il était tourné, le front à la verrière, vers l'horizon assombri, elle ne vit pas son visage, mais sa voix lui parut un peu changée quand il répondit lentement :

– Tu crois, Liz ?

Il lui donnait le petit nom de jadis.

Un silence tomba entre eux. Elle se sentit soudain mal à l'aise. Il reprit presque bas :

– Comme on peut vivre parfois sans se douter qu'on est pour quelqu'un le centre du monde et qu'il y a autour de soi tant de choses inavouées.

Elle eut un sourire contraint.

– C'est le procès de Clairette que tu fais ? Eh bien ! c'est à toi de prononcer l'aveu. Elle t'aime, cette petite. Tu ne t'en es pas encore aperçu ?

Il ne se retourna pas, continuant à regarder fixement le jardin rempli d'ombre. Mais comme elle s'éloignait de lui, il la rappela d'un cri :

– Lisbeth !

– Eh bien ! quoi, fit-elle, étonnée ? Je vais tourner le commutateur. On n'y voit plus ici.



Il vint vers elle, proche à la toucher.

– Je t’en prie, reste encore ainsi quelques minutes sans quoi je n’oserai jamais te confier le secret qui me tourmente, ce soir plus que d’habitude.

Vaguement troublée, elle s’appuya à l’accoudoir de la baie et s’efforça de prononcer avec calme :

– Qui te tourmente ? Un secret ? Tu m’intrigues, mon vieux Michel.

– C’est un peu ridicule. Je t’aime, Lisbeth, tout simplement.

Elle resta une seconde, suffoquée.

– Tu m’aimes ? Moi ?

Il hocha affirmativement la tête.

– Oui. Veux-tu que je te dise ? C’est un mal qui dure depuis des années.

– Michel !

Une stupéfaction la figeait. Elle resta un instant interdite puis, pour dissiper la gêne qui pesait sur leur silence, elle risqua, riant

nerveusement :

– Oh ! oh ! Je ne me croyais pas capable de faire des conquêtes.

– Ne ris pas, Lisbeth, ne ris pas ! fit-il, presque suppliant. C'est très sérieux, je t'assure.

Dans son accent passionné tremblait une émotion qui se communiqua à elle, instantanément.

– Mais je ne ris pas, Michel. Je n'en ai guère envie. Je suis surprise, troublée, incroyablement.

Il ouvrit les mains comme pour laisser échapper un trésor ou pour une offrande.

– Voilà, c'est ainsi. Oh ! cela remonte loin. À notre passé de gosses. À l'époque où nous étions adolescents. Vous avez représenté pour moi tant de choses, tant de choses dont je ne me rendais même pas compte.

Sans y prendre garde, il avait adopté le « vous » qui avait marqué leurs retrouvailles. Machinalement, elle l'imita.

– Michel, que voulez-vous dire ?

Il continua sans l'entendre :

– Qui peut se vanter de déchiffrer le cœur d'un amoureux de dix-huit ans ?

– Mais, mon cher ami, vous ne m'avez jamais... Comment vouliez-vous...

Bouleversée, elle remontait le cours des souvenirs. Elle parla d'une voix lointaine, effarée :

– Vous n'avez jamais fait aucune allusion à de tels sentiments. Évidemment, en jouant quelquefois aux Laurières nous formions des projets pour plus tard. « Tu seras mon mari. » On dit ça, comme on dirait « Quand je serai grande, je deviendrai princesse ». Qui de nous n'a pas empli sa vie d'enfant de rêves comme celui-là ?

« Vous-même, peut-être, vous trompez-vous actuellement sur un sentiment qu'avec le recul du temps votre imagination grandit aux proportions d'un amour romanesque.

Il l'interrompit impatiemment, haussant le ton :

– Mais vous ne savez pas, Lisbeth, ce qu'était

ce sentiment auquel vous ne voulez pas croire ! Vous ne savez pas que vous étiez toute mon existence. Le potache tendre et timide que je suis resté si longtemps, c'est à vous qu'il devait toute sa vie intérieure : le soin farouche que je mettais à fuir toutes les conversations imbéciles ou trop averties de mes camarades, c'était pour ne pas vous salir, pour ne pas ternir votre image que j'emportais toujours avec moi, dans les dortoirs qu'elle peuplait de sa présence invisible et chère, dans les classes qu'elle éclairait de son rayon, dans les études où elle m'encourageait.

« Et je me disais : travaille... les jours passent. Remplis-les de besogne utile. Bientôt, les vacances t'apporteront l'allégresse du départ... et alors, ce sera les Laurières, et soudain, au détour du chemin, l'éclair blanc de sa robe.

Lisbeth écoute, chavirée. Ainsi, elle a été aimée, elle. Elle a pu inspirer un sentiment si fort qu'après les années écoulées l'homme, l'artiste qu'est devenu Michel, trouve encore des mots vibrants pour l'exprimer ?

Est-il possible que tant d'années aient passé

sur ce qui fut jadis, – un adolescent et une adolescente inséparables, mêlant leurs deux jeunesses en un même bouquet – sans qu'elle ait jamais compris quelle tendresse il lui avait gardée.

Elle soupira :

– Ah ! Michel ! Pourquoi n'avez-vous rien dit alors ? Pourquoi n'est-ce pas vers vous qu'est allé mon premier enthousiasme, mon premier émoi ? Mon premier amour, acheva-t-elle tout bas.

Très grave, il affirma :

– Lisbeth, dès que je vous approche, c'est mon cœur d'enfant qui bat dans ma poitrine d'homme. Mon amour est demeuré intact.

Elle répond lentement :

– Ce n'est plus moi que vous aimez. C'est le souvenir de votre amie d'autrefois, l'idée que votre imagination s'en est faite.

– Ne croyez pas cela. Si vous saviez quelle émotion fut la mienne quand je vous ai revue sur le quai d'arrivée avec, sur toute votre personne nouvelle, cette expression grave que vous a

donnée la vie. J'avais si souvent pensé à vous pendant mon voyage – ce voyage qui fut un peu mon exil – que vous représentiez presque, à vous seule, tout ce que j'avais quitté et que je retrouvais. Et il me semblait que le visage de la France me souriait par votre visage !

« J'ai eu de la peine, allez, à me composer ce masque indifférent du monsieur qui rencontre, inopinément, une amie de sa famille. On calomnie beaucoup les jeunes d'aujourd'hui : s'ils ne pleurent pas leurs déceptions, s'ils ne s'expriment pas en déclarations pathétiques, s'ils restent froids en apparence et insoucieux, s'ils ne parlent d'amour qu'en chansons, ils n'en éprouvent pas moins des tendresses déchirantes, gardées pudiquement au fond d'eux-mêmes. Et ils sont capables d'un sentiment fidèle.

Il est allé vers le tourne-disque et a posé un 45 tours sur l'appareil. La voix bouleversante du chanteur emplit la pièce de nostalgie.

*« Les feuilles mortes se ramassent à la pelle*

*Vois-tu je n'ai pas oublié... »*

La chanson s'éteint. Michel reprend la parole.

Passionnément, Lisbeth guette dans l'ombre tous les mots qu'elle a vainement attendus autrefois. Pourquoi faut-il que ce soit Michel qui les lui dise ? Ce n'est pas Michel qui l'émeut. Une autre voix se substitue à la sienne. Restera-t-elle prisonnière, toujours, de ce sortilège et de son orgueil stupide ? Car peut-on appeler autrement ce sentiment qui la met en défense contre toute entreprise masculine et qui, certes, n'est plus de l'amour ?

Elle voudrait se mettre à l'unisson – le destin ne lui donne-t-il pas ici une belle revanche ? – et elle ne peut que prononcer, d'un accent las :

– Michel, oubliez toutes ces choses. Tout cela est du passé. Il faut le laisser dormir comme dorment, au fond des tiroirs, les vieilles lettres.

« Votre roman d'adolescent enthousiaste habilla, des couleurs de son rêve, une comparse qui ne méritait pas tant d'honneurs : il est terminé

depuis longtemps. L'héroïne vous remerciera toujours cependant de l'avoir choisie et de lui apporter, à cette heure où la vie l'a déçue, l'assurance qu'elle eut, un jour, son heure de conquête et qu'on l'a aimée, sans calcul, pour elle-même.

Pendant qu'elle articule, tout bas, les derniers mots, à tâtons, il a pris sa main qu'il étreint d'une pression tendre et il supplie ardemment :

– Lisbeth, es-tu assez folle pour penser que je t'avais oubliée ? Si tu savais combien de fois j'ai maudit la vie qui nous séparait et cette obligation de se faire une situation qui me tenait éloigné de toi. Lorsque m'est parvenue l'annonce explosive et brutale de tes fiançailles, j'ai eu le cœur en déroute. Je ne pouvais pas y croire. Combien de soirées j'ai passé tout seul dans ma chambre, à évoquer nos heures d'antan, à rêver à ma petite compagne perdue !

Il s'est approché d'elle, lui prend la tête et appuie ses cheveux contre ses lèvres.

– Lisbeth, prononce-t-il d'un ton exalté, passionné. Lisbeth, je t'aime. Et tu es libre. Tu es



libre, mon amour. Laisse-moi te consoler de tout ce qui t'a meurtrie. Chérie, ma chérie...

Le baiser de Michel effleure à peine les tempes de Lisbeth. Brusquement, elle retire ses mains et le repousse, violente, dans un recul de tout l'être.

Opressée, elle reste un instant comme étourdie, puis va au commutateur.

... La lumière brutale éclaire le visage tourmenté de Michel et les yeux assombris de Lisbeth tout embués de pleurs récents.

– Mon pauvre Michel, dit-elle avec un haussement d'épaules, la figure soudain fermée, je t'apporterais un bien triste cadeau ! Mon cœur a vieilli trop vite : il est comme ces voitures mal rodées et usées trop tôt par un chauffeur imprudent. Il n'a plus de « reprises ».

Il la regardait. Elle se tenait debout sous le jour rose du plafonnier, baignée de lumière. Elle lui parut une figure de mirage dont il finissait par ne plus distinguer les traits, tant son rêve les avait souvent caressés. Pour lui, elle était infiniment

désirable et il eut peur soudain qu'elle lui échappât tout à fait. Après l'avoir retrouvée, allait-il la perdre de nouveau ?

– Ma chérie, n'aie pas peur de la vie, supplia-t-il. Tu as été brutalisée, traumatisée par une amère expérience. Mais je t'apporte autre chose. Aie confiance. Un amour nouveau peut refleurir.

Elle l'interrompit, secouant la tête !

– Je n'aime plus l'amour, Michel !

Hostile tout à coup, tant sa déception était vive, il s'insurgea :

– Tu ne l'aimes plus... ou peut-être n'as-tu jamais cessé de l'aimer, ce voyou qui t'a abandonnée ?

Elle lui fit face, véhémence :

– Je te défends de dire cela, tu entends, Michel. Je te le défends !

Il ne sut pas si cette violente riposte visait le terme insultant qui avait flétri son mari ou le fait qu'il la crût capable d'aimer encore le transfuge.

Elle s'enfuyait, les mains collées aux oreilles,

délirante, éperdue.

– Je ne veux pas ! Je...

La chambre accueillit son désarroi. Longtemps, elle écouta gronder en elle le tumulte des pensées qui venaient subitement de se dévoiler à son être conscient. Enfin, son chagrin indécis creva en larmes silencieuses qu'elle écrasa rageusement sur la fraîcheur métallique du lit où elle appuyait son front fiévreux. Et elle ne sut point, dans sa détresse, si elle pleurait sur Michel ou sur elle-même.

Gilbert écrasait l'accélérateur de la Pontiac. L'avion qui venait de Miami devait atterrir sur l'aérodrome de San Juan de Porto-Rico à trois heures. Le conducteur n'était pas en avance.

Tandis qu'il fonçait sur la route écrasée de soleil, ses pensées vagabondaient. C'était une veine qu'il ait obtenu deux semaines de congé et qu'il ait pu les faire coïncider avec le séjour, dans le secteur, de son ami Clariond. Ce dernier participait à un congrès de chirurgie qui se déroulait à New York. Il en avait profité pour faire un crochet par les Antilles, projetant de repartir de Fort de France pour rentrer. Un appareil de la P.A.N.A.M. l'avait posé à Miami d'où un autre saut – dans un Viscount – l'amenait à San Juan. C'était le point de départ de la compagnie Air France dont les services assurent la ligne des Antilles françaises.

Gilbert, pour la durée de son congé, avait choisi de s'installer à Porto-Rico, à l'hôtel Condado-beach qui jouit d'une situation fort agréable au bord de la plage et dispose d'une piscine olympique. C'est là qu'il ramenait le voyageur européen, un peu étourdi par son voyage à éclipses.

Les deux hommes étaient heureux de se retrouver. Depuis deux ans, Gilbert avait laissé derrière lui, avec la France et l'Europe, tout ce qu'il avait voulu balayer de sa vie. De brefs messages avaient renseigné Clariond, très sommairement, sur l'activité du pilote, ses changements de situation, ses nouvelles fonctions. Gilbert n'était pas loquace et donnait peu de détails sur sa vie ; aussi, Clariond avait-il saisi cette occasion de venir aux nouvelles et de visiter son compatriote avant de regagner Bourg-la-Reine.

– Je t'ai retenu une chambre à mon hôtel, déclara Gilbert en s'arrêtant devant la marquise du Condado. Tout près de la mienne. Pendant que le boy monte ta valise, viens prendre un verre sur

mon balcon.

Il laissa ses clefs d'auto au groom et tous deux pénétrèrent dans le hall. Un des nombreux ascenseurs les hissa jusqu'au septième étage. Le balcon dominait l'Océan. On se serait cru en plein large, à cause de l'écume des vagues venant battre le rocher juste sous l'édifice. Le bruit du ressac formait une incessante musique de fond. En se penchant, on apercevait sur la gauche les palmiers, la plage, les hamacs et les « surfistes » sur leur planche, montant et descendant au creux de la houle.

– Dis donc, tu n'as pas mal choisi ton lieu de retraite, remarqua Clariond. Je conçois que tu ne regrettes pas Paris.

– Paris ? Tu ne peux savoir à quel point j'en avais assez ! Il me fallait du vrai soleil, une autre ligne d'horizon, un climat différent. Oui, j'en avais par-dessus la tête de Paris et des femmes.

Clariond réprima un sourire goguenard.

– Ne me dis pas que tu as rayé les femmes de ton programme ?

– Exactement.

– *Toutes* les femmes ?

– Toutes !

Ceci fut dit catégoriquement et ponctué d'un geste définitif.

– Bon, bon ! N'y aura-t-il pas une Portoricaine pour te réconcilier avec l'élément féminin ?

Gilbert haussa les épaules.

– Une Portoricaine ? Dieu m'en garde !

– Elles sont belles pourtant. D'après ce que j'ai pu en voir durant le bref trajet de l'aéroport à cet hôtel.

– Je ne les regarde même pas. Je ne m'intéresse à rien d'autre qu'à ce rivage doré et à ce ciel...

Il avait un geste éloquent pour envelopper le décor.

– Qu'est-ce que tu fais donc quand tu ne pilotes pas ?

– Je reste à la base, avec les camarades. Ou je me prélasse sur le sable des îles. Je nage, je fais

du ski, du tennis, je m'étire au soleil.

– Et c'est tout ?

– N'est-ce pas assez ? Que faut-il d'autres ? Il y a longtemps que je suis revenu de certaines activités plus ou moins distrayantes.

– Alors, depuis deux ans, aucune aventure ?

– Rien qui compte, je te dis.

– Je vois. Tu es devenu un peu misogyne ou, si tu préfères, très philosophe, formula ironiquement le toubib.

Et, changeant de ton :

– Est-ce qu'il t'arrive de boire un verre de temps en temps ?

Soudain détendu, Gilbert éclata de rire.

– C'est vrai, dit-il, confus, j'oublie que je t'avais promis de t'abreuver. Je manque à tous mes devoirs. Excuse-moi. Veux-tu essayer le *Welcome Condado Saludo* ?

– Qu'est-ce que c'est que ce poison ?

– Le cocktail de bienvenue qu'offre la maison à tout nouveau client de marque.



Il alla donner un ordre au téléphone, dans la chambre, et revint s'asseoir.

– Tu verras. Il est excellent : un jus d'orange, un autre de pamplemousse, un demi-jus de citron, un rien de grenadine et quelques gouttes d'augustura. Tout cela servi sur des glaçons avec une tranche d'orange et deux cerises.

– Hum... Tu m'en mets l'eau à la bouche.

– C'est une boisson à la fois saine et excitante. Tu dois avoir besoin d'un rafraîchissement, au bout de cette journée torride.

Le docteur s'étirait, nonchalamment, dans le transat que surmontait un dais rayé. La chaleur pesait jusque sur cette étroite terrasse, malgré les embruns et la brise qui venait du large.

Il soupira.

– Quel pays ! Jusqu'à quand comptes-tu y rester ?

Curieux, il dévisageait Gilbert.

– Tant que je serai affecté à cette ligne. Je n'ai pas envie de changer. Je me trouve très bien ici loin de tout, affirma-t-il avec une sorte de défi.

Clariond fumait flegmatiquement, le regard perdu sur le paysage.

– As-tu des nouvelles de France ? s’enquit-il sur un ton négligent.

– Rarement. Et je n’y tiens pas, répliqua Gilbert, le visage buté.

Clariond sussura, *mezzo voce* :

– Il y a eu pourtant des changements, des événements qui pourraient t’intéresser.

La riposte vint, sur le même ton brusque et excédé.

– Rien de ce que j’ai laissé derrière moi ne m’intéresse.

– Pas même ce qui concerne Corinne ?

Gilbert alluma une cigarette. L’envie de répondre par une interrogation le tenaillait. Il résista et laissa la question en suspens.

On entendit les cris venant de la plage et, plus fort, le bruit du ressac. Il y eut un cliquetis à la porte de la chambre et le garçon apparut avec le plateau.

– Mettez cela ici, indiqua Gilbert, sans bouger. Le garçon s'exécuta. Il posa devant les deux hommes deux verres irisés, d'une attirante fraîcheur et sortit.

– *Saludo* ! formula Gilbert, levant le verre.

– *Saludo* !... Heu... Fameux...

Clariond reposa son verre et revint à la charge. Il y a du nouveau. Tu n'es pas au courant ?

– Du nouveau. Où ça ?

– Dans le cercle des gens que tu connais.

Il laissa passer quelques secondes, puis lâcha :

– Corinne est veuve depuis un mois.

Gilbert déglutit, et la cigarette trembla légèrement dans sa main.

– Le fourreur a cassé sa pipe ? émit-il d'un ton qu'il voulait désinvolte.

– Infarctus.

– Ah !

Gilbert prononça après un temps :

– Dommage pour lui.

Le docteur n'ajouta rien. Il laissait digérer la nouvelle par cet interlocuteur récalcitrant.

– C'est pour me dire ça que tu es venu ? demanda enfin Gilbert d'une voix plus sourde.

– Je suis venu pour te voir, vieux. Je ne t'ai pas donné de motifs pour douter de mon amitié. Mais je voulais que tu sois informé d'un fait qui peut intervenir sur ton comportement actuel, changer tes projets et l'orientation de ta vie.

Gilbert se mit à fumer nerveusement. Il pense à cette lettre reçue voilà deux jours, juste avant de quitter la Martinique, et qu'il a emportée dans ses bagages. Elle lui est parvenue par les soins de la compagnie et il n'a eu aucune peine à reconnaître sur l'enveloppe l'écriture de Corinne.

Que celle-ci le relançât après deux ans de séparation lui avait paru insolite. Mais il n'avait pas imaginé une seconde quel pût être le contenu de ce courrier explosif. Il pensait à une timide tentative de Corinne pour renouer, à travers l'espace qui les séparait, les liens sentimentaux qui les unissaient.

Et parce qu'il ne voulait pas faiblir, parce qu'il se refusait à compromettre cette sorte d'engourdissement de l'âme et du cœur qu'il avait trouvé difficilement, il n'avait pas ouvert la lettre. Les révélations de Clariond déclenchaient en lui un émoi grandissant.

Une image qu'il avait si souvent chassée de son esprit vint s'imposer à lui. Il revit Corinne, sinueuse et blonde dans une robe du soir qui découvrait l'une de ses épaules. Cette brève image s'était gravée en lui un soir où il était particulièrement amoureux d'elle et où il lui avait semblé si dur de la quitter.

Il prit son verre et le vida d'un trait. Maintenant, il lui tardait que son ami le laisse. Il avait hâte d'ouvrir cette lettre qui contenait peut-être pour lui de quoi changer son destin.

– La nouvelle que tu m'annonces a de quoi me surprendre, dit-il posément, ayant reconquis, par un grand effort, son calme apparent. Je ne vois pas encore quelle incidence elle peut avoir sur ma vie. Voilà deux années que je suis parti, que j'ai rompu avec le passé, avec *tout* le passé. Je ne sais

pas ce que Corinne, elle-même, a dans l'esprit. Il est un peu prématuré de faire des pronostics. En ce qui me concerne, je n'en fais aucun.

– Oh ! oh ! répliqua Clariond, railleur, j'admire ton flegme. Je te croyais plus vulnérable.

Il cita, sur un ton emphatique :

– « Je suis maître de moi comme de l'univers », hein ? Eh bien ! je ne peux que t'en féliciter. Tu as une attitude virile.

Gilbert sourit nerveusement.

– Je pense qu'on pourrait se préparer pour le dîner ? émit-il en réprimant son impatience.

– Tu as raison. Je vais prendre une douche et m'habiller.

Ils s'étaient levés et gagnaient la chambre. Le docteur rafla sa clef sur la commode-bureau.

– On se retrouvera dans une heure ?

– Eh bien ! dans le hall. Près de l'éventaire des journaux, si tu veux.

– D'accord. Bye bye !

Resté seul, Gilbert ouvrit le tiroir où il avait enfermé la lettre, dans le buvard de voyage. Un instant, il contempla les pattes de mouche de Corinne qui couraient sur l'enveloppe. Si souvent cette écriture lui avait fait battre le cœur. Aujourd'hui, elle lui semblait à la fois attirante et dangereuse, comme chargée d'un « charme » aux effets imprévisibles.

Il l'ouvrit après l'avoir tenue dans ses mains hésitantes.

« Bien que vous ne m'ayez pas donné signe de vie depuis deux ans, je ne peux vous laisser ignorer les événements survenus dans mon existence. Je suis libre. Mon mari a été emporté par une brutale maladie. Cela a transformé beaucoup de choses pour moi. Georges était veuf quand je l'ai épousé et avait deux enfants de son premier mariage qui avaient droit de regard sur sa fortune. Il m'a laissé de fort modestes revenus et il faudra probablement que je me mette à la recherche d'une situation. À moins que je ne trouve une épaule solide sur laquelle m'appuyer.

« Dites-moi ce que vous en pensez ? »

« Je veux espérer que ces lignes vous toucheront dans le lointain poste où vous vous êtes réfugié et que vous vous souviendrez de l'amie que le destin a plongée dans le désarroi et la solitude. »

Comme elle est sûre d'elle ! Elle n'imaginait pas une seconde qu'elle pût être remplacée dans le cœur qu'elle avait asservi. Peut-être même s'était-elle adroitement renseignée et savait-elle qu'il vivait toujours en célibataire impénitent.

Gilbert est allé se rasseoir sur la terrasse. La lettre ouverte sur ses genoux, il rêve, il médite, le regard perdu sur la mer où tremblent des voiles.

Corinne est libre. Disponible. Cette vérité pénètre difficilement en lui et a de la peine à percer la carapace d'indifférence qu'il s'était forgée. Pour le moment, il n'éprouve qu'une sorte de stupeur étonnée. La joie viendra ensuite.

Ah ! si cela était arrivé deux ans plus tôt, il aurait été bouleversé. Le souvenir de Corinne l'a



étreint longtemps, creusant en lui son douloureux sillage. À cette époque où, traumatisé, il se jetait dans son métier comme dans un abîme, insoucieux de ce qui pouvait advenir de lui, si on lui avait dit qu'elle était dégagée de toutes chaînes, comme il aurait couru la chercher !

Mais, étrange effet de l'absence... Son image, peu à peu, s'est ternie. Il n'a pas le pouvoir de la recréer vivante, intacte, hallucinante. En vain cherche-t-il à ranimer en lui des braises consumées au long des mois, des saisons.

Pourquoi, derrière cette image de Corinne qu'il essaie d'évoquer, une autre image se présente-t-elle aussitôt, une image importune, agaçante, qui lui fait crisser les dents et crisper les poings.

La falote et importune présence d'Élisabeth se glisse impudemment entre lui et celle qui fut l'objet, la cause réelle de leur séparation.

Il évoque Corinne et sa belle bouche dédaigneuse et c'est le rire enfantin d'Élisabeth qu'il entend. Il veut saisir la vision de Corinne, telle qu'elle lui est apparue lors de leur ultime

entrevue, alanguie sur le divan ou bien les yeux orageux, l'expression outrée devant sa décision de départ. Et c'est la mince silhouette d'Élisabeth qui surgit, dans sa longue chemise de nuit de pensionnaire sage, Élisabeth ouvrant tout grands les volets de leur chambre, avec le soleil se jouant sur ses bras nus.

Pour des motifs différents, elles avaient toutes deux perturbé son esprit durant les derniers jours qu'il avait passés en France. C'est à cause de cela qu'il ne peut maintenant les dissocier. Élisabeth serait-elle toujours encombrante, même quand elle n'est pas là ?

« Bon, songea-t-il, excédé, il faut que je me décide à une solution qui mettra fin à mon désarroi ».

Cette situation fautive ne pouvait durer éternellement. Sa vie devait prendre une autre orientation.

Depuis deux ans, il vivait comme un ascète. Sans doute parce qu'il voulait, lui aussi, rester disponible. Disponible pour une douteuse éventualité dont la lettre de Corinne lui apportait

la confirmation inespérée. Il prit une soudaine résolution.

– Je reverrai Corinne. Elle seule peut me rendre mon équilibre.

Pour cela, il fallait demander un changement de poste, se rapprocher, aller en France. On verrait...

## 8

Cris stridents de la locomotive, claquement secs des portières, mouchoirs frénétiques qu'agitent des mains frémissantes. Élisabeth se retrouve sur le quai de la gare du Nord avec Isabelle et ses nièces tandis que s'éloigne le train qui emporte celui qu'elles sont venues escorter.

– J'espère qu'il n'oubliera pas d'acheter mes disques, prononce Françoise, pendant qu'elles se dirigent vers la sortie.

– Et qu'il me rapportera des cigarettes et du chocolat, déclare Isabelle. Le chocolat, c'est pour Sophie. Il est excellent en Belgique.

Clairette se tait. Ses yeux ont une expression mélancolique et sa bouche est froncée dans une moue de désenchantement. Lisbeth l'observe, du coin de l'œil.

Comme elles s'arrêtent dans le hall de la villa

pour se débarrasser de leurs vêtements de pluie, Élisabeth essaie d'attirer à elle le petit corps qui se défend.

– Tu as du chagrin ?

Clairette ne répond pas, mais une larme qu'elle retenait à grand-peine roule sur sa joue, ronde et amère, et s'attarde au coin de sa lèvre gonflée.

Apitoyée, Lisbeth gronde tendrement.

– Petite sottise ! On te le rendra, ton Michel.

Brusquement, la petite échappe à sa chaude étreinte. Elle lève vers elle un regard mouillé.

– Il ne m'aime pas, Liz. Il ne m'aimera jamais.

– Quel pessimisme ! Pourquoi dis-tu ça ?

– Parce que...

– Parce que quoi ?

– Parce que c'est toi qu'il aime.

Élisabeth a rougi. Elle essaie de rire.

– En voilà une idée saugrenue !

– J'ai de bons yeux, va !

La voix tremblée se brise et Clairette éclate en sanglots.

– Quelle folie ! s'exclame Élisabeth qui se défend contre un malaise intérieur. Tu te forges un roman. Qu'est-ce qui peut te mettre en tête des pensées aussi absurdes ?

Clairette ne répond pas et continue à sangloter.

– Alors, tu es jalouse ? Avec ta fraîcheur, ta beauté, la grâce irrésistible de tes dix-neuf ans ? Mais regarde-moi donc. Je n'ai aucun de tes atouts.

– Oh ! Liz, comment peux-tu dire ça ? Tu as des yeux merveilleux et un charme fou. Partout où l'on va, tu es entourée comme une star. Les hommes tournent autour de toi.

– Naïve. T'imagines-tu que c'est à moi qu'on fait la cour ? À ce visage sans attrait ? C'est à la petite notoriété que j'ai acquise, à mes premiers succès, mérités ou immérités. Car les gens sont ainsi faits que les succès les attirent comme tout ce qui brille. Le monde est peuplé de snobs.

– Ce ne sont pas tes succès, ni ton talent qui

font que Michel s'entend si bien avec toi, observe Clairette, mal convaincue.

– Michel est un ami d'enfance, élude Lisbeth. Et puis, nous avons un métier commun.

Tout en parlant, elle a entraîné sa compagne vers l'escalier. Clairette la suit jusqu'à sa chambre.

– Je peux entrer un instant ?

– Bien sûr.

– Je suis si désemparée, avoue la petite qui en a gros sur le cœur.

Tandis qu'elle s'installe au creux de la bergère, lovée comme une chatte dont elle a la grâce inconsciente, elle continue, sur un ton accusateur.

– Ce voyage, cette absence, c'est encore pour toi que Michel le fait. Tu n'as pas voulu présenter toi-même ton exposition. Il quitte tout pour aller l'organiser.

– Ce n'est pas uniquement pour moi. Lui aussi expose. Sa *Vierge mexicaine* qui a obtenu une médaille au dernier Salon. Et puis il a accepté de

se faire l'attaché de presse de cette manifestation. Et, cela, à la demande de ton père. C'est lui qui va s'occuper des journaux, des invitations, des officiels. Tu vois qu'il a plusieurs raisons à son départ. Elles ne me concernent pas toutes.

Lisbeth s'est assise sur le lit, face à la contestataire éplorée. Affectueusement, elle lui prend les mains.

– Sois tranquille, petite fille. Je ne serai jamais ta rivale. C'est absurde de l'imaginer.

– J'ai bien vu ses yeux vers toi, s'obstine Clairette.

– Parce que je lui rappelais son adolescence, nos illusions d'enfants. Il s'est souvenu de nos dix-sept ans. C'est toujours un peu émouvant de rencontrer ses dix-sept ans après des années. Mais cela n'a rien à voir avec l'amour. Et Michel le sait bien.

– Vraiment, tu crois ?

Clairette est déjà moins amère. Elle ne demande qu'à être persuadée.

– Je crois que Michel a été attendri, lorsque



nous nous sommes retrouvés, en revoyant la petite camarade de jadis transformée, devenue femme, un nouveau personnage, en somme. Il a essayé d'enchaîner avec le passé. Il a peut-être été tenté de recréer les illusions perdues. Cela ne pouvait durer. Vois-tu, quand on arrive au seuil de la vie, à dix-huit ans, à vingt-ans, on se forge un idéal mais on est trop novice encore pour connaître réellement les besoins de son cœur. Souvent, cet idéal ne correspond pas du tout à la personnalité qu'on acquiert plus tard et qui s'affirme à l'heure où l'homme se révèle complètement à lui-même. Michel a déjà compris que son amie d'autrefois ne pouvait être pour lui qu'une camarade et qu'il était mieux, en effet, qu'il en fût ainsi.

« Je ne lui donne pas longtemps pour s'apercevoir que tes yeux lui sont doux, petite fille, et pour t'apporter une tendresse toute neuve beaucoup plus profonde que celle qu'il a jamais pu m'offrir. »

Déjà consolée, Clairette sourit à cette perspective, pendant que Lisbeth rêve,

mélancolique soudain.

Clairette la regarde, puis se décide :

– Liz, je voudrais te poser une question.

– Vas-y.

– Aimes-tu encore ton mari ?

– Non, dit sèchement Lisbeth.

– Alors, pourquoi ne divorces-tu pas ?

– Parce que je suis une bonne catholique. Mes convictions religieuses m’interdisent ce moyen de recouvrer ma liberté. Je respecte le caractère sacré du mariage.

– Et si ton mari aimait quelqu’un d’autre et demandait le divorce ?

– Dans ce cas, ce ne serait pas moi qui en porterait la responsabilité. Je serais obligée de subir ce que je n’aurais pu empêcher.

– Alors, tu vas vivre toujours sans amour ? Oh ! Liz, tu es jeune, pourtant. Tu dois éprouver un désir de... de bonheur, comme toutes les femmes...

Les traits de Lisbeth se sont légèrement

crispés. Elle se laisse glisser à terre, hausse les épaules.

– Une première expérience m’a guérie. Je suis vaccinée.

– Oh ! Lisbeth, comme c’est triste !

– Mais non. Tu vois bien que ce n’est pas triste puisque je ne pleure pas. C’est toi qui pleures depuis que tu es amoureuse.

– C’est vrai, admet Clairette, frappée. Je pleure et parfois, je me sens... désespérée. Et pourtant, il y a des peines dont on ne voudrait pas se passer, ajoute-t-elle, pensive.

La phrase trouve un écho dans le cœur de son auditrice. Des peines dont on ne voudrait pas se passer. Est-ce que Lisbeth regrette cet amour qui l’a meurtrie ? Maudit-elle tout ce qu’elle a souffert par l’homme qu’elle a aimé ?

– De toute façon, conclut-elle, pensant tout haut, j’ai mon travail. Un métier magnifique. Je ne demande pas autre chose à la vie.

Cette affirmation laisse Clairette incrédule. Elle a vingt ans, une vie toute neuve que n’ont

pas encore entamée de profondes blessures. Et elle se dit avec commisération que Lisbeth se trompe. Y a-t-il une chose au monde qui puisse remplacer l'amour ?

Joyeuse, maintenant que l'espoir lui est revenu, elle quitte la pièce. Sa chanson se perd dans le couloir.

Élisabeth sourit tristement. Heureuse jeunesse ! Comme ses peines sont légères et laissent peu de traces. Le rire frémit déjà sur les lèvres quand les larmes tremblent encore au bout des cils. Qui lui rendra sa crédulité première et sa confiance éperdue dans l'avenir ?

\*

Comme tous les soirs, Élisabeth écoutait vaguement une émission de télévision, tout en dessinant une esquisse sur son carnet. Enfoncée dans son fauteuil, Isabelle regardait le petit écran où le speaker énonçait les informations.

Une d'entre elles capta brusquement

l'attention des spectatrices :

« Un accident, qui aurait pu tourner en catastrophe, s'est produit il y a quelques heures à Bruxelles où un pilote d'Air France a évité, grâce à sa maîtrise et à son sang-froid et il faut bien le dire à son courage, un terrible désastre. Un avion convoyé par le pilote Gilbert Andrésy a pris feu juste au-dessus de la cité à l'heure où les rues sont encombrées par tous les gens qui rentrent chez eux pour le repas de midi. Le feu a pris dans la soute aux bagages, au moment où l'appareil avait amorcé sa descente pour se préparer à atterrir sur l'aérodrome d'Evere. Si le pilote n'avait pas fait preuve d'un calme et d'un esprit de décision stupéfiants, l'appareil s'abattait en flammes sur la ville et causait la mort de nombreuses personnes, propageant de multiples incendies. Le cran de Gilbert Andrésy a évité le pire. Tandis que le feu couvait toujours, il a largué l'équipage – trois personnes qui se trouvaient à bord ont pu descendre en parachute. Lui-même a pu atterrir dans un champ au moment où les flammes sortaient de la queue de l'appareil. Quelques secondes plus tard, l'avion

explosait. Le pilote est sorti à peu près indemne, à part quelques brûlures légères et des contusions. Il est soigné à l'hôpital Saint-Antoine, à Bruxelles. Ses jours ne sont pas en danger ».

Élisabeth s'était arrêtée de dessiner, son crayon en l'air. Elle s'agrippait machinalement au fauteuil d'Isabelle.

– Tu as entendu ? prononça celle-ci.

– Oui, dit la voix altérée d'Élisabeth. J'espère qu'ils ne cachent pas la vérité. Je veux dire, sur l'état de Gilbert.

– Il n'y a pas de raison. Les informations sont exactes.

Elle se retourna vers sa compagne :

– C'est crâne, ce qu'il a fait. Tu ne trouves pas ?

– Je n'ai jamais pensé qu'il manquait de courage. Il accepte les risques de son métier. Il n'a pas choisi un métier de tout repos.

Elle parlait nerveusement. Isabelle se leva et vint nouer ses bras autour des épaules de sa compagne.

– Cela t’a donné un coup, n’est-ce pas ? Tu es toute pâle.

En fait, elle sentait le petit corps de Lisbeth frémir, agité d’une émotion qu’elle ne pouvait juguler.

– Tu l’aimes toujours.

– Pas du tout, se défendit âprement la jeune femme qui réussit à se maîtriser. Il ne s’agit pas d’amour. Mais toi-même qui le connais à peine, cela ne te laisse pas indifférente.

– C’est vrai. J’admire le cran dont il a fait preuve et son habileté de pilote. D’autres ne s’en seraient pas aussi bien sortis.

– Je porte encore son nom, souligne Élisabeth en tamponnant son front avec son mouchoir. Il est normal que cette brusque nouvelle m’atteigne. Je suis toujours sa femme.

– Tu es inquiète ?

– J’aimerais savoir la vérité sur son état.

– Veux-tu qu’on téléphone à l’hôpital ?

Élisabeth hésita.

– À condition qu’il ne sache pas que c’est moi qui demande des nouvelles.

Isabelle eut un petit sourire.

– Je vois, dit-elle. Toujours l’amour-propre, hein ? Tu ne veux pas qu’il sache que tu t’intéresses à lui.

– Je ne veux surtout pas perdre la face. Mais comment avoir l’adresse de cet hôpital ? s’informa-t-elle, agitée.

Elle tournait sur elle-même, en proie à une impatience grandissante, à la mesure de son anxiété.

– Allons, calme-toi, intervint Isabelle. Je vais demander à S.V.P.

Elle alla décrocher le téléphone, donna son numéro d’abonnée aux services de dépannage et attendit. Quand elle eut obtenu le renseignement, elle se tourna vers Élisabeth qui avait suivi, attentive, ces manipulations.

– Veux-tu que j’appelle l’hôpital ?

– Fais-le, je t’en prie, Isa.



Elle était visiblement angoissée. Ses traits se creusaient et elle passait machinalement sa langue sur ses lèvres sèches.

L'avocate s'exécuta. Elle fut bientôt en communication avec Bruxelles et s'enquit du pilote récemment hospitalisé.

– Un moment, dit une voix anonyme. Je vous passe le service.

Isabelle tendit le combiné à Lisbeth.

– Tiens. On va te renseigner.

– Ce n'est pas lui qui va répondre ? chuchota Lisbeth comme si elle avait peur d'être entendue à l'autre bout de la ligne.

– Mais non, grande bête ! C'est l'infirmière. Tu n'as même pas besoin de donner ton nom.

– Je préfère que tu parles.

– Alors, garde l'écouteur.

Elle reprit le combiné et attendit en regardant le bout du pied d'Élisabeth battre fébrilement le tapis. Enfin, il y eut une autre voix qui s'informa :

– Qui est à l'appareil ?

– Isabelle Pradel. Une amie de la famille AndréSy.

– Ici, l'infirmière de l'étage. Vous voulez parler au commandant AndréSy ?

– N... non. Ne le dérangez pas. Je désire seulement des nouvelles.

– Cela va aussi bien que possible. D'ici à une quinzaine de jours, M. AndréSy pourra sortir. À moins de complications imprévisibles, ajouta l'infirmière, prudente.

– Je vous remercie, madame.

– Faut-il transmettre un message ?

Isabelle interrogea Lisbeth du regard.

Celle-ci secoua frénétiquement la tête.

– Non. Il n'y a pas de messages. Merci.

Elle raccrocha. Lisbeth avait reposé l'écouteur. Ses traits étaient toujours altérés mais un peu de rose nuançait ses pommettes.

– Te voilà rassurée ?

– À moitié. On craint des complications...

– Mais non. On dit toujours ça dans l’entourage d’un blessé. Pour se prémunir contre toute éventualité. Mais la fille a été formelle. Gilbert va aussi bien que possible. Tu as entendu ?

– Oui.

– Alors, ne te tourmente plus. Nous avons téléphoné justement pour apaiser tes craintes. Ne fais pas l’enfant. Et bénissons le Ciel qui a permis à Gilbert d’éviter ce qui eut pu être un drame noir.

Elle embrassa sa compagne et lui caressa les cheveux.

– Comme tu es émotive !

– J’ai appris ça si brusquement, plaide Lisbeth. On serait ému à moins.

– Bien sûr, bien sûr... Et puis, tu ne l’aimes pas, n’est-ce pas ? Alors, pourquoi tu ferais-tu du souci pour lui ?

– Ne te moque pas de moi. Je ne l’aime plus, c’est certain. J’en suis sûre ; appuya-t-elle avec

force. Mais je ne peux oublier qu'il est mon mari.

– Tu l'as déjà dit. Alors, quand pars-tu ?

Lisbeth contemple, un instant, le visage amusé et taquin d'Isabelle. Elle ouvre la bouche pour protester, puis sourit :

– Oh ! Toi !

– Allons, allons, tu en meurs d'envie. Tu veux aller là-bas pour savoir exactement ce qui se passe, avoir des détails sur l'accident de Gilbert, t'assurer qu'il ne risque rien. Ne te défends pas. Tout cela est si naturel.

La face de Lisbeth s'était assombrie. Elle avait une expression butée.

– Certainement pas.

Elle s'assit et reprit son esquisse, feignant de s'y absorber. Elle avait réussi à surmonter sa passagère faiblesse. Ah ! Non, elle ne se laisserait pas dominer par l'événement.

– Pourquoi lutter contre toi-même, Liz ?

– J'ai fait ce que je devais faire, réplique calmement Lisbeth sans lever les yeux. Je suis

assurée que l'état de Gilbert Andrésy était satisfaisant. Là se borne mon intérêt pour lui.

– Ton entêtement est absurde ! s'emporte Isabelle. Tu aurais là une occasion... Mais laisse ce dessin, s'pristi !

Élisabeth se leva violemment et scanda, dressée face à son amie :

– Je ne veux pas revoir *Monsieur* Andrésy. Je ne veux pas qu'il s'imagine que j'ai justement saisi l'occasion, comme tu dis, l'occasion de le relancer alors que depuis plus de deux ans il ne s'est jamais soucié de moi.

– Tu es un peu injuste. Tu l'avais rayé de ta vie. Il ne savait même pas ton adresse.

– Oh ! tout cela est du passé, s'irrite Lisbeth. N'y revenons pas. Ce garçon m'est devenu complètement indifférent.

– On ne l'aurait pas dit tout à l'heure. Tu as failli tourner de l'œil.

– Isabelle, je t'en prie. N'importe qui, à ma place, aurait réagi de même. Il eût été mon cousin ou une vague connaissance que j'aurais manifesté

le même émoi à l'annonce brutale d'une telle nouvelle. Maintenant, c'est passé. Je ne suis pas mûre pour les folies, Dieu merci !

– Serait-ce une folie de tenter un rapprochement avec ton mari ? Regarde les choses en face et fais-en ton profit. Il a respecté ta retraite et ton désir de séparation. Mais il n'a rien tenté pour recouvrer sa liberté. Il me semble que c'est significatif.

– Ce qu'il fait m'importe peu. Il m'est indifférent, je te dis.

– Pourquoi t'obstines-tu à te mentir à toi-même ? Le fuirais-tu s'il t'était devenu tellement indifférent ?

– Ne te mêle pas de mon comportement, s'il te plaît !

Un silence pèse entre elle, hostile. La première, Élisabeth le rompt. Elle lève vers Isabelle des yeux contrits.

– Pardonne-moi, je n'ai pas le droit de te parler ainsi. Tu es la meilleure des amies. Une vraie sœur pour moi. Mais tu as tort de croire que

l'on peut revenir en arrière.

Elle a tendu sa main repentante. Isabelle la prend. Elle hoche la tête.

– Tu en fais une question d'orgueil. Mais ton orgueil n'a rien à perdre. Au contraire, si tu te manifestais à Gilbert. Il ne connaît pas la femme que tu es devenue. Charmante, sûre d'elle. Tu as changé, tu sais. Tu n'étais qu'une enfant un peu gauche quand il t'a épousée. Tu es tout autre. Tu as gagné cent pour cent, sur tous les plans. Tu t'habilles mieux. Tu as plus d'entrain. Et puis, tu commences à devenir célèbre... Cela compte aux yeux d'un homme.

– Et tu crois que j'accepterais que cela le ramène vers moi ? explose Lisbeth en retirant vivement sa main de l'étreinte amicale. Devoir son retour à sa vanité d'homme ? Mais ce serait pire que tout !

Il faudrait que je n'aie plus ni dignité ni conscience de moi-même. Dieu merci, je m'estime plus haut. Assez de souffrances me sont venues de lui pour que je n'aie pas au-devant de nouvelles blessures, à l'heure où mon cœur s'est

cicatrisé. Lui-même a mis, entre nous, l'irréparable. Je ne ferai pas un geste pour le reconquérir.

Cabrée, elle parlait d'un ton de révolte et Isabelle comprit qu'elle ne reviendrait pas sur sa décision. Mais elle avait un autre argument en réserve, un argument qu'elle gardait comme ressource dernière.

Elle alla lentement vers la porte. Sur le seuil, elle se retourna. Lisbeth, assise dans son fauteuil, son carnet sur ses genoux, fixait obstinément le feuillet. Mais la main qui le tenait tremblait un peu et sa bouche avait des contractions involontaires.

Isabelle jeta négligemment :

– Au fait, tu n'as jamais revu tes anciennes relations, la chère amie de ton ménage, la séduisante M<sup>me</sup> Carayan ?

Élisabeth lève un front orageux, une intense interrogation dans ses prunelles bleues où vacille la lumière.

– Qu'est-ce que vient faire Corinne Carayan



dans notre débat ?

Isabelle hausse indulgemment les épaules.

– Je sais bien qu’elle n’était pas étrangère à tes déboires conjugaux.

– Elle n’était qu’un élément du problème. Une comparse. Et puis, qu’a-t-elle à y faire maintenant qu’elle est mariée ?

– Elle ne l’est plus.

– Quoi ?

– Enfin, je veux dire qu’elle est libre. Son mari est mort. Elle est veuve depuis plusieurs mois.

Les dents de Lisbeth mordent sa lèvre inférieure.

– Et alors ?

– Alors, rien ne s’oppose à ce qu’elle rejoigne Gilbert si elle en a envie.

– Ce serait un peu fort ! riposte Lisbeth d’une voix enrouée.

– Pourquoi. Plus rien ne la lie. Lui non plus.

Le ton d’Isabelle se fait sévère, avertisseur :

– Liz, dis-toi bien que si tu laisses cette effrontée coquette, perverse et ambitieuse prendre la place que tu abandonnes, Gilbert est exactement dans l'état de faiblesse qui permettra à la sirène d'arriver à ses fins.

– Je voudrais bien voir ça, gronde Lisbeth dont les joues se sont empourprées.

– Comment pourrais-tu l'empêcher ?

– C'est vrai. Eh bien ! qu'ils se rejoignent s'ils en ont envie. Il est assez grand pour prendre ses décisions.

– Déjà ta voix est moins assurée. Ne reste donc pas murée dans ton orgueil. Défends ton bien avant qu'il soit trop tard. Ne sais-tu pas qu'il faut souvent bâtir son bonheur de ses propres mains et lutter pour le défendre ?

Et comme Lisbeth reste silencieuse, le visage chaviré, elle ajoute, pressante, persuasive :

– Toi qui parles de dignité, de volonté, engage la lutte. Aurais-tu peur ?

– Non, dit Lisbeth, d'une voix dure. Mais que puis-je ?

– Te rapprocher de Gilbert. Tu as un prétexte tout trouvé.

– Lequel ?

– L'exposition, voyons. Ton exposition. Elle commence cette semaine. Tu as refusé d'aller à Bruxelles t'en occuper. Tu peux toujours revenir sur ta décision. Tu peux même arriver à temps pour le vernissage.

– Je déteste les vernissages quand il s'agit de mes œuvres. Par principe, je les évite.

– Pour une fois, tu te mettras en désaccord avec tes principes.

Et comme Élisabeth semble encore hésiter :

– Je t'accompagnerai, décide Isabelle. Justement, je dois voir un éditeur au sujet de mon livre sur la Promotion de la femme. Tu ne seras pas seule pour affronter les événements. Alors, c'est oui ?

Les yeux de Lisbeth s'éclairent.

– C'est oui. On ne peut rien te refuser.

Et elle cache son visage empourpré sur

l'épaule d'Isabelle.

– Mais, tu sais, je ne garantis pas que ce soit là une bonne initiative. Je ne ferai aucune concession pour me rapprocher de Gilbert.

– D'accord.

Par-dessus la brune tête inclinée, Isabelle sourit, ravie de sa victoire. Maintenant, le plus difficile est acquis. Pour le reste, elle fait confiance au hasard et à sa bonne étoile.

## 9

Les privilégiés qui avaient obtenu un carton pour cette soirée brillante étaient déjà presque tous arrivés lorsque l'huissier annonça le commandant Andresy, au seuil des salons.

L'ambassadrice vint recevoir le nouveau venu. C'était en son honneur que se donnait cette fête à l'ambassade de France où les hautes personnalités belges et étrangères et le gratin des résidents français avaient été conviés.

Le pilote, que son exploit avait rendu célèbre en quelques instants, était sorti depuis peu de jours de l'hôpital. De l'accident auquel il avait échappé par une sorte de miracle, il lui restait une légère claudication et des cicatrices de brûlure à ses mains.

Cela ne lui enlevait rien de sa séduction. L'ambassadrice le présenta aux belles invitées empressées à l'approcher et à le féliciter.

L'assistance, nombreuse et très élégante, lui fit fête. Nonchalant, il invita tour à tour de jolies danseuses sans qu'aucune d'entre elles, en dépit d'efforts souvent méritoires, arrivât à l'arracher à sa souriante indifférence.

– Un peu lointain, le héros du jour, murmura à l'oreille d'Anne de Nobécourt, la très distinguée épouse d'un diplomate, la jeune chroniqueuse, Valérie Daumier, connue pour avoir la dent dure et l'esprit acéré.

– Que voulez-vous, l'habitude du plein ciel.

– Et des escales, renchérit Valérie. Là, il ne doit pas souvent rencontrer d'échecs, quand il daigne jeter le gant.

– Voulez-vous, madame, me faire l'honneur... Gilbert s'était dirigé droit sur elles et s'inclinait devant M<sup>me</sup> de Nobécourt.

– Mon Dieu ! commandant, répondait celle-ci, un peu embarrassée, j'avoue n'avoir aucun goût pour ce genre de gymnastique.

Gilbert sourit. Le visage spirituel et doux d'Anne-Marie de Nobécourt l'attirait. Près d'elle,

la journaliste provocante appuyait sur l'hôte d'honneur un regard qui était une invite. Une seconde, il retrouva à cette inconnue arrogante la silhouette de Corinne et en éprouva une sorte de malaise. Feignant de ne pas remarquer le geste que M<sup>me</sup> de Nobécourt esquissait vers sa compagne, il dit très vite :

– S'il vous plaisait « que nous causions » cette danse pour laquelle je n'éprouve pas, moi non plus, un désir irrésistible, je serais très honoré.

– Mais c'est moi, commandant, qui suis flattée de retenir près de ma modeste personne un homme tel que vous.

Gilbert eut un geste négligent.

– Je sais, intervint vivement Valérie Daumier, que vous n'aimez pas qu'on vous parle de votre prouesse. Vous vous défendez bien contre les assauts. L'hôtel Excelsior est devenu une manière de donjon féodal depuis que vous y avez établi votre résidence.

Et comme Gilbert la toisait, le sourcil haut, elle ajouta :

– Permettez-moi de me présenter : Valérie Daumier, un de ces reporters que le portier de votre hôtel a pour mission de mettre à la porte.

Il sourit du bout des lèvres.

– Ah ! vous savez cela ?

– Bien sûr. C'est mon métier.

– On s'occupe trop de moi dans cette ville, formula Gilbert avec ennui.

– Eh ! de quoi voulez-vous qu'on s'occupe, sinon des gens qui vous tombent du ciel à la manière des aéroolithes ?

– La rançon de la gloire, commandant, exprime M<sup>me</sup> de Nobécourt, gentiment.

– Oh ! la gloire ! Elle tient à bien peu de chose.

– Au diable la modestie ! s'exclama Valérie, mi caustique, mi convaincue. Vous êtes un héros, commandant. Il faudra vous y faire.

Et, à brûle-pourpoint :

– Voulez-vous me faire danser ?

Elle le couvait d'un regard magnétique, la



bouche entrouverte, les yeux hardis.

– Excusez-moi, mademoiselle. Ma jambe n'est pas tout à fait remise. Même si le héros y perd son auréole, il doit convenir qu'il est fatigué, ajoute-t-il, narquois à son tour.

– Ça ne fait rien. Vous permettez ?

Comme l'orchestre préludait à nouveau, elle esquissa une pirouette et lança d'une voix claire :

– À moi la Marine !

Docile, un midship, blond comme un Viking, vint prendre la main qu'elle lui tendait et l'emporta accrochée à lui, son masque de faunesse, tendu de plaisir.

M<sup>me</sup> de Nobécourt secoua la tête.

– Et voilà ! Vous plairait-il de vous asseoir, commandant, pour reposer votre jambe ?

– Volontiers. Merci, madame.

Ils prirent place tous deux à l'abri d'un paravent où de confortables fauteuils les accueillirent. Un serveur passa avec un plateau et déposa deux coupes sur le guéridon.

Gaiement, Anne-Marie de Nobécourt enchaînait :

– Je voudrais bien avoir votre avis, commandant, sur notre jeunesse actuelle. Que pensez-vous de ces filles qui sautent à pieds joints sur l’obstacle sans se laisser arrêter par aucune considération ?

– Mon Dieu, madame, je ne crois pas que, dans le fond, elles soient si différentes de leurs aînées. Même si leurs manières ont changé et si elles sont sorties de leur réserve.

Il songe à Corinne que Valérie Daumier lui a rappelée ; la Corinne d’avant son mariage. Elle aussi pratiquait la guerre de salon et s’y montrait d’une supériorité redoutable. Et naturellement, comme suite à cette évocation, Élisabeth surgit aussitôt, la Lisbeth de la même époque, avec ses cheveux en queue de cheval et ses robes de collégienne, la Lisbeth de leurs fiançailles, avec ses tendres yeux extasiés.

Et comme si sa pensée avait le pouvoir de la matérialiser, voilà qu’Élisabeth surgit en robe du soir mordorée, des perles au cou.

La crispation soudaine qui passait sur le visage de son interlocuteur alerta l'attention de M<sup>me</sup> de Nobécourt. Elle suivit la direction de son regard. Une jeune femme venait de franchir le seuil du salon. L'ambassadeur l'escortait, visiblement déférent.

Elle toucha légèrement le bras de Gilbert.

– Une de vos compatriotes, commandant. Une vedette que tout Bruxelles s'arrache depuis quelques jours, et dont le portrait a paru dans tous les journaux. Elle a un physique intéressant, n'est-ce pas ? Et tellement de classe.

L'ambassadeur les avait aperçus. Il fonça droit vers eux, dans le sillage de sa compagne.

– Oh ! commandant, je me demandais où vous vous cachez. C'est M<sup>me</sup> de Nobécourt qui vous accapare ?

– Je lui sers simplement de pare-feu contre les tentatives d'approche d'un trop grand nombre de vos invités, Excellence.

– Merci, chère madame. Merci de veiller à la tranquillité de notre hôte. Je ne voudrais pas

l'importuner, mais je désire le présenter à l'une de nos plus brillantes compatriotes.

Gilbert s'était levé, un peu pâle. Figé, un sourire stéréotypé sur les lèvres, il regardait Élisabeth.

– Chère madame, poursuivait l'ambassadeur, cérémonieux, permettez-moi de vous présenter le commandant Andrézy, le courageux pilote qui a fait dans notre région un atterrissage qui fut un exploit stupéfiant. Le cran et l'efficacité du commandant ont évité une terrible catastrophe. Tout le pays lui en a une immense gratitude. En un jour, il est devenu plus populaire que les cosmonautes.

– Je suis au courant, prononce Élisabeth.

Très droite, le visage fermé, impassible, elle reçoit le salut mécanique du commandant.

– Madame Claude Berval, poursuit l'ambassadeur en la désignant. Une célébrité, elle aussi, qui porte un beau nom, promis à un glorieux avenir.

– Merci, Excellence. Vous êtes trop bon.

Sans laisser à Gilbert le temps de s'exprimer, elle s'adresse à lui d'une voix nette et dépouillée d'émotion.

– Je suis enchantée d'avoir l'occasion de vous féliciter de votre prouesse. Vous avez fait preuve de beaucoup de bravoure et de sang-froid.

Un des assistants rejoignait le groupe. C'était le diplomate, époux d'Annie de Nobécourt. Son arrivée dispensa Gilbert de répondre et lui donna le temps de laisser se dissiper son trouble.

Après quelques congratulations échangées, comme l'orchestre attaquait un tango, l'ambassadeur se tourna vers son invitée :

– C'est la seule danse que je pratique encore. Je m'effacerai bien devant notre ami le commandant, qui est certainement meilleur danseur que moi, mais je sais qu'il doit ménager sa jambe blessée. Vous plairait-il de m'accorder ce tango ?

– Volontiers, Excellence.

Elle eut un bref sourire à l'adresse du trio avant de s'envoler entre les bras de

l'ambassadeur.

– Madame Claude Berval est charmante, apprécia le diplomate.

Sa femme renchérit.

– Que fait Claude Berval ? s'enquit négligemment Gilbert.

– De la sculpture, je crois. C'est un nom que j'ai vu souvent dans la presse, ces jours-ci, sous la plume des critiques d'art. Ils sont très élogieux.

– Il y a une exposition d'art français à la Galerie royale, spécifie M<sup>me</sup> de Nobécourt. Commandant, vous intéressez-vous à la peinture et à la sculpture ?

– Mon Dieu, madame, je suis assez profane, je dois l'avouer.

– Vous devriez aller visiter l'Exposition. Il paraît qu'il y a des œuvres sensationnelles, géniales.

– Je n'y manquerai pas.

– Un bridge, commandant ? proposa le diplomate. Il y a un salon où plusieurs parties

sont en cours.

Gilbert déclina l'offre.

– Je vais prendre un peu l'air.

Louvoyant à travers les groupes et évitant de se faire agripper au passage, il gagna la galerie. À sa grande satisfaction, elle était vide. Il avait besoin de solitude.

Quand il fut assis dans l'ombre, il tira nerveusement son étui à cigarettes et se mit à fumer. Regardant vaguement la ville éclairée. Il espéra qu'un peu de calme succéderait à son agitation intérieure. Il était irrité de se sentir si peu maître de lui. Les cigarettes succédaient aux cigarettes. À la rapidité avec laquelle il les fumait, il mesura son énervement.

Claude Berval ? Un génie... Voilà donc celui qui l'a remplacé dans l'amour de Lisbeth. C'est à lui qu'elle doit son épanouissement qui fait d'elle une autre femme.

Il en ressent une sorte d'humiliation, comme d'une injure personnelle. Il voudrait chasser ces pensées absurdes. Il n'y arrive pas.

Deux noms se heurtent dans sa tête, s'y entrechoquent y font un bruit obsédant de grelot, deux noms qui habillent de deux étiquettes différentes la même personne : M<sup>me</sup> Claude Berval.

Est-ce bien réellement le même personnage ?

Évidemment, Gilbert a reconnu Lisbeth. Mais il se rend compte que la longue silhouette souple enroulée de satin mordoré que, figé de stupeur, il a vu surgir au bras de l'ambassadeur, n'est pas tout à fait la Lisbeth de son souvenir.

Pendant qu'il s'inclinait devant elle, tellement troublé qu'il en perdait son habituelle aisance, il se répétait, dans son désarroi :

– Comme elle demeure sûre d'elle !

Son air d'indifférence impassible réussissait à rester naturel. C'est à peine si l'ambassadeur avait dû remarquer que M<sup>me</sup> Claude Berval montrait peu de cordialité vis-à-vis d'un homme que ses invités accueillient, ce soir-là, plus chaleureusement.

Et pourquoi Élisabeth aurait-elle été émue ?



Qu'ont désormais de commun M<sup>me</sup> Claude Berval et le commandant Andrézy ?

« C'est égal, pense Gilbert en refermant son étui vide, – a-t-il donc tant fumé ? – faut-il qu'elle l'aime, ce sculpteur, pour lui avoir fait le sacrifice de sa dignité et que, insoucieuse du monde et des contingences, elle affiche orgueilleusement ce nom qu'elle n'a pas le droit de porter ! Elle l'aime. Guérie de sa blessure première, elle aura apporté à cette tendresse une flamme renouvelée, des espoirs reflouris.

Il sait par expérience quelle est son ardeur d'enthousiasme, son tempérament à la fois tendre et passionné. Si longtemps, lorsqu'il pensait à elle, pendant les nuits des tropiques, il avait revu ses yeux éloquents, ces yeux qu'elle lui offrait aux matins de leur premiers jours de vie conjugale, et où passaient tant de choses diverses : de l'émoi, de la reconnaissance, du désir et toujours un tel rayonnement de bonheur. Et il entendait sa voix lui murmurer d'un accent contenu quand ils regagnaient ensemble leur maison, après avoir reconduit les invités attardés.

– J’aime le soir, Gil. Je l’aime plus qu’autrefois lorsque j’étais jeune fille. Je voudrais l’adorer comme un dieu, ce soir puissant et doux, ce soir complice qui m’apporte la solitude pour nous deux..., et le merveilleux chapelet des heures où tu m’appartiens !

Maintenant, ce lyrisme, échappé à son exaltation d’amante ingénue, elle doit le dédier à cet inconnu qui occupe sa vie et son cœur.

Pendant les quelques secondes de leur rencontre tout à l’heure, le trouble de Gilbert ne l’a pas empêché de détailler sa femme. Cette femme qui appartient à un autre, à celui qui a su la transformer si complètement.

M<sup>me</sup> Claude Berval a pris cette assurance, cette sûreté de soi qui manquaient à Élisabeth Andrézy. Sans doute la certitude d’être aimée ?

Ce sculpteur, qui crée si habilement des œuvres appréciées, aurait-il, nouveau Pygmalion, le talent de recréer un être ? Bien qu’il veuille s’en défendre, cette pensée augmente son amertume. Il prononce presque à voix haute :

– Et voilà les femmes qui prétendent aimer ! Celle-ci, à l'en croire, m'avait voué une tendresse éternelle. Deux ans ont à peine passé qu'elle s'est installée dans son nouveau rôle avec une incroyable tranquillité ! Et dire que j'ai éprouvé presque du remords de l'avoir déçue ! Il est heureux que je l'aie retrouvée. Au moins, je n'aurai plus aucune raison d'être hanté par elle.

Pourtant, il n'y avait jamais tant pensé. Ce soir encore, sa première émotion passée, il l'a cherchée à travers les salons, curieux aussi de connaître l'homme qui lui a succédé dans le cœur de Lisbeth. En vain, M<sup>me</sup> Claude Berval, peu soucieuse de ménager à son compagnon actuel une rencontre avec son mari, était déjà repartie. Mais, par contre, Gilbert, dans le vestibule, s'était trouvé nez à nez avec Isabelle Pradel.

En d'autres temps, le commandant qui savait son intimité avec Lisbeth eût cherché à l'éviter.

Aujourd'hui, il était allé à elle, spontanément, presque heureux de la rencontre.

Maintenant, il s'étonnait de son réflexe. Isabelle Pradel, jadis, ne l'intéressait pas. Une

femme qui pense et qui agit comme un homme, fait des conférences, a des opinions personnelles, des théories qu'elle défend âprement, dont elle étaye les arguments de toute une culture très poussée, ne peut manquer d'être insupportable.

Presque toujours laides, au reste, ce genre d'illuminées. Pas coquettes, si peu féminines, tout au plus capables de rendre ridicule leur compagnon de route quand elles en ont un ! Au moins Gilbert, qui possédait sur certains sujets un petit nombre d'idées arrêtées, en jugeait-il ainsi. Aussi s'était-il étonné, ce soir, de découvrir à Isabelle de l'attrait et une distinction réelle. Elle lui a tendu la main avec une simplicité charmante, l'a félicité, en termes enjoués, sans fadeur banale, ni grandiloquence. Ils se sont attardés quelques instants dans le va-et-vient des invités, sous les colonnes du vaste vestibule. Même, Gilbert crut comprendre que cette rencontre causait à Isabelle une sorte de secrète satisfaction. Il imagina de la curiosité sympathique dans les yeux scrutateurs qu'elle posait sur lui.

Alors, poussé par il ne savait quel réflexe, quel appétit de savoir, il lui dit, à brûle-pourpoint :

– J’ai vu Élisabeth.

Elle le fixait, très calme, attendant la suite.

– Je veux dire, M<sup>me</sup> Berval.

– Ah ?

– Oui.

Il la devina légèrement troublée et continua, sarcastique :

– Je suppose qu’elle ne tenait pas tellement à me laisser rencontrer le...

Impatienté par le silence de la jeune femme et de l’interrogation qu’il lisait sur son visage attentif, il acheva :

– Eh bien ! oui, l’autre, mon successeur, ce Claude Berval. Vous savez de qui je parle, non ?

Elle énonça seulement :

– Claude Berval est un sculpteur de talent.

– Je n’en doute pas, dit-il sèchement. On m’a assez rebattu les oreilles de son génie.

– Louanges très méritées, formula Isabelle.

Il resta silencieux, n’osant poser la question qui lui brûlait les lèvres.

– Vous partez bientôt ? demanda-t-elle en le quittant.

– Dans quelques jours. Je dois convoier un appareil. Il faut que j’attende qu’il soit prêt.

Elle ne voulut pas remarquer son ton de mauvaise humeur.

– Alors peut-être nous rencontrerons-nous de nouveau ?

Et comme il ne répondait pas, elle lui tendit une main cordiale.

... Se remémorant cette scène, Gilbert s’irrite contre lui-même.

Quelle sottise idée il a eue de parler de Lisbeth à Isabelle ? Si cette dernière rapporte à son amie leur conversation – comme c’est probable –, comment celle-ci va-t-elle apprécier cet empressement, cet intérêt d’un homme qui, en définitive, joue un rôle un peu ridicule en cette aventure ?

Sa vanité s'émeut et une subite colère lui vient à l'évocation de la Lisbeth impassible et dédaigneuse qu'il a trouvée devant lui ce soir. Il a presque bafouillé et fait figure de petit garçon, lui qui s'est toujours vanté de garder son sang-froid devant une femme.

Elle aurait dû pourtant être bouleversée, à cause de sa situation assez embarrassante et, somme toute, irrégulière. Cette femme n'est-elle pas toujours la sienne, après tout ? Ne garde-t-il pas le droit de lui demander des comptes ?

Évidemment, ce droit, il ne peut le revendiquer sans commettre une monstrueuse injustice. N'est-ce pas lui-même qui l'a désespérée, qui a brisé sa foi en lui, qui l'a, de façon involontaire mais si barbare, renseignée sur les sentiments hostiles qu'il éprouvait vis-à-vis d'elle ?

Un peu honteux, il faisait son *mea culpa*.

– Allons, dit-il tout haut en refermant la porte-fenêtre sur l'air frais de la nuit, dont il sent à peine la morsure dans son énervement grandissant, j'aurai une entrevue avec Élisabeth.

Je lui proposerai le divorce. Cette solution nous libérera tous deux. Elle pourra régulariser sa situation et j'épouserai Corinne.

Il se coucha sur cette décision qui devait calmer sa fièvre.

Pourtant, pendant de longues heures, il s'agite dans une insomnie obstinée, peuplée d'obsédantes images. Et cette fois, ce n'est pas le visage sensuel et félin de Corinne qui émerge, triomphant, mais celui de Lisbeth, dépouillé de son expression puérile et tendre, marqué de ce caractère nouveau d'énergie et de plénitude.

Il réalise que cette femme, autrefois dédaignée, tient profondément et depuis plus longtemps peut-être qu'il ne l'imagine, aux fibres secrètes de son cœur, et cela à l'heure où il sait qu'il l'a perdue pour toujours.



## 10

Gilbert avait accepté la mission de ramener de Bruxelles un D.C. 3, qui était en panne et dont le pilote avait été rappelé à sa base. On attendait les pièces nécessaires pour réparer. L'appareil avait été loué par une société privée.

Le lendemain de la soirée à l'ambassade, il trouva comme tous les jours, sur le plateau qu'on lui montait dans sa chambre, un impressionnant courrier. Parmi toutes les lettres, un mot de l'attaché de l'Air lui rappelait qu'il était convié à un souper dans sa villa.

Gilbert repoussa le pli avec ennui. Il était saturé de mondanités. De plus, il avait promis sa soirée à Corinne Carayan qui était arrivée l'avant-veille et s'était installée à l'hôtel Excelsior, elle aussi.

Tout de suite après son accident, il avait reçu un message d'elle à l'hôpital. Elle lui avait

téléphoné plusieurs fois de Paris et, enfin, elle était venue.

Il ne savait pas si cette présence lui était plaisante ou importune. Le premier soir, ils avaient dîné ensemble. La veille, sa soirée étant prise à l'ambassade où elle n'était pas invitée, il avait dû l'abandonner à son sort.

Il prit le téléphone et l'appela :

– Oh ! Gilbert, gémit-elle, que le temps m'a semblé long ! Pour me venger de votre absence, je suis allée avec des amis dans une boîte sensationnelle. J'ai retenu une table pour nous deux, ce soir.

Cette manière désinvolte de disposer de lui l'agaça. Ce ne fut pas la phrase qu'il avait préparée qu'il prononça :

– L'ennui, c'est que je ne suis pas libre.

– Non ?

La voix était brève et sèche.

– Un dîner chez l'attaché de l'Air. Je ne peux me récuser. Je regrette.

– Ah ! non, dit-elle, avec irritation, vous n’allez pas encore me lâcher pour tous ces pantins.

– Ces pantins sont des collègues, rétorqua-t-il, choqué, des gens dont j’ai besoin dans mon métier.

– Vous ne pouvez pas m’emmener ?

– Tout à fait impossible.

Il y eut un silence au bout de la ligne. Il crut qu’elle allait raccrocher. Il imagina son visage boudeur et sa moue d’enfant gâtée.

– C’est assommant !

– Que voulez-vous, ma chère amie, ce sont les exigences de la carrière de pilote.

– Décidément, on ne peut se passer de vous, jeta-t-elle avec rancune. Je me demande ce que je suis venue faire ici.

Il fut sur le point de répondre qu’il se le demandait aussi. Mais, déjà, elle reprenait de sa voix ronronnante et ensorceleuse :

– Gilbert, soyez gentil. Emmenez-moi

déjeuner quelque part. Tous les deux. Loin de la foule et de toute cette publicité. J'ai ma voiture. Je me *languis* de vous. Gilbert. Je me sens si seule dans cette ville. J'ai le cœur perdu.

Il se radoucit.

– C'est entendu. Nous irons déjeuner ensemble et vous m'emmènerez ensuite voir où en est l'avion que je dois piloter. D'accord ?

Elle exulta.

– Gilbert ! Gilbert ! Vous êtes un amour.

– Où voulez-vous déjeuner ?

– J'ai pris mes renseignements à l'hôtel. On m'a indiqué une auberge un peu retirée.

Elle baissa la voix et dit, avec son petit rire de gorge, tendre et roucoulant :

– Il paraît que c'est un vrai refuge d'amoureux. C'est tout à fait ce qu'il nous faut, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, acquiesça-t-il.

– Il fait beau. Je vais m'habiller pour vous. À quelle heure dois-je venir vous chercher ?

Il réfléchit quelques secondes.

– Ici, à la fin de la matinée.

– O.K. Cela me donne le temps de passer chez mon coiffeur.

Il s'était promis d'aller voir cette fameuse exposition dont tout le monde parlait. Il fut sur le point de l'inviter à l'accompagner, puis se ravisa. Il supposait qu'elle n'était pas férue d'art. Et le coiffeur, c'était important !

Un peu plus tard, un taxi l'emmenait vers la Galerie où se tenait l'Exposition. La ville avait son air de fête. Le soleil brillait dans le ciel clair et faisait scintiller les clochers de la cathédrale. Les rues étaient pleines de femmes en robes d'été.

Dans le hall, malgré l'heure relativement matinale, les visiteurs se croisaient, nombreux.

D'un pas de flâneur, Gilbert visita les salles, jetant sur les toiles un regard distrait. Il s'arrêta pile devant le bronze autour duquel s'aggloméraient plusieurs personnes en train de commenter leur admiration.

La liste dont il s'était muni à l'entrée indiquait :

*La Louve aux abois*, de Claude Berval.

Il contempla l'œuvre et fut impressionné. Il devait convenir que le sculpteur avait fait une belle création. Il se dégageait du sujet une émotion poignante, une vie intense, une expression presque hallucinante. Incontestablement, l'artiste avait un authentique talent.

Gilbert dut en convenir malgré lui.

Il resta un instant dans la salle, examinant vaguement les autres œuvres exposées. Comme il abordait une des salles, il vit, à quelques pas de lui, une silhouette qui lui fit battre le cœur : Lisbeth. Elle était en tailleur blanc, un carton sous le bras. Elle paraissait plus juvénile que la veille et il lui retrouva son apparence d'étudiante.

Elle était seule. C'était le moment de l'aborder, d'avoir avec elle cette explication dont, depuis la veille, il sentait la nécessité. Il la suivit, cherchant l'occasion de lui prendre le bras, de se

manifester. Que lui dira-t-il ? Eh bien ! il trouvera.

Quelqu'un arrête la visiteuse. Elle s'immobilise pour parler avec ce passant anonyme. Le sourire l'éclaire toute. On ne voit plus sa bouche trop grande, son menton un peu proéminent, son ovale aigu, mais ses admirables yeux, d'un bleu si profond, si dense et leur expression amicale.

Cette expression ne s'adresse pas à lui. Elle ne l'a pas aperçu encore, planté au seuil du salon. Soudain, comme elle va quitter son interlocuteur, elle rencontre son regard qui l'observe. L'a-t-elle vraiment vu ? Il lui semble qu'une lueur fugitive a traversé les limpides prunelles bleues.

Elle se détourne et s'en va, vive et pressée. Pris par il ne sait quelle impulsion, il lui emboîte le pas. À sa suite, il traverse les salons, arrive dans la vaste annexe où se tient le bar, où des chaises de fer forgé garnies de coussins capitonnés entourent les guéridons blancs.

Il est sur le point de la rejoindre quand il est stoppé en plein élan. Un jeune homme attablé

devant un des guéridons s'est vivement levé et il sourit à l'arrivante en faisant de grands gestes vers elle. Isabelle Pradel est là aussi, sirotant un jus de fruits.

L'inconnu porte une veste à carreaux et une chemise claire qui s'ouvre sur son cou brun. Il n'a pas un physique de « rapin ». Il fait plutôt beau ténébreux avec sa haute taille, son teint mat, et ce large sourire dans son visage romantique.

Il prend Lisbeth par les épaules et, avec des airs de propriétaire, il l'entraîne vers le guéridon. Sans doute lui offre-t-il à boire. Mais elle refuse, secouant la tête en riant. Ils paraissent détendus et joyeux. Empressé, il l'a débarrassée du grand carton à dessin et, tout en parlant, il lui décoche, taquin et tendre, une chiquenaude sur la joue. Ils échangent quelques paroles avec Isabelle, puis prennent congé d'elle qui n'a pas bougé.

Le garçon saisit le bras de Lisbeth d'un geste familier, le geste tranquille et sûr que donne l'habitude. Le couple s'en va par la porte extérieure qui aboutit sur la cour où sont parquées les voitures. Gilbert le suit des yeux. Il le voit



gagner une décapotable, bras dessus, bras dessous. L'homme s'installe au volant. Lisbeth se blottit près de lui.

Une jalousie sourde griffe le cœur de Gilbert.

– Quand je pense que c'est ma femme, rage-t-il, en crispant les poings. Ma femme qui file sous mon nez, avec cet escogriffe !

Il voudrait pouvoir bousculer l'intrus, lui crier : « – Allez-vous-en ! Vous n'avez pas le droit ! »

Jamais comme à cette minute il n'a réalisé combien est sienne cette femme avec laquelle il a, pourtant, si peu vécu. Obscur en lui s'éveille le sentiment de la possession, ce sentiment qui nous jette en avant pour défendre le bien qu'on veut vous enlever.

Une main se pose sur son bras.

– Bonjour, Gilbert !

Il ramène son regard furieux vers Isabelle qui se tient près de lui et lui offre son sourire cordial.

– Bonjour.

Elle veut ignorer son attitude rogue.

– Vous êtes venu visiter l’Expo ?

– J’ai fait un tour.

– Vous savez qu’Élisabeth expose ?

– Elle aussi ? s’exclame Gilbert.

Isabelle regarde dans la direction où la décapotable vient de disparaître.

– Mais oui. Ils ont exposé tous les deux.

– On peut dire qu’elle a eu un bon professeur, admet Gilbert de mauvaise grâce.

– Oh ! pour cela, excellent. Ce n’est pas moi qui vous contredirai. Que pensez-vous de *La Louve aux abois* ?

– C’est remarquable.

– N’est-ce pas ? Je suis heureuse que vous l’ayez apprécié.

Elle rit bizarrement.

Gilbert ne peut s’empêcher d’ajouter, comme se parlant à lui-même :

– Il est bien jeune, ce sculpteur. Il a l’air d’un

gamin.

C'est sa façon de le contester. Pourquoi se sent-il possédé contre ce gamin d'une animosité irrésistible ?

– À propos, dit Isabelle négligemment, nous avons une invitation pour un dîner qui a lieu, en votre honneur, chez l'attaché de l'Air, le colonel Bousquet, ce sera un plaisir pour nous de vous y retrouver.

Gilbert ne s'abaisse pas à demander si les Berval y seront aussi. Le « nous » le renseigne suffisamment.

Il arrive à l'hôtel, maussade et nerveux. La perspective du déjeuner en tête à tête avec Corinne a perdu beaucoup de son attrait. Pourtant, il se domine afin de faire bon visage à Corinne Carayan qui, élégante, fraîchement coiffée et radieusement blonde, l'accueille, souriant de toutes ses dents, près de sa Triumph.

## 11

Jusqu'à l'ultime minute, Gilbert a tergiversé. Ce dîner, il le redoute. Il a envie de « se faire porter malade ». Une excuse de dernière heure, pourquoi pas ? Son état de convalescent pourrait lui faire pardonner sa défection.

Enfin, il se décide à aller passer son smoking.

La villa de l'attaché de l'Air, Bernard Bousquet est enfouie au cœur d'un très beau parc planté de hêtres rouges et d'érables. Les verrières de la salle à manger encadrent un paysage harmonieux de verdure et de fleurs. Gilbert Andrézy occupe une place d'honneur près de la maîtresse de maison.

Presque en face de lui, Élisabeth est placée à droite du colonel Bousquet. Un peu plus loin, sur le même plan que lui, de sorte qu'il peut essayer d'oublier sa présence, se trouve le jeune sculpteur dont la familiarité avec Lisbeth irrite tellement la

susceptibilité de Gilbert.

Ce soir, Élisabeth est tout de blanc vêtue, avec, pour toute parure, un collier de saphirs qui est de la couleur de ses yeux.

– Elle est devenue ravissante, songe Gilbert qui a de la peine à détacher d'elle ses regards. Où avais-je pris qu'elle était laide ? Ou alors, l'amour l'a changée...

Il suit obstinément ses gestes, tandis qu'elle argumente et plaisante avec ses interlocuteurs.

Elle n'a pas besoin de le regarder pour sentir la brûlure ardente des prunelles grises qui, magnétiquement, tentent de lui faire parvenir un mystérieux message. Tout d'abord, ce regard têtu lui a causé un malaise. Gilbert si proche d'elle, une contraction de tout l'être – gêne, émoi – lui crispait le cœur et la paralysait. Puis, peu à peu, le premier choc passé, elle a été galvanisée par cette présence. Et durant tout le dîner, elle s'est montrée étourdissante de verve, de gaieté et d'esprit.

Pour l'instant, Bernard Bousquet semble

goûter la discussion qui le met aux prises avec sa captivante voisine. Il y est question du féminisme, sujet qui a été mis sur le tapis par Isabelle Pradel, sa voisine de gauche.

– Il me semble, dit l’hôte qu’entre la conception orientale et la conception ultra moderne du féminisme, il y a place pour une plus saine appréciation.

– Oh ! colonel, vous retardez ! s’exclame Isabelle, railleuse.

Le colonel, piqué, devient agressif :

– Pas du tout, pas du tout. Voulez-vous que je vous dise ? Toutes vos prétendues revendications, c’est du tam-tam pour amuser les nigauds. Et le plus curieux, c’est que vous arrivez à vous tromper vous-mêmes.

– Vous croyez ?

– Vous réclamez à grand bruit l’égalité des sexes comme si vous rêviez autre chose, vous et vos pareilles, que de trouver un partenaire qui sache vous dominer.

Élisabeth rit nerveusement.

– Merci. Nous n'avons aucun goût pour l'esclavage.

– Madame, ne vous en déplaît, vous êtes dans le faux. La vérité est que la femme est esclave par nature, et qu'elle aime en raison directe de la puissance de celui qui l'a gagnée.

– Oh ! colonel, vous parlez comme un cheik du désert ! s'exclame une des convives. Nous ne sommes pas en Afrique...

– Demandez plutôt au commandant s'il ne pense pas comme moi.

Ainsi mis en cause, Gilbert déclare :

– Je pense surtout que la femme aime la victoire. Plus que nous, elle est sensible à la gloire, au panache, à « l'effet » et son amour est d'autant plus fort qu'il peut se faire plus humble devant le conquérant qu'elle s'est choisie.

– Très bien, approuve la rieuse Evelyne Cerisol qui a écouté la voix chaude de Gilbert avec un visible intérêt. C'est assez ma façon à moi de comprendre l'amour et je m'en flatte.

Hostile, Élisabeth lance :

– L’amour ! Comme si cela seul comptait...

– Mais cela seul compte, en effet.

Gilbert s’arrête, étonné de l’accent passionné qu’il a mis dans sa riposte. Il rencontre les yeux de Lisbeth qui le défient. Ils se mesurent, comme deux épéistes avant le combat.

– La femme ne peut pas vivre sans amour, assure-t-il.

– Vous en parlez à votre aise, rétorque-t-elle d’un ton coupant. Est-ce que nous dirigeons nos destinées dans la voie qui nous convient ? Admettons que la privilégiée qui a eu la chance de rencontrer le « conquérant », ce super homme dont vous parlez, n’attende rien d’autre de la vie que cet amour unique et absorbant. Mais les autres, alors, celles qui sont déçues, trompées, trahies ?

– Les autres...

Leurs regards se croisent comme deux lames. Le silence s’est fait subitement. La table écoute et assiste, intriguée, à cette joute inattendue. Qui se douterait qu’entre ces deux êtres, sous la froideur



voulue et la courtoisie des attitudes, se joue un drame complexe dont eux-mêmes sont les acteurs plus ou moins conscients.

Gilbert a un mince sourire un peu méprisant.

– Les autres cherchent ailleurs un produit de remplacement, un autre super homme ou, en tout cas, qu’elles estiment tel.

– C’est votre point de vue, tranche Lisbeth, agressive.

– La femme, poursuit-il en se forçant à fixer le couteau qu’il tourne machinalement entre ses doigts, la femme, ne vous en déplaît, est beaucoup trop émotive, trop dominée par ses sensations pour rester équilibrée. Cela la rend excessive, intransigeante, avec elle-même et avec autrui. C’est pourquoi les théories féministes sont dangereuses.

Elle le brave :

– Dangereuses ? Pourquoi et pour qui ?

– Parce qu’en mettant dans ces cervelles exaltées des idées de farouche indépendance elles font des révoltées d’un certain système social qui

a fait ses preuves. Dès la première contrariété, sous le premier prétexte, elles désertent le foyer, coupent les ponts derrière elles, et vont délibérément vers l'aventure.

Les traits crispés, véhémence, Lisbeth gronde :

– Vous aimeriez mieux les voir vivre dans le mensonge et la haine de celui qui les a dupées ?

– Je voudrais qu'elles apportent un peu plus de patience et d'indulgence à juger leurs compagnons.

Il a réussi à garder tout son calme, tandis qu'Élisabeth semble hors d'elle. Elle éclate d'un rire amer :

– Ah ! oui. Je connais les vieux clichés : résignation et sacrifice. Vous avez trouvé cela, vous les hommes supérieurs, dans votre monstrueux égoïsme. Vous avez voulu faire de la femme l'éternelle mineure qui n'a pas le droit de diriger sa vie de peur qu'elle ne découvre, derrière les barrières que vous avez forgées, tout un univers qui lui appartient comme à vous, au milieu duquel elle peut combattre et conquérir sa

place, en dehors de vous et non pas sous votre férule.

L'apostrophe agressive tombe comme un poids lourd sur le cercle des convives silencieux.

L'hôtesse se hâte de rompre les chiens. Elle prend la parole et conclut d'un ton léger :

– Nous ne convaincrions pas le commandant Andrézy. Il aime trop les femmes et la femme pour mettre de la logique dans ses théories.

Pendant que les conversations reprennent, elle se penche vers Gilbert et lui glisse, indulgente et taquine :

– Vous êtes un heureux conquérant. Je vous ai aperçu hier soir avec une bien jolie personne qui avait l'air beaucoup plus féminine que féministe.

À la rougeur subite de son invité, elle comprend qu'elle vient de commettre un impair. Gilbert a brusquement levé les yeux vers Élisabeth qui, sans émotion apparente, pèle minutieusement une orange.

L'abat-jour rose du flambeau électrique habille ses mains attentives d'une lumière

miraculeusement transparente et le regard de Gilbert s'attarde sur les doigts fins, ces doigts que n'a pas déformés le maniement de la gouge et du ciseau.

Le dîner se termine dans la griserie habituelle, l'atmosphère pétillante où la gaieté de voix se mêle aux notes cristallines des coupes heurtées, toutes choses qui, avec l'éclat des lumières heureusement distribuées partout, réussissent à donner, à cette salle bourgeoise, un air léger de cabaret.

Vient l'heure des toasts. Le colonel dit joyeusement, levant son verre où s'irise le champagne doré :

– Je bois à la jeune gloire de Claude Berval, que nous nous réjouissons de compter parmi nos amis.

Tout le monde est debout, dans le brouhaha sympathique et approbateur. Gilbert, resté le dernier sur sa chaise, s'exécute de mauvaise grâce. Sans regarder Lisbeth, il mordille sa lèvre inférieure nerveusement.

Catherine Bousquet, aimable et gaie, prononce, quand le brouhaha s'est apaisé :

– Je propose d'associer à notre toast une autre gloire : celle du valeureux pilote qui a bien voulu être des nôtres aujourd'hui et j'unis les deux noms de Claude Berval et...

Coupant net la phrase, un bruit de verre éclate.

– Oh ! vous vous êtes blessé ?

Stupide, Gilbert considère sa main rougie où des morceaux de verre se teignent de sang.

Dans un fracas de chaises remuées, les femmes viennent à lui, inquiètes et compatissantes.

– Mon Dieu ! Ça saigne !

– Vous vous êtes fait mal ?

– Vite ! Il faudrait désinfecter.

– Je vous en prie, dit-il, embarrassé et furieux contre lui-même, ne vous dérangez pas, je suis désolé. C'est un accident idiot. Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu casser cette coupe.

Une jeune femme rit :

– Cela prouve la fragilité et la beauté des cristaux de notre hôtesse.

Mais celle-ci s’empresse :

– Venez donc, commandant, que je panse ce bobo. Cela peut être dangereux, les éclats de verre.

Machinalement et pour se dérober à l’attention dont il est l’objet, il suit son guide. Mais, le temps d’un éclair, il a pu apercevoir le visage blême de Lisbeth, un visage altéré où tremble la tache frémissante des lèvres écarlates.

Parmi les tables de poker et de bridge, derrière les joueurs absorbés, Gilbert circule, nerveux. La brûlure de l’iode, sur sa main blessée que M<sup>me</sup> Bousquet a soigneusement bandée d’un étroit pansement, l’empêche d’oublier son émotion de tout à l’heure.

Quelle sauvagerie obscure, au seul énoncé de son nom accolé au nom de son heureux rival, a donc brusquement surgi en lui du fond de ce subconscient où dorment les instincts ataviques, déclenchant brutalement ce geste incivil dont il

n'a pas été le maître ? Indécis, irrité, il ne sait à quoi se résoudre. À son désir de parler à Elisabeth se mêle un peu de confusion et de colère. Il *sait* qu'elle a compris tout à l'heure la portée de ce qu'il a voulu appeler « un accident idiot » et, en même temps, il éprouve, plus vif que jamais, ce besoin de l'affronter seul à seule, de savoir ce qu'il en est exactement de cette créature mystérieuse dont il s'aperçoit aujourd'hui qu'il ne connaît rien.

Il se décide soudain. Dans le salon voisin, il voit, debout près de la table, en train de choisir des disques, Isabelle Pradel. Il la rejoint.

– Pouvez-vous obtenir que Lisbeth m'accorde quelques instants d'entretien ?

Elle lève vers lui des yeux étonnés.

– Tout de suite ? Ici ?

– Oui.

Sa voix est brève, contractée.

– Je vais tâcher de la voir seule, accepte Isabelle. Attendez-moi au fumoir.

Il rejoint les joueurs de poker. Son cœur se

crispe et bat une chamade désordonnée. Il mâchonne nerveusement sa cigarette et n'entend pas M. Bousquet lui proposer :

– Une place près de moi, commandant ? Elle est bonne, je viens d'avoir deux fois de suite un carré d'as.

Et comme l'hôte insiste, il s'évade de son rêve et murmure un « non » troublé.

Tout à coup, il tressaille, Isabelle, près de la porte, d'un signe du menton, montre la terrasse. Il traverse la pièce, et, par la porte-fenêtre entrouverte, se glisse dehors.

Un grand souffle frais passe comme une cascade sur sa peau fiévreuse. La terrasse, baignée de lune, émerge du noir qui l'entourne et, là-bas, près de la balustrade de pierre, il y a la robe blanche de Lisbeth ! Cette tache immobile, soudainement perçue, lui donne un choc dans la poitrine. Dans un grand élan de décision, il se dirige vers elle, appelant à lui tout son calme, toute sa volonté, pour dominer l'événement et rester le maître de cette rencontre.



– Élisabeth ?

Elle ne se détourne pas. Le point rouge de sa cigarette est un rubis brillant dans la nuit.

– Élisabeth, excusez-moi de vous importuner, mais je crois qu'une explication entre nous est devenue nécessaire.

– Si vous voulez.

Sa voix est neutre, sans aménité, comme sans sécheresse. Elle garde son visage appuyé sur ses paumes et il ne distingue même pas son profil.

Et voici que, tout à coup, comme il se rapproche, un parfum monte d'elle, effleure ses narines qui le reconnaissent ; cette odeur de verveine ambrée qui est restée chez Gilbert, comme l'âme subtile et légère du souvenir d'Élisabeth. Ce parfum, il a cru mille fois le respirer, lorsque, par les soirs nostalgiques des Caraïbes, il évoquait Corinne pour chasser la pensée tenace de la fugitive. Et ici, comme alors, tous les parfums de la nuit s'évanouissent pour laisser place à ce seul parfum.

Le silence entre eux, se prolonge, lourd de

malaise. Gilbert se sent étrangement remué. Près de cette femme, il éprouve un trouble indicible qu'aucune autre ne lui a jamais procuré.

Il prononce enfin, avec effort :

– Élisabeth, je voudrais savoir, avant d'aller plus avant, que vous m'avez pardonné la lâcheté de notre mariage.

Ces mots, il ne les a pas préparés et il s'étonne de les dire. D'où vient que, des arguments qu'il a si longuement tournés et retournés dans sa cervelle, il ne formule rien et que de toutes autres paroles – si étranges en vérité – montent à ses lèvres ?

Elle lui fait face, cette fois. Ses yeux luisent dans son visage pâle. Ainsi, noyée d'ombre, avec ses cheveux qui la coiffent en calotte serrée et lisse, elle lui paraît une Circé charmante et redoutable.

– J'ai oublié, dit-elle avec indifférence.

– Merci.

Un temps s'écoule. Il cherche parmi ses idées en déroute celles qu'il voudrait formuler. Il se

sent une âme de petit garçon coupable. Une espèce de timidité qu'il n'a jamais connue, arrête ses mots. Est-ce bien lui qui éprouve, devant cette femme qui fut sienne, l'émotion d'un gamin à son premier rendez-vous ?

Secrètement furieux contre lui-même, il se décide à articuler, avec brusquerie :

– Et, maintenant, que comptez-vous faire ?

La cigarette qu'elle portait à sa bouche s'arrête dans sa trajectoire.

– Je veux dire, explique-t-il, gêné, quels sont vos projets, relativement à... l'organisation de votre vie ?

– En quoi cela peut-il vous intéresser ?

Elle n'a pas haussé la voix, mais le ton est glacial.

– Il me semble, rétorque-t-il, piqué, que...

– Que ?

– Que cela me regarde en quelque façon.

– Vraiment ?

L'ironie de la réplique lui fait l'effet d'une

gifle.

– Vous portez mon nom, gronde-t-il.

Nette, elle précise :

– Je ne le porte plus. Pour tous, ici et ailleurs aussi du reste, je suis M<sup>me</sup> Claude Berval.

– Légalement, vous êtes M<sup>me</sup> Gilbert Andrézy !

Il a élevé le timbre. Une sourde colère bouillonne en lui. Il voudrait la blesser, l'arracher à cette imperturbable possession de soi qui le crispe et dont il se sent dépourvu.

Elle hausse les épaules sans répondre, lui dérobe son visage. Il ne voit plus d'elle que son profil. Une lente fumée s'échappe de sa cigarette.

– Je présume que vous désireriez divorcer ? fait-il, magnanime, se contraignant à garder une intonation conciliante. Nous pouvons en parler sans nous heurter.

– Je n'y tiens pas, dit-elle sur le même mode tranquille.

Son geste signifie :

« Pour l'importance que j'y attache ».

Il explose :

– Je vous ai connue dans un temps où vous étiez plus honnête.

– Qu'est-ce que mon honnêteté vient faire là ?

– Enfin, s'écrie-t-il, exalté et rageur, comment pouvez-vous accepter une situation aussi fausse que la vôtre ? Lui et vous, vous avez une façade officielle. Vous êtes reçus dans les milieux les plus fermés. L'autre jour à l'ambassade. Aujourd'hui dans cette maison. Et cela ne vous gêne pas d'usurper la confiance de toute une ville, de tout un cercle de gens qui vous prennent pour la légitime M<sup>me</sup> Berval ?

– Cela ne me gêne pas du tout. Ma vie privée ne regarde que moi. Elle ne vous regarde surtout pas, vous.

Elle se tourne brusquement vers lui. Il voit scintiller ses yeux. Sa voix se fait plus âpre.

– Qu'est-ce qui vous prend de donner des leçons de morale et de bienséance ? Vous n'avez aucune qualité pour cela, mon cher.

– Ne le prenez pas ainsi. Je ne suis pas votre ennemi.

– Ni mon ami. Et je n'ai que faire de l'un et de l'autre.

Il hoche la tête.

– Pourquoi être agressive ? Je vous offre seulement la solution à un de vos problèmes.

– Je n'ai pas de problèmes.

La phrase tombe sur son irritation exaspérée.

– Dans l'état actuel des choses, vous en avez au moins un. Vous portez le nom d'un homme qui n'est pas votre mari. Pourquoi ne voulez-vous pas divorcer ?

– Je n'ai pas dit que je ne voulais pas. C'est à vous de prendre la décision.

Elle paraît tellement étrangère au débat qu'il en demeure interloqué. Puis une révolte le soulève, comme un brusque jet de vapeur. Est-il stupide ! Divorcer ? Et c'est lui qui le lui propose ? Pour qu'elle soit à jamais libérée, à jamais disparue de sa vie, pouvant rebâtir son bonheur avec cet autre qu'il haït sans le

connaître, alors que son foyer à lui n'est plus que cendres croulantes.

– Eh bien ! non, martèle-t-il ardemment, je ne veux pas, de moi-même, vous ouvrir toutes grandes les portes que vous avez déjà forcées. Je suis toujours votre mari. La loi vous a faite mienne, vous le resterez. Vous avez cru, vraiment, qu'il suffisait de casser les vitres, de désertier la maison pour avoir le droit de mener ailleurs une existence plus conforme à vos goûts ? J'ai eu des torts envers vous, mais, par votre départ inqualifiable, vous avez perdu le droit de me juger. Je vous tiens, je vous garde.

– Que faites-vous de M<sup>me</sup> Carayan dans vos beaux projets ?

La réplique lui arrive comme au coureur en pleine vitesse l'obstacle qui fauche son élan. Il se mord les lèvres et reste coi.

– Comme vous êtes illogique !

Il croit sentir que sa voix s'est adoucie. Sa révolte et sa colère fondent soudain.

– Lisbeth, Lisbeth, si vous vouliez...

Il y a un appel dans sa voix troublée. Près de lui, elle se tait. Elle ne bouge pas. Il n'y a d'elle que ce parfum qui la rend plus présente. Il n'a jamais autant désiré une femme que celle-là qui, à quelques centimètres de lui, demeure plus inaccessible que si des montagnes les séparaient.

La musique douce qui leur parvient du salon émiette le silence.

– Lisbeth...

Toujours ce mutisme impitoyable. La main hésitante de Gil se tend, effleure l'épaule tiède et nue. Il lui semble retrouver un contact familier qui n'a jamais cessé d'habiter sa paume, comme l'image de Liz sa pensée. Ses doigts se referment sur la douce chair qui luit, pâle, dans la nuit.

Sans violence, mais fermement, elle se dégage.

– Je vous en prie. Vous oubliez qu'il y a une Corinne désormais dans votre vie.

– Pardon, dit-il, la voix changée et brutale. Et dans la vôtre, il y a ce gâcheur de glaise, ce Claude Berval que le diable emporte !



– Rien ne justifie cet éclat, remarque-t-elle, paisible.

Le calme de sa voix douche son emportement.

– Excusez-moi.

Du temps s'écoule encore. Il ne peut s'arracher au sortilège de ces instants dont il sait qu'ils ne se renouvelleront pas. Il a l'impression de jouer sa dernière chance.

– Dites, profère-t-il très bas, ce Claude Berval, vous l'aimez ?

– Oui, dit-elle.

Et il voit luire sur ses lèvres un sourire très doux.

– Je lui dois beaucoup.

Elle a tourné vers lui ses yeux où s'allument des rayons.

– Et peut-être bientôt lui devrais-je davantage !

Il ne peut se tromper sur la ferveur du ton. Maintenant, il est fixé. Voilà, le dernier atout est joué. La chance est passée. Il sent un immense

découragement l'envahir.

– Bon. Alors, soyez heureuse avec lui. Je vous rends votre liberté.

Le chagrin qu'il s'efforce de juguler rend sa voix sèche et métallique. Sans qu'elle ait pu l'en empêcher, il a saisi sa main et ses lèvres s'y appuient passionnément.

Il a quitté brusquement la terrasse. Immobile, Lisbeth écoute décroître son pas. Longtemps elle sentira cette nuit-là la brûlure ardente des lèvres de Gil sur son poignet nu.

## 12

« ... Et, je vous prie, cher Maître, de bien vouloir faire le nécessaire... Je ne pourrai passer que peu de temps à Paris et je désirerais que vous puissiez me documenter sur les moyens d'obtenir un divorce rapide. »

Gilbert, pensif, mordilla son stylo, puis acheva résolument :

Bien entendu, je tiens à ce que la réputation de M<sup>me</sup> Andrézy sorte indemne de cette petite formalité et je suis prêt à tout faire pour cela.

La porte du bureau de l'hôtel où Gilbert griffonnait sa lettre s'ouvrit brusquement :

– Bonjour !

Corinne Carayan souriait sur le seuil, éblouissante sous son fard délicat.

– On me dit que vous êtes ici et je ne résiste pas au plaisir de venir vous déranger.

Elle s'avavançait vers lui, câline, dans la lente ondulation de ses hanches souples, sans vouloir apercevoir le pli de mécontentement de son front.

– Je suis occupé, dit-il, très bref.

La bouche de la jeune femme eut une moue puérile :

– Je vois. Mais vous me permettrez bien de vous attendre là, dans ce fauteuil, très sagement. Je ne bougerai pas, promit-elle, une intonation enfantine dans la voix.

Agacé, il repoussa le buvard. Elle vit le geste contrarié. Son expression changea et ses yeux foncèrent, donnant à tout le visage un air de dureté.

– Gilbert, dit-elle en se rapprochant de lui, pourquoi êtes-vous ainsi avec moi ?

Gêné, il demanda, sans conviction :

– Comment *ainsi* ?

– Eh bien ! oui, distant, froid... Je ne retrouve plus en vous l'ami d'avant mon mariage, l'amoureux passionné du jour de notre séparation.

Et comme il haussait les épaules.

– Si vous saviez, pourtant, quelle joie je me faisais de venir vous rejoindre ! Quand j’ai appris votre accident par les journaux, j’ai cru mourir d’émotion. Dès que j’ai su que vous sortiez de l’hôpital, j’ai tout laissé en plan pour venir vous retrouver, si bien que, dès mon arrivée ici, j’ai dû commander tout un vestiaire parce que, dans ma hâte, j’avais négligé de me munir de robes claires.

« À propos, comment trouvez-vous celle-ci ?

Elle enlevait prestement son manteau pour offrir, à l’admiration de Gilbert, la primeur d’une mini-jupe révélant ses longues jambes parfaites.

C’était bien d’elle, ce mélange de calcul et de frivolité ! Gilbert ne doutait pas qu’en débarquant subitement à Bruxelles elle n’ait eu l’intention de l’amener à une décision qui traînait beaucoup trop à son gré.

En dépit de sa légèreté apparente, elle était trop réfléchie, trop observatrice, comme les femmes peu spontanées, pour n’avoir pas su voir

que Gilbert se détachait d'elle. Devant le manque d'empressement qu'il mettait à lui répondre, elle avait bien compris que ses manœuvres menaçaient de ne point aboutir. Furieuse contre elle-même, parce qu'elle s'était offerte, blessée dans son orgueil de jolie femme à qui personne n'a jamais résisté, elle s'était décidée brusquement à agir.

Très infatuée de sa beauté, confiante en son habileté féminine, elle gardait la certitude que Gilbert, en sa présence, serait, de nouveau, sous le charme.

En plein désarroi moral et peu fixé encore sur ses propres sentiments, il s'était contenté de lui expliquer :

– J'ai des scrupules. Du temps a passé, Corinne. Je suis devenu sauvage. Mon métier m'absorbe et je ne saurais y renoncer. J'ai peur de ne pas pouvoir faire votre bonheur.

À quoi, elle avait répondu avec son habituelle séduction :

– Laissez-moi essayer de vous guérir, de vous

révéler à vous-même. Je ne vous demande que de me consacrer quelques heures de votre temps. Je sais combien vous êtes accaparé par vos obligations professionnelles. Je m'en accommoderai ; je me ferai toute petite. Et puis, quand sera venue l'heure de partir, nous nous séparerons, si vous le voulez.

Elle avait su mettre, en disant cela, une telle mélancolie dans ses prunelles soudain embrumées que Gilbert s'était trouvé sans force. Et il en avait été ainsi qu'elle l'avait décidé.

Mais de ces tête-à-tête presque quotidiens, Gilbert en sortait excédé. Jamais la puérité de Corinne ne lui avait paru aussi insupportable ; jamais il n'avait senti, comme au cours de cette période, combien pesante est la compagnie d'un être vide et trop bavard, qui pépie quand il faudrait se taire, reste insensible devant les plus admirables paysages et vous arrache brutalement aux contemplations les plus émouvantes par des réflexions intempestives.

Trop rusée pour ne pas s'apercevoir qu'elle ne faisait aucun progrès dans l'intimité de Gilbert,

Corinne voyait avec dépit passer les jours qui la rapprochaient d'un départ imminent. Elle aurait donné beaucoup pour briser cette carapace d'indifférence et amener dans les yeux de son ex-soupirant l'expression suppliante et émue qu'elle y avait vue autrefois.

Mais il ne se départait jamais, avec elle, de ces façons trop correctes d'homme du monde, qui tient à ne pas compromettre sa passagère compagne.

Elle lui en voulait un peu aussi de ne point lui donner cette auréole de notoriété, une des premières raisons qui l'avait attirée à Bruxelles. Elle s'était imaginé qu'il l'exhiberait à ses côtés, lui ferait partager cette célébrité qui lui était venue de son exploit et qui n'était pas encore épuisée.

Elle avait rêvé de fêtes et de réceptions, de son portrait s'étalant aux premières pages des journaux, de son nom accolé à celui de Gilbert dans les communiqués officiels.

N'était-ce pas le meilleur moyen d'amener Gilbert à composition ? Celle qui n'avait pas



insisté pour devenir M<sup>me</sup> Andrésy, au temps où l'aviateur débutant était un parti précaire, aurait été follement orgueilleuse de porter un nom qu'il avait illustré par son courage, que tout le monde maintenant connaissait. Cet espoir la soutenait dans la lutte âpre et serrée qu'elle avait entreprise, lui faisant accepter, sans sourciller, les blessures de vanité que, inconsciemment, Gilbert ne lui épargnait pas et, aussi, sa déception de n'être pas en vedette.

Elle voyait avec ennui son compagnon se refuser à toute manifestation, à toute interview. Chaque jour, aux journalistes qui assaillaient sa porte, le gérant de l'hôtel répondait invariablement que le commandant Andrésy était sorti ou n'était pas visible. Et quand, par hasard, l'ayant suivi, on essayait de l'aborder au café ou dans la rue, il avait une telle façon, nette et catégorique, de répondre, que les importuns n'insistaient pas. Une fois, Corinne, présente à un de ces petits incidents, s'était interposée, sans succès d'ailleurs. Mais le reporter, devinant en elle une alliée, s'était risqué à l'aller trouver le lendemain matin.

Redoutant la colère du pilote, elle n'avait pas voulu répondre à ses questions, mais, obscurément, pensait à tirer parti du fait.

Maintenant, elle songeait à toutes ces choses, en regardant Gilbert à travers le grillage léger de ses cils, comme une chatte à l'affût.

Quand il eut paraphé son courrier, il consentit à s'apercevoir de nouveau de la présence de la jeune femme.

Il lui annonça, avec une nuance d'embarras :

– Mon appareil est prêt. Nous devons nous envoler vendredi au plus tard.

Elle avait pâli sous son fard.

– Vous partez ?

Sans trouver autre chose à dire, dans la colère qui montait en elle, – il allait donc la quitter sans que rien eût été décidé entre eux et elle n'était guère plus avancée que le jour de son arrivée. Elle réprima avec peine des larmes de dépit.

Ennuyé, Gilbert s'approcha d'elle, fraternel.

– Voyons, n'ayez pas de chagrin. Vous ne

perdez pas un compagnon très agréable, ma pauvre amie ! Et puis, je ne peux vraiment pas m'éterniser ici. Je suis en mission, ne l'oubliez pas.

Le ton voulait être sympathique et cordial, il n'était qu'excédé. Au reste, son émotion à elle était trop factice pour se communiquer à lui. Au fond, elle ne l'aimait pas ; même si elle se prenait à le détester à certaines heures, pour la résistance qu'il lui opposait. Seulement, elle désirait passionnément les avantages qu'un mariage avec l'aviateur Andrézy lui apporterait.

L'héritage de feu M. Carayan – héritage qu'elle avait dû partager avec la famille du défunt – ne lui permettait pas de satisfaire son besoin de luxe et les exigences multiples de sa coquetterie. Faudrait-il qu'elle se résignât, si sa tentative échouait, à aller vieillir à Périgueux, d'une vie restreinte et étriquée ?

Et quel parti nouveau trouverait-elle, là-bas ? Les goûts dispendieux que son mariage lui avait permis d'étaler effraieraient plus d'un prétendant. Faudrait-il recommencer cette course au mari qui

avait empoisonné sa vie de jeune fille ? Sans doute était-elle encore belle. Mais cette beauté devenait un obstacle. On n'épouse pas volontiers une jeune veuve coquette que son premier époux a assez gâtée pour lui inculquer l'amour de la vie large et paresseuse, mais à qui, hélas ! il n'a pas laissé les moyens de mener cette vie-là !

Aussi l'échec de sa tentative avec le commandant Andrézy lui causait-elle, en plus de la blessure d'orgueil, un réel désarroi.

Elle se tamponna les yeux, esquissa un sourire pathétique et troublant.

– Le beau rêve est-il donc terminé ? murmura-t-elle d'une voix parfaitement étudiée.

Il était mal à l'aise. Son rôle lui paraissait odieux. Cette femme, il l'avait aimée jusqu'au paroxysme, jusqu'au désespoir. Comment se pouvait-il qu'il se sentît tellement détaché d'elle ? Il la voyait avec d'autres yeux.

Un vestige de l'ancien amour l'incita à tergiverser, à ne pas se montrer trop brutal et trop sincère.

D'un geste amical, il lui caressa la joue.

– Chère Corinne, vous méritez tellement mieux que moi ! soupira-t-il. Je ne suis pas un compagnon souhaitable pour une femme comme vous. Ni pour aucune autre, du reste.

– Vous faites des complexes.

– Mais non. Je me connais, avec mon humeur changeante. La vie à mes côtés ne serait pas drôle, je vous assure. Mon métier et ses obligations me portent à mener une existence qui est aux antipodes de la vôtre, au propre et au figuré. Je vais repartir pour la jungle, lâcha-t-il, brusque, avec le souci d'en finir.

– Non ! s'exclama-t-elle. Ce n'est pas vrai ?

Il confirma d'un signe de tête obstiné. Elle avait pâli sous le fard. Ses pupilles s'étrécirent.

– Vous ne briguez pas un poste en France ? Je croyais que vous aviez demandé votre changement pour vous faire muter en Europe ? dit-elle d'une voix changée.

Oui, c'était ce qu'il avait demandé. Avant de la revoir. Avant de faire le point sur ses

sentiments. Surtout avant d'avoir retrouvé Lisbeth.

– Je n'étais pas fixé, tenta-t-il d'expliquer. Un instant, j'ai pensé, en effet, revenir en France définitivement. Puis je me suis rendu compte que je n'étais pas mûr pour cette décision. J'ai demandé à être réintégré dans mon ancien poste.

La phrase tomba dans un silence pesant. Il avait détourné d'elle son regard.

– Cela signifie donc la séparation pour nous ? s'enquit-elle, âprement.

Le ton était lourd de reproches et de rancœur.

Il eut un geste évasif.

– Je m'en voudrais de vous faire partager une existence si dépouillée de distractions – du moins de celles auxquelles vous êtes habituée.

– Je suis seul juge.

Il la dévisagea, incrédule.

– Vous ne savez pas à quoi vous vous engageriez. J'ai un rythme de vie décousu.

– Et si je l'acceptais ? Si je ne me laissais pas

décourager par tous les arguments que vous semblez accumuler à plaisir ?

– Vous ne tiendriez pas le coup.

– Mettez-moi à l'épreuve.

– Voyons, Corinne, ce n'est pas raisonnable.

Elle faillit taper des pieds tant débordait son agacement devant cette obstination.

Pourtant, elle fut assez forte pour contenir son irritation. Ses yeux se firent suppliants.

– Oh ! écoutez, Gilbert, essayez de me faire confiance, pour une fois. Ne coupez pas les ponts. J'ai tant misé sur vous. J'ai tellement désiré retrouver le Gilbert d'autrefois, le Gilbert tendre d'il y a quelques années. Si peu d'années, Gilbert !

Pressante, elle lui parlait de tout près. Il respirait son parfum, sa fraîche odeur de blonde, capiteuse et grisante. Il retrouvait son visage, avec ses narines bien ouvertes, ses yeux verts allongés, son sourire sensationnel.

Resterait-il longtemps insensible à cette séduction, à ce sex-appeal qui émanait de toute sa

personne et que son mariage et ses nouvelles habitudes de luxe n'avaient fait que développer ?

Il s'étonnait de demeurer si froid au-dedans de lui-même. Il s'était dépouillé de cet amour comme on se débarrasse d'un vêtement qui a cessé de servir. Quel étrange chose que le jeu des passions !

Sans se lasser, elle revenait à la charge :

– Gilbert, je ne peux imaginer que vous allez partir sans moi, que tout se terminera entre nous à la porte de cet hôtel ou devant le marchepied de votre avion. J'ai tant espéré que vous m'emmèneriez avec vous. Ne serait-ce que pour ce dernier vol ?

Elle l'épiait, la bouche entrouverte, les lèvres offertes pour un appel.

Il perdait pied, sentait croître son malaise.

– Cela m'est difficile, Corinne. Cet avion appartient à une Compagnie privée. J'ai accepté, pour remplacer un de mes camarades à qui cela rendait service, de convoier l'appareil avec du fret. Nous n'emmenons que quelques personnes



appartenant à la firme.

– Oh ! Gilbert, il y aura bien une petite place pour moi ?

Sa voix était chaude et persuasive. Ses yeux brillèrent. Elle se pencha et lui posa un rapide baiser au coin de ses lèvres. Il se sentit ridicule soudain à refuser les avances de cette femme ravissante. Il céda :

– Eh bien ! je vous emmènerai, puisque vous semblez y tenir.

– Oh ! Gilbert !

Toute sa personne irradiait de joie et de triomphe. Elle se suspendit à son cou, glissa sa tête câline tout contre son épaule :

– Vous vous souvenez, Gilbert, de cette journée où vous m’avez donné le baptême de l’air, chez nous, avant notre séparation ?

Il se souvenait. Cela s’était terminé par un dîner dans une auberge au bord de la rivière. Au cours de la soirée, il lui avait dit qu’il l’aimait et qu’il n’avait pas d’autre rêve que de la faire sienne pour toujours.

Ce jour-là, c'était vrai. Il était sincère.

– On avait mangé d'extraordinaires crêpes farcies à la crème, déclara-t-il.

Ce souvenir gastronomique amena sur ses lèvres un sourire amusé. C'est tout ce qu'il pouvait lui offrir aujourd'hui. Il se dégagea doucement, effleura ses cheveux d'un baiser amical, sans conviction, et rit gentiment.

– Ne faites pas appel à ma faiblesse. J'aime toujours les crêpes farcies à la crème. Pour le moment, déclara-t-il en changeant de ton, il s'agit de préparer le départ. J'ai encore affaire au terrain aujourd'hui.

– Quand partons-nous ? demanda-t-elle d'un air ravi.

– Vendredi prochain. Serez-vous prête ?

– Bien sûr. Et comment !

– Une recommandation cependant. Soyez discrète sur cette date.

– Pourquoi ? C'est un secret d'État ? demanda-t-elle, malicieusement.

– Non. Mais j’en ai assez de tout le bruit fait autour de ma personne. Je ne veux pas que la presse soit informée de cette circonstance. Je veux éviter les caméras et toute cette publicité que je ne prise guère.

C’était justement ce que Corinne prisait le plus. Mais elle eut la prudence de n’en rien témoigner.

Elle avait obtenu une première victoire. Il fallait gagner la belle maintenant.

Non, Gilbert ne s’en tirerait pas à si bon compte. Sa réflexion lui suggéra soudain tout un plan de campagne qui s’ébaucha et se mit en place dans son esprit, fertile en expédients.

Elle y réfléchissait dans l’ascenseur. Elle s’était pressée d’agir, de préparer ses batteries. Ce qu’il fallait, c’était mettre Gilbert en face de ses responsabilités, forcer la main à cet éternel hésitant. Les hommes sont ainsi faits que, même les plus hardis, ont toujours une crainte pusillanime à franchir le pas décisif qui leur fera aliéner leur sacro-sainte liberté.

Celui-là avait besoin qu'on décide pour lui. Corinne se sentait assez forte et assez astucieuse pour réduire à néant toutes les mauvaises raisons de ce garçon séduisant et têtu.

Elle se fit remonter à sa chambre et consulta son agenda. Voyons, ce petit reporter qui lui avait offert un whisky, l'autre matin, après une de ces conférences de presse que Gilbert prétendait détester, où nichait-il ? À tout hasard, elle avait noté son nom.

Il lui avait dit :

« – Quand vous voudrez bien, chère madame, m'accorder votre concours pour obtenir une interview exclusive du commandant Andrézy, vous me rendrez un immense service. Et si je pouvais vous être utile à mon tour...

Elle n'avait ni le nom du journal, ni l'adresse du journaliste, mais seulement l'indication de l'endroit où elle pouvait le rencontrer : tout les jours à la Taverne alsacienne de midi à deux heures.

Elle consulta sa montre : elle avait le temps  
d'y arriver.

## 13

À peine réveillé, Gilbert sonna pour le petit déjeuner. Il n'avait pas le réveil joyeux. Il se sentait mal dans sa peau. Depuis quelque temps, il dormait peu et éprouvait cette impression de fatigue nerveuse que causent les nuits agitées, les nuits de cauchemar, précédées de longues insomnies.

Il pensa avec ennui à ses bagages dont il devait s'occuper le jour même. Il avait horreur des valises, des paquets, des préparatifs de départ. Il n'avait été libéré de cette servitude qu'une seule fois, pendant son voyage de noces. Ainsi sa pensée, dès les premières minutes de la journée revenait vers Lisbeth.

Pour s'en distraire, il ouvrit le journal qu'on venait de lui apporter avec le plateau et, tout de suite, fronça le sourcil. Une exclamation lui échappa :

– C’est trop fort ! Quel est le fumiste...

Il continua de lire, le regard durci, l’extraordinaire nouvelle qui lui causait une stupéfaction indignée.

En première page, le journal donnait l’information suivante :

*« Le commandant Andresy, le populaire pilote dont le sang-froid et l’habileté épargnèrent à la ville une catastrophe sans précédent quittera Bruxelles cette semaine. Il amènera à son bord une passagère. »*

L’article précisait l’heure et le jour de ce départ. Le reporter invitait la foule à se rendre à l’aérodrome pour applaudir une dernière fois l’audacieux aviateur.

Gilbert rejeta rageusement le journal.

– Qui a bien pu renseigner ce coco-là ? Et cette histoire de passagère ? Qui lui a fourni ces détails ?

Qui ? Parbleu ! Corinne qui avait bavardé. Une irritation grandissante à l'endroit de la coupable s'empara de Gilbert. Il lui avait pourtant assez recommandé la discrétion.

– Quelle pie ! Quelle commère ! jeta-t-il tout haut, d'un ton exaspéré.

En proie à une fureur concentrée, qui le rendait impatient et maladroit, il s'habilla. Il voulait téléphoner à la rédaction du journal, parlementer. À la réflexion il se calma. À quoi tout cela servirait-il ? Il n'empêcherait par les gens de venir à l'aérodrome si tel était leur plaisir, maintenant qu'avait été divulgué le jour et l'heure de son envol. Quant à cette passagère qu'il connaît trop bien, elle aurait ainsi le petit succès qu'elle cherchait. Il se sentait humilié d'avoir été manœuvré et sa rancune pour Corinne s'accentua. Eh bien ! non, il ne se laissera pas mener comme un petit garçon. Maintenant, ses motifs lui devenaient très clairs. Parbleu ! elle comptait sur le bruit que ferait une semblable exhibition, sur la galanterie de Gilbert qui n'oserait pas lui infliger l'injure d'un démenti ou



d'un refus public.

Le téléphone sonna. Il prit l'appareil rageusement.

– Allô ! aboya-t-il dans le combiné.

La voix de Corinne vint en ligne, susurrante, craintive.

– Ah ! vous arrivez bien, scanda-t-il, furieux. Je pensais justement à vous.

– Quel bonheur ! Gil. Je...

– Avez-vous fini de vous moquer de moi ? interrompt-il sur le même ton rogue et agressif.

– Mais, Gilbert...

– Avez-vous lu le journal ?

– Le journal ? Quel journal ? répondit la voix faussement étonnée.

– *La Libre Belgique*. Mais je suppose que tous les canards reproduisent l'information.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez...

– Ah ! oui ? Écoutez plutôt...

Il s'empara du quotidien et, d'une voix irritée

qui devenait métallique, il lit l'article tout en martelant les mots de menaçante façon.

– Eh bien ! dit-elle posément, pourquoi êtes-vous fâché ? C'est plutôt flatteur, non ?

– Flatteur !

Il faillit s'étrangler de rage.

– Vous ne niez pas que vous êtes à l'origine de ce communiqué ?

– Euh... c'est-à-dire...

– Ne mentez pas !

– Comme vous me parlez, Gilbert !

– Vous êtes une sottise écervelée, une créature exaspérante.

Elle gémit, d'un ton de fillette rabrouée :

– Ne me grondez pas. Vous avez l'air si fâché.

– Il y a de quoi. Ne vous avais-je pas recommandé la discrétion ? C'est un abus de confiance. Je ne vous le pardonnerai pas.

La voix implore :

– Gilbert, ne m'en veuillez pas. Les reporters

m'ont interrogée. C'est difficile de se dérober à leurs questions. Ils sont si pressants, ils vous étourdissent de mots. Je ne me suis pas souvenue, sur l'instant, que vous m'aviez demandé de me taire. J'ai laissé échapper quelques renseignements. Est-ce que cela a de l'importance ?

Il bondit :

– Cela a de l'importance pour moi !

– Je suis désolée, dit la voix contrite.

La chipie ! Elle devait rire sous cape.

– Voulez-vous que je revoie ces gens et que je démente mes propos ? offrit-elle d'un ton plein de bonne volonté.

– À quoi cela rimerait-il ? Vous parlez comme une enfant.

Devant cette futilité, sa colère tomba.

– Ne me grondez plus. Je les recevrai, ces reporters, à l'aéroport, si vous ne voulez pas leur parler...

Il ne manquerait plus que ça. Évidemment,

tout lui était bon pour se mettre en vedette. Il voyait bien où cette rouée voulait en venir.

Avec sa versatilité habituelle, elle changea de ton. Sa voix se nuança d'allégresse.

– Gilbert, savez-vous ce que j'ai découvert ?

– Non, grommela-t-il. Cela ne m'intéresse pas.

– Ne dites pas ça. Écoutez plutôt. J'ai découvert une petite auberge où l'on fait les crêpes farcies à la crème. Ici, près du marché. J'ai retenu une table pour demain soir. C'est notre dernier soir à Bruxelles. N'est-ce pas une bonne idée ?

Il resta muet. Tant d'inconscience le désarmait.

– Vous ne dites rien, Gilbert ?

– Oh ! reprit-il avec lassitude, je n'ai plus grand-chose à dire. Vous décidez pour deux.

Il perçut un rire roucoulé, ce rire dont elle savait si bien jouer.

– Vous êtes gentil, Gil.

Ah ! oui, il était gentil. En fait, il l'aurait

battue volontiers. Cela l'aurait peut-être soulagé. Elle ne se rendait pas compte qu'elle venait de mettre entre eux l'irréparable – en admettant qu'il pût y avoir encore quelque chose de possible. Cette fois, elle avait rompu le dernier lien. Désormais, il n'aurait aucun scrupule vis-à-vis d'elle.

– Quand nous voyons-nous ? demanda-t-elle, anxieusement.

– Oh ! je vais être terriblement occupé. Ne comptez pas sur moi aujourd'hui, en tout cas.

– Alors, demain soir ? Pour notre dernière sortie ?

– Je vous téléphonerai.

– N'oubliez pas les crêpes farcies ! railla-t-elle avec suavité.

– Je n'aurai garde !

– À demain ?

– Au revoir, répondit-il en raccrochant.

Il s'était forcé à reposer calmement l'appareil. Mais il éprouvait toujours un cruel désarroi. Il en

voulait à Corinne. Il en voulait surtout à lui-même, car c'était lui le grand coupable, le sot, qui s'était trompé sur ses sentiments, l'aveugle qui n'avait pas voulu voir que le bonheur, qu'il cherchait ailleurs était tout proche.

Des deux femmes qui ont passé dans sa vie, il a blessé l'une irrémédiablement et il a considéré qu'il avait des obligations envers l'autre. Il l'a subie, il s'est laissé prendre, envelopper, importuner. Forte de sa faiblesse, persuadée qu'elle pourrait tout oser, quoi d'étonnant qu'elle agisse en conquérante ?

Une autre angoisse l'étreint, car une idée subitement vient de se faire jour dans son cerveau. Une idée qui lui donne la fièvre. Cet article mensonger, Lisbeth déjà le lit, et y croit sans doute ? Elle pense sûrement que Corinne est venue à Bruxelles, appelée par Gilbert, qu'elle est la compagne qu'il a choisie et qu'il aime. Cette idée lui paraît intolérable. Il ne veut pas s'avouer qu'il gardait, en dépit de tout, le vague espoir, bien ténu, bien fragile, mais vivant, que Lisbeth lui reviendrait. Le divorce, n'était-ce pas encore

une façon de se rapprocher d'elle au cours des indispensables entrevues ? Maintenant, tout est bien fini. Corinne a fait le geste décisif. Qu'importe à présent qu'il l'emmène ou qu'il la laisse ? Sa femme n'en est pas moins, désormais, perdue pour lui.

Cette conviction lui emplit le cœur d'un âpre désespoir. Les mains aux tempes, désarmé, l'âme lourde de regrets qui le déchirent, il pleure son erreur ancienne et « les bonheurs disparus qui ne renaîtront pas ».

\*

« Lisbeth, vous êtes mon bonheur perdu... »

Dans le salon de la « suite » qu'elle occupait au Métropole, Lisbeth relit la lettre que, tout à l'heure, un petit chasseur lui a apportée. Les mots chantent dans sa pensée une chanson obsédante et tenace.

Tout près d'elle, sur la table, les journaux étalés lui annoncent, en grande manchette

agressive, que le commandant Andresy s'envole vendredi, emmenant à son bord une passagère. Mais elle ne voit plus les lettres géantes, ni la silhouette confuse du pilote que l'on représente en uniforme tel qu'il est apparu le jour de son atterrissage. En elle, la voix de Gilbert répète les phrases tendres et désespérées qu'elle se redit obstinément comme d'amoureuses litanies :

« Je veux que vous sachiez, puisque aussi bien nos destinées se séparent, quel malentendu inouï – dont je m'accuse – est à l'origine de notre brouille.

« Lisbeth, je n'ai pas su que je vous aimais alors que vous étiez déjà toute ma vie. Quand j'ai quitté Neuilly, que vous veniez de désertier, je n'ai pas compris quels regrets lancinants j'emportais, cramponnés à mon cœur. J'ai voulu fuir ma peine, comme si ma peine ne devait pas me suivre ainsi qu'un mal chronique et jamais lassé. Sous les cieux nouveaux, je me suis retrouvé le même avec ma jeunesse désabusée. J'avais mis entre nous des milliers de lieues, je vous avais rayée de ma route, de par ma volonté



formelle, plus que si la mort elle-même vous avait enfouie sous des tombereaux de terre fleurie et, pendant les nuits des tropiques, il me suffisait de fermer les yeux pour emprisonner votre image sous mes paupières. »

À son tour, Lisbeth ferme les yeux, sans doute pour mieux suivre au fond d'elle-même le souvenir tremblant des heures heureuses. Et puis, elle reprend la lettre, les lignes qu'elle n'aurait pas besoin de lire tant elle les a bien retenues :

« Si j'avais dû vous disputer seulement à votre rancune, avec quelle ardente énergie je vous aurais reconquise ! Au près des femmes, il faut être vainqueur. J'aurais été vainqueur, je vous le jure, et vous auriez aimé ma victoire !

« Mais puisque votre cœur s'est prononcé... puisque vous aimez ailleurs, je ne veux pas défendre le bien que je me suis laissé prendre. Et je vous dis adieu... ma chérie... ma lumière... ma douceur... »

Sur le papier, les larmes de Lisbeth tombent, lentes et lourdes. La voix désespérée de celui qui s'en va, résonne, vibrante, au fond d'elle-même.

Et devant l'émotion qui la poigne, elle réalise combien illusoire est cet affranchissement qu'elle a cru atteindre.

Sans doute le corps se libère. On part en claquant la porte, on essaie de refaire sa vie et on reste l'esclave de celui qui, un jour, vous a tenue, frémissante, dans ses bras... de celui à qui l'on a juré solennellement, au pied de l'autel et devant la loi, de rester unie, pour la joie et pour la peine, en dépit des serments trahis, des mensonges formulés, de tout ce que la vie conjugale peut parfois traîner de dégoûts, de déceptions, d'amertumes.

Oui, à cette minute, Lisbeth prend conscience de tout ce que représente de force, de courage et de beauté, cette magnifique dualité que désigne un mot bourgeois entre tous, « un ménage ». Un ménage, c'est-à-dire le couple qui s'est soudé un jour, assemblé par le caprice du hasard ou des attirances, mettant en commun tout le présent et tout l'avenir, et sa force et sa faiblesse, et ses désirs et ses espoirs. Et parce qu'on a posé à deux la première pierre du foyer, parce qu'on a vécu

quelques mois d'intimité au cours de ce voyage que notre volonté – et parfois notre destin – fait merveilleux ou terrible, nous sommes pris dans une multitude de liens invisibles que rien ne saurait briser.

On reste une moitié vivante et sensible de ce tout que l'on essaie en vain de détruire ou de désagréger. Les années peuvent passer, l'absence établir entre deux cœurs, qui ont voulu se fermer l'un à l'autre, son tissu de rancunes, d'indifférence et d'oubli, au premier choc, au premier revoir, la tendresse en émoi s'éveille et palpite et s'inquiète d'une nouvelle séparation.

Lisbeth sent, à cette heure, toute la force des chaînes qui l'attachent à celui qui, le premier, lui a révélé l'amour. Il n'est plus question pour elle d'orgueil ou de faiblesse, d'oublier ou de pardonner, mais de défendre son bonheur menacé, ce bonheur fragile auquel elle n'a jamais cessé de croire, en qui elle a toujours inconsciemment espéré et qui lui apparaît, aujourd'hui plus que jamais, tenir tout entier entre les mains de l'homme qui va s'envoler

demain avec une autre femme, cette femme qui, peut-être, le consolera !

Et soudain, arrive à Lisbeth, l'écho d'une phrase déjà entendue : « Défends ton bien avant qu'il soit trop tard ! »

Oui, elle défendra son bien, son amour, tout cet avenir qu'elle ne peut envisager sans lui.

Elle l'a conquis le Conquérant, le beau vainqueur qui l'avait jugée une trop facile conquête et c'est encore elle, pourtant, qui reste vaincue, puisqu'il lui suffit de lire les aveux troublants que sa main a tracés pour sentir combien elle est sienne et pour avoir le désir éperdu de voler vers lui.

## 14

La colère de Gilbert n'était pas éteinte lorsqu'il arriva sur le terrain à la fin de la matinée. Il alla droit au hangar où était remisé l'appareil qu'il avait pour mission de piloter.

Sous les ailes, le personnel était au travail, graissant un câble, vérifiant les commandes et le gonflement des pneus. C'était l'ultime révision, le dernier fignotage avant l'envol.

Adossé au hangar, Gilbert posa quelques questions :

– Les camions sont déjà là. On charge le fret demain. On pourrait même commencer tantôt pour nous avancer, suggéra un des équipiers.

– Il y aura du monde au décollage, avança un autre.

– Vous croyez ? formula le pilote, sombre.

– Dame. Avec cet article paru dans les

canards. Après tout, on vous doit bien ça, commandant.

Chatouillé au plus vif de son irritation mal contenue, Gilbert fronça le sourcil.

– Vous avez lu *La Libre Belgique* ?

– Non. Je lis *La Dernière heure*. Mais je pense que c'était dans tous les quotidiens ? Vous êtes très populaire, commandant.

Peu soucieux de s'attarder sur ces considérations, Gilbert s'informa du copilote.

– Auzaneau est venu ?

– Il était sur le terrain tout à l'heure.

– Il est dans les bureaux, explique le mécano. Je l'ai vu s'y diriger il y a un quart d'heure.

Gilbert alluma nerveusement une Gitane et se dirigea vers les bâtiments administratifs. Il n'eut pas de peine à trouver son camarade. Celui-ci l'accueillit avec un rire plein de sous-entendus :

– Alors, nous emmenons une passagère ?

– Comment sais-tu ça ?

– J'ai lu les journaux.

– Les journaux racontent des idioties.

– Le gars avait pourtant l’air renseigné. Je me suis demandé comment il avait fait pour connaître tes intentions. Ce n’était pas la peine de nous recommander la discrétion.

Il sourit plus largement :

– *Elle* t’a eu, hein ?

– Ne fais pas l’imbécile, grogna Gilbert qui avait peine à ne pas éclater.

– Oh ! oh ! tu m’as l’air plutôt à cran, ce matin. Je t’offre un godet au bar ?

– J’avoue que j’en aurais besoin.

– Pauvre vieux ! Tu as l’air d’avoir enterré ta grand-mère. Qu’est-ce qui t’arrive ?

Quand ils furent assis sur les hauts tabourets, devant le comptoir, en face d’un « whisky bien tassé », tel que Gilbert l’avait demandé au barman, il raconta sa mésaventure.

Auzaneau éclata de rire.

– Quand je te disais qu’*elle* t’avait eu. Ah ! *elles* sont malignes.

– Je t’en prie, coupa Gilbert. C’est toi qui fais le malin. Ne me casse pas les pieds avec cette stupidité.

Il sentait croître son énervement d’autant qu’il ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même. Pourquoi avait-il accepté d’emmener Corinne ? Par quelle faiblesse, quelle aberration ? En fait, il n’avait pas osé lui refuser et cette pusillanimité dont il n’était pas coutumier l’emplissait de honte et de colère.

– Tu es bien susceptible, ce matin, remarqua Auzaneau.

– J’ai horreur de tout ce tam-tam. Tu le sais bien.

– Mais tu es un héros, mon vieux. Il y a les inconvénients de la popularité. Tu appartiens à la foule de tes admirateurs. Surtout de tes admiratrices.

Exaspéré, Gilbert éleva le ton :

– Finis, avec ton ironie. Tu ne vois pas que je cherche un biais pour m’en tirer ?

– C’est bien facile, déclara Auzaneau, tout à



coup sérieux.

– Ah ! tu trouves ?

Le pilote fit rouler son verre entre ses mains d'un air pensif.

– Il n'y a qu'à brûler la politesse à tous ces gens-là.

– Tu crois que c'est possible ?

Gilbert haussa les épaules.

– Une supposition qu'on décollerait un jour plus tôt, sans rien dire à personne ?

Gilbert regarda son copilote, le sourcil haut.

– Après tout, c'est toi qui as fixé la date. Tu peux la modifier.

– Mais le départ est prévu pour après-demain matin ?

– Tu l'avances d'un jour et nous décollons demain. En douce.

– Ce n'est pas possible. Le fret...

– On chargera cet après-midi.

– Il y a l'équipe de la boîte, que nous

emmenons. On leur a fixé le rendez-vous pour vendredi.

– Tu les préviens du changement. Pour eux, jeudi ou vendredi, ce doit être du pareil au même. Tu peux toujours inventer un prétexte plausible. Je te fais confiance.

Le visage de Gilbert se détendit. Il eut un claquement de doigt approbateur.

– Tu me donnes une idée ! Une fameuse idée ! Une lueur malicieuse s'alluma dans son regard qui reprit sa vivacité habituelle. Sa voix se fit décisive.

– On peut essayer. Je file à la tour de contrôle et je vais modifier mon plan de vol. Attends-moi ici. Si j'obtiens le feu vert, tu téléphoneras aux passagers. Vu ?

– O.K., jubila Auzaneau.

– Tu donneras les instructions nécessaires.

Quelques instants plus tard Gilbert revenait retrouver son camarade. Tout était en ordre. Il chargea Auzaneau de veiller à l'exécution du projet.

L'idée de jouer un tour à Corinne, en répondant ainsi à ses manœuvres rusées, l'animait d'une joie délectable. En quelques jours et spécialement depuis la dernière initiative de Corinne, celle-ci lui était devenue odieuse. Son insistance maladroite à le compromettre et à l'obliger à prendre la décision qu'elle souhaitait, avait déchaîné en lui une véritable animosité contre elle. Il la trouvait détestable. Il ne s'avouait pas qu'il lui en voulait surtout à cause de Lisbeth.

Dans le car qui le ramenait vers la ville, il se livra à un examen de conscience : comment avait-il pu imaginer qu'il aimait cette femme ? Aujourd'hui, tout en elle l'horripilait, jusqu'à cette beauté qui la rendait si sûre d'elle et lui faisait commettre des impairs inqualifiables. Il se disait, exagérément sévère, comme tout être excessif :

– Ce n'est qu'une poupée sans âme ni cervelle. Qu'est-ce que j'en aurais fait, bon Dieu !

Partir avec Corinne pour le voyage de la vie lui semblait maintenant impensable. Et, en lui-

même, il se traitait de « serin » et se donnait tous les noms d'oiseaux pour flétrir son aveuglement.

À la pensée de la déception qu'il allait lui infliger, il jubilait : « Elle va être furieuse et j'espère bien que, cette fois, je serai débarrassé d'elle. » Il reconnaissait que le geste était discourtois, mais il n'avait aucun scrupule à l'exécuter.

« – J'aime mieux passer pour un mufle que pour un imbécile, gouverné par une pépée. »

Au fond, il restait persuadé qu'il n'était ni l'un ni l'autre et que sa revanche était de bonne guerre.

Il lui fallait maintenant la prévenir par un message qu'il ne pourrait l'accompagner dans cette tournée des grands ducs qu'elle avait prévue pour leur dernière soirée à Bruxelles.

Toutes ces résolutions prises, il en ressentit un immense soulagement. Pour la première fois depuis longtemps, il était en paix avec lui-même et avec son orgueil qui se serait trouvé bien mortifié de céder aux roueries d'une coquette qui

prétendait régenter sa vie.

\*

Toc... toc... Un heurt léger à la porte et l'appel du veilleur déchirant le silence de l'hôtel endormi.

– Monsieur... monsieur, il est quatre heures.

– Bon. Merci.

Gilbert a sauté à bas de son lit. Mal réveillé encore, il ne sait quel réflexe l'a mis ainsi debout, impérativement, comme si, de sa hâte matinale, dépendaient pour lui de grandes choses.

Le petit jour clignotant et timide l'attire à la fenêtre et la vue du ciel rose, d'un rose froid et pâle d'aurore à peine née, lui rend aussitôt sa lucidité entière. Dans deux heures, il foncera à travers ces nuages légers, traversera leur ouate floconneuse, évoluera au milieu de ce royaume aérien où les rumeurs terrestres n'arrivent pas. Ah ! s'il pouvait laisser en bas, avec le bruit et l'agitation des êtres, tout le remous douloureux

des souvenirs et des regrets ! Allons ! À quoi sert de ressasser éternellement les mêmes histoires. On ne vit pas avec le passé : il faut tâcher de faire le présent moins amer et l'avenir meilleur. Bien que cette philosophie volontaire ne lui procure pas immédiatement le calme qu'il voudrait en retirer, Gilbert s'efforce de se persuader qu'il oubliera et qu'il tourne aujourd'hui une nouvelle page.

Il s'habilla prestement. Un sourire ironique voltigeait sur ses lèvres. Il pensait :

« – Corinne dort à cette heure. Si elle savait avec quel empressement je me prépare à lui fausser compagnie... »

Dans le hall de l'hôtel, il expédia en hâte le déjeuner que lui servit un garçon somnolent pendant que le portier descendait ses valises.

Un coup d'œil à sa montre : cinq heures.

Tout va bien. Il est dans les temps. Il confia au portier les lettres qu'il avait préparées et le chargea de les faire remettre à leur adresse. Sur les enveloppes, un « URGENT » suggestif. Tous les

officiels qui devaient se rendre au terrain le jour suivant sauraient bientôt que le commandant Andrézy avait été obligé d'avancer son départ.

Pour Corinne, une carte avec quelques mots d'excuse.

Il recommanda au portier : « Lorsque M<sup>me</sup> Carayan descendra, vous lui donnerez ce pli. Pas avant. »

Il monta dans le taxi avec le calme que communique l'accomplissement des actes décisifs.

Pendant qu'il roulait, à travers les rues fraîches et désertes, éclairées encore par les lampadaires toujours allumés, il songeait à Lisbeth.

« Elle aussi doit dormir dans sa chambre d'hôtel. » Hier, elle a eu sa lettre et son adieu. Quelque chose aura-t-il tressailli en elle ? Aura-t-elle compris ce qu'il y a mis de sincérité et de désespoir ?

Brusquement, dans une sorte d'hallucination, une image surgit, précise et nette, qui le déchire,

lui fait serrer les poings : il évoque Lisbeth, une Lisbeth dévêtue qui étire voluptueusement ses bras nus hors du peignoir léger. Et, tout près, l'autre, le jeune sculpteur, ce Claude Berval !

– Plus vite ! ordonne-t-il, la voix rauque, au chauffeur qui a ralenti à cause du trafic des camions matinaux.

Ah ! échapper à cette vision qui lui fait perdre tout contrôle de lui-même éveille en lui une violence d'autant plus forte qu'elle demeure impuissante.

... On a franchi le dernier tournant. Près des hangars, Gilbert voit s'agiter des formes autour de l'avion. L'auto se range au parking. Gilbert prend ses valises. Des voitures sont là dont l'une porte le papillon « Presse » sur le pare-brise.

Il fait à peine jour sur l'aire d'envol, l'herbe est encore humide de la nuit.

– Qui a bien pu avertir les journalistes, cette fois ?

Gilbert traverse le champ. À mesure qu'il avance, il distingue les mécaniciens occupés à la



manœuvre et, non loin, groupées, quatre ou cinq personnes. Les reporters et les photographes. Ils ne sont pas très nombreux, heureusement.

À grandes enjambées, Auzaneau vient l'accueillir.

– Tout est prêt ? s'enquiert Gilbert.

– Oui, mais...

– Quoi ?

Auzaneau a un geste éloquent vers l'appareil.

– Elle, elle est là ! souffle-t-il, la mine contrite.

– Comment, elle est là, répète Gilbert sans comprendre.

– Oui... La passagère... Ta passagère. Installée déjà dans la carlingue avec armes et bagages.

– Non ?

Il est interloqué.

– Tu l'as laissée monter ?

– Qu'est-ce que tu veux, elle m'a dit que ses papiers étaient en règle et que tu étais d'accord pour l'emmener. Comme j'insistais pour qu'elle

attende au moins ton arrivée, elle s'est presque fâchée. Elle m'a dit que sa place était retenue, qu'elle avait le droit de monter à ton bord et de te suivre. Que voulais-tu que je fasses ? D'autant qu'elle a une de ces paires de mirettes...

– Ça va ! grommela Gilbert. Va faire tourner, dit-il, impérativement.

Une colère folle le possédait. Comment qualifier cet entêtement à lui forcer la main, lui imposer sa présence, si visiblement indésirable. Ah ! s'il n'avait pas peur d'un esclandre, comme il la jetterait par-dessus bord !

Fébrile, sous le hangar, il enfila sa combinaison. Auzaneau était retourné vers l'avion. Le météorologiste apporta son document à Gilbert qui le mit dans sa poche sans le regarder. Il avait écouté la radio. Au faite du hangar, la manche à air promettait un vent favorable. En lui une fureur rentrée bourdonnait sourdement.

Le visage dur, les mains enfouies dans ses poches, il traversa l'espace cimenté. Les curieux se portèrent au-devant de lui. Il y avait, à

quelques pas, une femme en manteau clair qu'il reconnut immédiatement. Il fut sidéré. Il s'y attendait si peu.

– Vous, mademoiselle Pradel ?

Il la prit par le bras et l'entraîna à l'écart. Isabelle souriait avec un peu d'émotion dans ses yeux troublés. Il la regarda profondément. Il avait peine à s'empêcher de trembler. Il n'arrivait pas à lui parler.

– Je suis venue vous dire au revoir, Gilbert.

Il réussit à articuler :

– Vous êtes venue, seule ?

Elle eut un mouvement dont il ne sut s'il était d'excuse ou de chagrin. Son regard alla vers la carlingue. Il baissa la tête.

– Vous savez qui est là, jeta-t-il, d'une voix amère. *Ma* fameuse passagère.

– Oui, dit-elle.

Ils étaient presque obligés de parler par signes ou de crier dans le vent des hélices et à cause du bruit des moteurs.

– Vous ne me croirez pas si je vous dis que je ne l’ai pas voulu, que cela s’est fait en dehors de moi ?

– Non, dit-elle, je ne vous croirai pas.

– Écoutez, reprit-il, pressant, fixant sur elle des yeux suppliants, j’aurais donné beaucoup pour que cela tourne autrement. Cette fois, je vous jure que c’est *une autre* que j’aurais voulu emmener.

– Excusez ma franchise, Gilbert. Là non plus je ne vous crois pas.

– C’est pourtant la vérité, lui hurla-t-il dans l’oreille. Je déteste...

Il s’interrompit. Il voudrait la convaincre, mais le sentiment de son impuissance le paralyse. Elle a les yeux toujours fixé sur l’avion où elle a vu monter Corinne. Que pourrait-il dire qui rétablisse les faits ? Il ne peut, sans être mufle, accabler Corinne, cette femme qu’il a aimée. Il a un soupir de lassitude. Devant l’air grave d’Isabelle, il a conscience que tout ce qu’il pourra avancer serait vain et inutile.

Spontanément, elle lui pose les deux mains sur les épaules :

– Je vous souhaite d’être heureux, Gilbert, lui dit-elle d’une voix basse où pointe une sympathie vraie.

– Dites à Lisbeth...

De sa main levée, impérieusement, elle arrête les paroles sur ses lèvres. Son visage prend une expression têtue et elle secoue la tête comme si elle refusait farouchement toute sorte de message.

Il se penche vers elle et, obéissant à un réflexe, il l’embrasse en la serrant très fort contre lui, dans une sorte d’emportement. Et il lui semble que c’est un peu Lisbeth qu’il a tenue une dernière fois entre ses bras.

Puis il court vers l’avion. Il passe rapidement devant deux reporters qui essaient en vain de l’agripper et repousse le photographe.

– Excusez-moi, messieurs. Je suis en retard.

Il gravit d’un pas preste les degrés de l’échelle. Une demi-douzaine de civils étaient installés, les collaborateurs de la firme qui avait

loué l'appareil. Pour gagner l'avant, il dut traverser toute la longueur de la cabine entre deux rangées de sièges dont la plupart restaient vides. Il salua les passagers d'un bref bonjour, les yeux fixés droit devant lui.

La passagère était assise non loin du poste de pilotage, à l'avant. Un passager s'était installé près d'elle, du côté de la travée. Elle avait le visage collé contre le hublot, regardant sans doute ce qui se passait au-dehors, attentive aux dernières phases du décollage. La voix brève du commandant ne l'arracha pas à son examen. Lui-même ne daigna pas s'arrêter. Il ne la regarda pas et c'est en passant rapidement qu'il cueillit d'un coup d'œil, parmi les voyageurs exclusivement masculins, cette image féminine coiffée d'un foulard bigarré.

Il mâchonnait sa rancune. Les dents serrées, le masque figé par l'effort qu'il venait de fournir pour se dominer, il prit les commandes.

Au cadran, l'aiguille lumineuse annonçait deux mille mètres d'altitude. L'attention que Gilbert, au départ, avait dû apporter à la conduite de l'appareil se relâchait un peu. Avec l'habitude, ses réflexes étaient devenus automatiques.

Les bras croisés sur le volant, les pieds au palonnier, il essaie de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Déjà, il se sentait plus maître de lui. L'idée que Corinne triomphait dans la cabine et flirtait avec un passager lui traversa l'esprit. Son comportement le laissait froid, mais sa présence dans l'avion, cette présence qu'il n'avait pu empêcher malgré ses efforts lui était plus que désagréable. Il la ressentait comme une injure, une humiliante défaite. Sa rancune se raviva.

« Le droit d'être là » ! Pour qui se prenait-elle donc ? S'imaginait-elle l'avoir annexé, enchaîné à ses caprices ? Elle n'avait vraiment aucune

clairvoyance, aucune psychologie. Comment son instinct n'avait-il pas senti la désaffection de Gilbert et qu'il était irrémédiablement perdu pour elle ? Fallait-il donc qu'il lui mît brutalement la vérité en face, une aussi blessante vérité pour son orgueil féminin ?

Auzaneau lui toucha l'épaule.

– Je vais offrir le jus aux gars... et à ta passagère, annonça-t-il, goguenard.

– Ne me parle plus de cette souris, hurla le pilote. Offre-lui le café ou de la mort aux rats, mais f... -moi la paix !

– Bon bon, bon ! Commandant, tu n'es pas galant avec les dames.

– M'en f...

– Et tu deviens grossier avec ça, blagua le copilote qui s'amusait de l'aventure.

On savait bien qu'Andrésy ne prenait jamais les femmes au sérieux. À moins qu'il ne fût vraiment mordu cette fois ?

Philosophe, Auzaneau alla à l'arrière préparer les plateaux. Lorsqu'il fut devant la passagère, il



ne put s'empêcher d'admirer les yeux qui lui souriaient dans l'ombre du foulard serré autour de la tête de la jeune femme. L'expression de son visage se fit éloquente. Il la considérait avec une visible complaisance.

– Merci pour le café, dit la passagère. Dites-moi, steward...

– Je suis steward d'occasion, rectifia dignement Auzaneau. Il n'y en a pas à bord, aujourd'hui. L'équipage est réduit, comme vous pouvez le constater. L'effectif aussi, ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil alentour, sur les places vides.

– On peut donc faire un accroc au règlement ?

– Cela dépend, répondit-il prudemment. De quel accroc s'agit-il ?

Elle sourit. Elle avait de belles dents saines, éclatantes. À quoi donc pensait le commandant de bouder tout ce charme ? Le soleil des Caraïbes lui avait tapé sur la tête...

– J'ai très envie d'entrer dans le poste de pilotage et de m'entretenir avec le commandant.

– Hé ! madame, comme vous y allez ! Le public n'entre pas dans le poste.

– Mais je ne suis pas le public. Et puis, vous dites vous-même que ce vol est un peu particulier. Alors, vous pouvez bien faire une exception en ma faveur ?

Sa moue était adorable.

– Je vais plaider votre cause auprès du commandant, promet l'équipier, empressé.

Quand il fit part à Gilbert du désir de la passagère, celui-ci faillit s'étrangler de rage.

– Elle a eu le toupet de te demander ça et tu as la stupidité de m'en parler ? Ah ! c'est trop fort. Mais elle est partout chez elle, ma parole. Tiens, dit-il, reprends-moi un instant. Je vais mettre les choses au point.

Auzaneau prit les commandes, persuadé que Gilbert allait faire un éclat dans la cabine. Déjà, il pliait le dos.

– Cela va faire du vilain, pensait-il. Heureusement, on est entre soi...

Mais le commandant se contentait de saisir un

bloc de papier dans la case des cartes de navigation et, assis sur le siège du copilote, il écrivait. Le stylo courait éperdument sur la feuille, sans une hésitation. La main rageuse égratignait le feuillet qui se couvrait de grands jambages énergiques.

« Corinne, sachez, une fois pour toutes, que je ne suis pas dupe de vos petites manœuvres et, puisque vous m'obligez à vous dire le fond de ma pensée, que, par une stupide pusillanimité, j'ai essayé de vous cacher. Voici : je ne désirais pas du tout votre venue à Bruxelles, encore moins votre présence dans cet avion. J'avais tout fait pour l'éviter. Vous vous êtes conduite avec un sans-gêne, un manque de pudeur inqualifiable. Votre insistance malencontreuse m'amène à être brutal. Ne vous en prenez qu'à vous. Je-ne-vous-aime-pas. Et si j'ai cru vous aimer autrefois, c'est que je me trompais sur moi-même sur ce point. Quant à vous, je sais que, dans votre intérêt pour ma personne, il entre beaucoup plus de calcul qu'autre chose. Je suis bien obligé de vous le dire puisque votre attitude m'y force. Cette histoire tapageuse que vous avez bâtie autour de mon

départ, afin qu'on parle de vous, elle est née dans votre petite cervelle astucieuse et rusée. Vous vous êtes trompée. Erreur d'aiguillage, ma chère. Car cela a mis plus de distance entre nous que vous ne l'imaginez. Votre intrusion têtue et bruyante dans ma vie m'a causé un mal, un tort moral que je ne vous pardonnerai pas. Vos agissements ont tué tout ce qui me restait d'espairs chers. À cause de vous, je n'ai plus qu'à fuir, alors que je pouvais peut-être tenter de redresser une situation qui me tenait plus à cœur que n'importe quelle victoire. Que vous compreniez ou non, cela m'est égal. Mais je devais vous dire cela pour que vous soyez fixée sur mes sentiments vis-à-vis de vous.

« J'espère qu'après cet exposé vous comprendrez ce qu'il vous reste à faire. Vous vous trouvez dans cet avion malgré ma volonté. Je ne désire pas vous voir ni vous parler et quand vous aurez débarqué tout à l'heure, je vous demande de ne plus vous trouver sur mon chemin. »

Il signa d'un paraphe nerveux : Gilbert

Andrésy.

– Tiens, dit-il à Auzaneau, va porter ce communiqué à cette obstinée passagère. Je pense que cela va me mettre désormais à l’abri de ses importunités.

Le copilote obéit, tandis que Gilbert reprenait le relais de la conduite, et il se faufila vers la cabine.

Un instant après, il revenait, penaud.

– Elle ne veut rien savoir.

– Quoi ?

L’éclat de voix de Gilbert percuta le tympan de son camarade. Il tourna vers ce dernier un visage furieux.

– Tu lui as remis le billet ?

– Oui.

– Elle l’a lu ?

– Oui.

– Et ça ne lui suffit pas ?

– Non !

Des hochements de tête énergiques punctuaient ces réponses d'Auzaneau.

– Et elle manifeste encore le désir...

– Elle a dit que tu n'auras pas le courage de lui dire en face ce que tu lui écris.

– Bon ! Fais la venir. Mais reviens avec elle. Je ne réponds pas de moi.

« Quelle teigne ! pensait Gilbert, les lèvres tremblant de rage. Comment ai-je pu jadis m'amouracher de cette créature ? Elle ne comprend rien, ma parole ! Elle a un cuir d'hippopotame. Qu'est-ce qu'il faut lui dire ? »

Il faillit étrangler. Deux mains se nouaient autour de son cou.

Derrière son dossier, une voix prononçait, câline :

– Vrai ? Tu ne veux pas de moi ?

Souple comme un chat, Auzaneau s'assit sur son siège et prit les doubles commandes :

– Vous feriez mieux d'aller à l'arrière vous expliquer. Ici, il faut trop crier pour s'entendre.

Vous aurez une extinction de voix tous les deux.

On n'avait pas besoin de lui faire un dessin. La réaction de Gilbert ne lui avait pas échappé !

Le commandant était resté comme paralysé, au contact de cette bouche contre son oreille, de ces petites mains nouées sous son menton. Et il laissait la bouche de cette passagère détestée collée contre sa tempe, sans faire aucun geste pour la repousser. Le parfum léger de l'intruse flottait dans l'étroit habitacle.

La voix mâle résonna enfin pour indiquer le cap à son coéquipier. Puis, Gilbert se leva. Se retournant, il prit la femme contre lui et il la tint un moment enlacée.

Doucement, il dénoua le foulard, le laissa tomber sur les épaules de la femme. Ses doigts s'attardèrent quelques secondes sur les sombres cheveux lustrés.

Puis tous deux sortirent, échappant au bruit et au témoin.

Le commandant traversa la carlingue, ignorant les passagers et guidant délicatement la femme

devant lui. Il lui ouvrit la porte de la réserve arrière où les caisses de vivres étaient arrimées.

Dans l'étroit espace, ils furent face à face, proches à se toucher. Le visage de Gilbert était plein d'interrogation et d'émoi.

– Par quel miracle...

Le doigt d'Élisabeth se posa sur ses lèvres, comme un cachet.

– Ne parle pas encore, dit-elle. Je t'aime.

Un interminable baiser les unit, poitrine contre poitrine. Les bras de Gilbert s'étaient refermés sur le mince corps. Et c'était une prise de possession

– Chérie, ma chérie !

Un long moment, leur souffles mêlés, ils s'écoutent être heureux et chacun sent battre le cœur de l'autre.

– Tu veux savoir...

– Pour l'instant, je ne veux rien savoir, sauf que tu es là.

La voix masculine se fait intense, passionnée,



exaltée.

– Liz, je suis heureux. Ah ! il y a longtemps que je n'avais éprouvé cela. Mon amour, si tu savais comme je t'aime !

– Tu m'aimes...

Une lueur malicieuse traverse les yeux bleus.

– Malgré la banalité de mon visage ?

– Ton visage a le reflet de ton esprit et de ton cœur. Je suis amoureux de lui, Liz, et je n'ai jamais pu me délivrer de son souvenir.

Elle reprend les termes d'une conversation surprise un jour et qui l'avait torturée.

– Tu aimes les blondes et je suis brune.

– J'aime la brune que tu es...

– Tu aimes les femmes grandes et ployantes...

– Et c'est ton ravissant petit corps, menu et tendre, et si doux qui m'a hanté dans ma solitude.

Elle a un grand soupir de joie. Mais lui, agité d'une soudaine angoisse :

– Tu me reviens pour longtemps ?

– Tant que tu voudras me garder.

– Mais... mais l'autre ? Ce Berval ?... Enfin, *ton* Claude Berval ? Il t'a laissé partir sachant que tu revenais vers moi dé-fi-ni-ti-ve-ment ?

Gilbert a savouré le mot comme un sorbet. Il reste pourtant de l'inquiétude sur ses traits.

– Il ne pouvait guère m'en empêcher, sourit-elle.

– Tu l'as quitté sans regret ?

– Mais je ne l'ai pas quitté !

Son rire est si tendre qu'il a conscience d'une énorme mystification.

– Liz, explique-moi. Je ne comprends pas !

– C'est simple pourtant. Gros bêta, Claude Ber-val, c'est moi, voyons !

– Te... Toi ? Qu'est-ce que cela signifie ?

– Cela signifie, monsieur mon mari, que Claude Berval est mon pseudonyme et je ne saurais, pour l'amour de vous, me brouiller avec lui.

– Allons donc ! Ce n'est pas possible ! Je

l'aurais su.

– Je n'aime pas la publicité. Je suis un peu comme un certain pilote de ma connaissance. J'ai horreur que l'on intervienne dans ma vie privée. Et puis le professeur Pradel qui est mon maître et un guide très sûr et très psychologue pense qu'il n'est pas inutile de garder un peu de mystère autour d'une œuvre à son début tant que cette œuvre ne s'est pas encore affirmée. Alors, Claude Berval n'a jamais accordé d'interview à personne. On a parlé de l'œuvre, pas de l'auteur. La grande majorité des gens ignore tout de ma personne.

Elle rit.

– Et tout le monde s'est attaché à déclarer que l'œuvre fait preuve de qualités viriles indiscutables !

Lui n'est pas rassuré pour autant. Il regarde le cher visage retrouvé. Il y a encore de l'anxiété dans les yeux qui emprisonnent les traits émus de Lisbeth.

– Pourtant, ce jeune homme... ce jeune homme

avec qui je t'ai vue un jour ?

Elle lui jette un regard singulier.

– C'est le neveu d'Isabelle, Michel Servan, qui va se fiancer prochainement avec ma jeune amie Clairette.

Elle anticipe un peu, mais toutes ces choses qui ont fait partie de cet intermède interminable qu'elle a vécu loin de lui, elle les lui dira plus tard, beaucoup plus tard. Pour l'instant, il importe de ramener la paix et la confiance dans son cœur.

Gilbert reste un instant silencieux, regardant s'évanouir les dernières ombres sur le miroir de sa félicité. Puis, comme si une nouvelle idée le heurtait soudain :

– Mais alors, Liz, ce fameux sculpteur... c'est toi ?

– Voilà cinq minutes que je cherche à t'en convaincre.

Le pilote pensa à la réflexion d'Auzaneau :  
« Elle t'a bien eue. *Elles* sont malignes !

– Dois-je te rendre cette lettre qu'Auzaneau m'a transmise tout à l'heure et qui ne m'était pas

destinée, Gil ?

– Je ne l’aurais pas écrite autrement si je l’avais écrite pour toi. Il n’y a pas un mot que je voudrais renier. Même par politesse.

– Je le sais, dit-elle. Il y a quelques jours déjà que je le savais.

« Lors de notre entrevue, j’avais compris bien des choses. Tu étais jaloux. Quelle ivresse pour moi ! Quelle revanche ! Je n’ai pas voulu te perdre de nouveau. Quand j’ai reçu ta lettre, – celle qui m’était vraiment destinée et que tu m’as adressée – après l’article paru dans les journaux, je suis allée à ton hôtel. J’étais bouleversée par le ton de ta lettre. Tu venais juste de partir. Le portier m’a dit qu’il t’avait entendu demander au chauffeur de te conduire au terrain. J’y suis allée. Pas de chance encore : tu l’avais quitté.

« Pendant que je m’informais auprès de tes coéquipiers, j’ai entendu un mécano dire qu’il fallait se dépêcher de charger le fret, car la date du départ était avancée d’un jour et que l’appareil décollerait le lendemain.

« Tu penses s'il a fallu faire vite pour me préparer à être à l'heure ce matin et à arriver avant toi ! Car je voulais te ménager une surprise. C'est ma petite revanche, formula-t-elle, taquine, les yeux brillants. En arrivant, j'ai discuté avec ton coéquipier. Il ne voulait pas me laisser monter. Mais j'ai passé outre. Il m'a prise pour la passagère primitivement annoncée. Isabelle était venue m'accompagner.

Il se met à rire, allègrement.

– Je comprends pourquoi elle m'a déclaré qu'elle ne me croyait pas quand j'affirmais que j'aurais voulu voir ma passagère aux cinq cent mille diables !

Dans son grand élan de tendresse, il la pressa contre lui.

– Chérie, dire que j'aurais pu te perdre ! Que je n'ai pas su voir, durant les premiers mois de notre union tout ce qu'il y a en toi de fantaisie, d'originalité, de beauté vraie. Tu ne ressembles à aucune autre. Quelle chance inappréciable m'est échue par le canal de ce testament romanesque qui fut le moyen pris par le destin pour nous

rapprocher. Mais il a fallu que tout se décante en moi pour que je me rende compte. Il a fallu l'éloignement et la solitude. Après, j'étais désespéré. Que ce Claude Berval m'a causé de tourments ! Je ne me doutais pas que j'étais à ce point sensible, jaloux, sentimental !

Elle a une petite grimace pour refouler les larmes qui montent malgré elle à ses paupières et hoche la tête.

– Personne ne se connaît vraiment bien, remarque-t-elle. Lorsque j'ai quitté Neuilly, si choquée et misérable et agitée de rancune, emportant mon amour en morceaux, je ne savais pas que, moi non plus, ces morceaux-là, je n'arriverais jamais à les arracher de moi. Je ne m'étais pas rendue à une évidence qui me frappe maintenant : cette volonté effrénée de travail, ce désir de réussir, c'était, je crois, l'espoir inavoué de m'imposer un jour à toi. Vois-tu Gilbert, une phrase me hantait : « Je ne peux aimer que les femmes brillantes. » Tu l'as prononcée un jour. Elle m'a frappée comme un coup de poignard au cœur. Et parce qu'il ne m'était pas possible de

changer mon physique qui ne te plaisait pas, j'ai voulu devenir une femme dont on puisse être fier. Toi, comme les autres.

Il affirme, avec une note de furie tendre :

– Sculpteur ou pas, célèbre ou pas, c'est *toi* que j'aime, tes yeux, ton corps, ta présence. C'est tout cela qui m'a manqué, que j'ai désiré jusqu'au paroxysme, jusqu'à en perdre le sommeil et mon équilibre. Tu m'avais envoûté. Et quand tu as voulu te libérer de moi...

Elle secoue ardemment la tête.

– J'ai essayé, mais je n'ai pas pu. Une femme qui aime n'y arrive pas. Je suis restée prisonnière, Gil, murmure-t-elle, sa bouche contre ses lèvres, ta prisonnière, prisonnière de cet amour qui n'a pas voulu mourir.

Une voix retentit dans le haut-parleur :

« Dans quelques instants, nous allons amorcer la descente sur Orly. Vous êtes priés d'attacher vos ceintures et d'éteindre vos cigarettes. »

Il tressaille. Le rire et le bonheur sont encore sur son visage, mais il a des obligations à remplir.



Le pilote reparaît, lucide, décisif.

– Il faut que je regagne mon poste. À tout de suite, chérie. Je vais faire le plus joyeux atterrissage de ma carrière.

Avant de la quitter, il l’attire vivement vers lui et pose un baiser sur les cils qui palpitent d’émotion.

– Mon parfum... mon cher parfum retrouvé !

Maintenant, tout était remis en question, la vie prenait une autre couleur et il n’avait plus qu’à faire son métier de pilote.



Cet ouvrage est le 313<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.